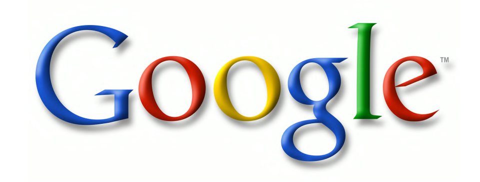
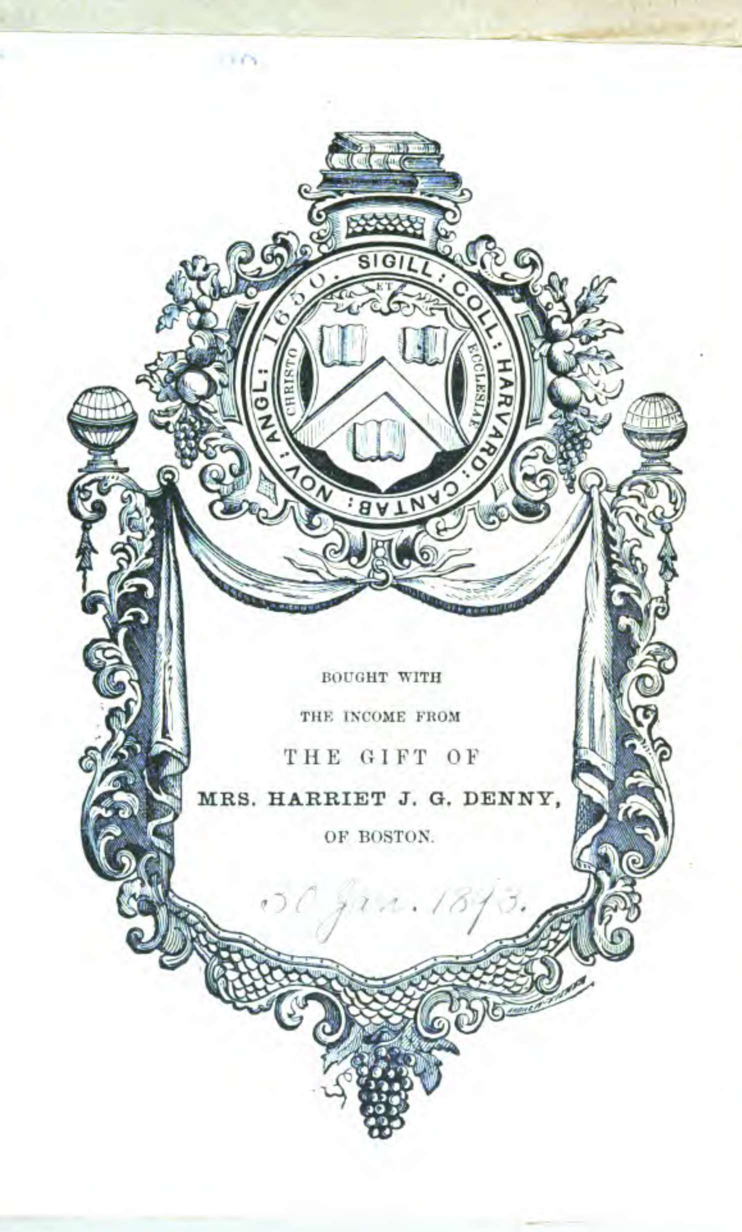



KF
26857
NEDL TRANSFER
HN 2UFY Z
Digitized by Google


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO
ET
ECCLESIAE

GEULINCX.

Anal. p. 187 & 193.

GEULINCX.

ÉTUDE

SUR

SA VIE, SA PHILOSOPHIE ET SES OUVRAGES,

PAR

Victor VANDER HAEGHEN,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, DOCTEUR EN DROIT.



GAND,

Librairie Générale de AD. HOSTE, Éditeur, rue des Champs, 49.

1886.

Impr. Eug. Vanderhaeghen, rue des Champs, 62.

En commençant cette étude, — il y a quelques années déjà, sur les conseils de M. Le Roy, notre respectable professeur à la Faculté de philosophie de Liège, — notre but avait été avant tout de rassembler les ouvrages de Geulincx, dont plusieurs paraissaient perdus, et de faire des recherches au sujet de l'existence de ce philosophe dans les archives d'Anvers, sa ville natale, ainsi que dans les documents de l'ancienne université de Louvain, dispersés aujourd'hui dans divers dépôts du pays.

Plus tard nous avons cru devoir élargir le cercle de notre travail. Ayant sous les yeux l'œuvre complète de Geulincx, nous avons essayé de réunir en une synthèse l'ensemble de ses principes et de fixer la place que doit occuper son nom dans l'histoire de la philosophie cartésienne.

La claire intelligence des écrits de Geulincx exigeait d'autre part qu'on fît revivre l'auteur dans le milieu où il avait vécu et qu'on recherchât avec soin les influences diverses qui avaient pu contribuer à former ses convictions philosophiques et religieuses.

Nos *Geulingiana* comprennent, outre les notices biographiques et des renseignements relatifs à l'histoire des livres

de notre philosophe [1], les jugements, toujours si précieux à recueillir, des contemporains et successeurs immédiats.

Puissions-nous avoir réussi à propager l'étude d'un penseur éminent, presque inconnu dans son pays d'origine, mais apprécié en Allemagne, — cette commune patrie de tous les philosophes.

---

(1) Nous croyons n'être pas indiscret en annonçant que Mr le professeur Land, de Leyde, le savant éditeur de Spinoza, songe à publier une nouvelle édition des œuvres de Geulincx.

PREMIÈRE PARTIE.

GEULINCX A LOUVAIN ET A LEYDE.

CHAPITRE I.

Biographie.

SOMMAIRE. — I. Naissance de Geulincx à Anvers. — Sa famille. — Ses études. — Élève à Louvain. — Professeur de philosophie. — Ses parents s'établissent à Louvain. — Succès de son enseignement. — Président des *Quaestiones quodlibeticae*. — Son caractère indépendant. — Sa devise. — Professeur primaire. — Pourvu d'une prébende de chanoine. — Sa destitution. — Décision de la faculté des arts. — Assemblée des députés de l'université. — Requête de Geulincx. — Lettres de maintenue. — Motifs de son départ. — II. Geulincx à Leyde. — Doctorat en médecine. — Protégé par Heidanus. — Donne des leçons de philosophie. — Leçons particulières. — En butte aux calomnies. — Cours de logique. — Tracasseries. — Philosophe résigné. — Nommé professeur extraordinaire de philosophie. — Tout entier à son enseignement. — Cours de morale. — Cours de rhétorique. — Sa mort. — La peste à Leyde. — Discours de Heidanus. — Dénuement de Geulincx. — Honneurs rendus à la mémoire des professeurs victimes de la peste. — Succès de Geulincx comme professeur. — Ses œuvres recueillies par les libraires de la Hollande.

I.

Jean Geulincx [1], père d'Arnold, habitait Anvers et exerçait les modestes fonctions de messager d'Anvers à

(1) Nous avons trouvé ce nom sous les formes suivantes : Geulincx, Geulinx, Geulinxs, Geulinxc, Geulingx, Geulinck, Gheulinchs, Geulincks, Gulinckx,

Bruxelles, qui lui avaient été conférées par le magistrat.

Le 25 janvier 1623, il avait épousé (1) dans l'église de Notre Dame, Marie Strix, dont il eut cinq enfants. Leur premier né fut Arnold qui devait donner tant d'éclat à son nom. Il fut baptisé dans l'église de St-Jacques le 31 janvier 1624 (2), vraisemblablement le lendemain de sa naissance, et eut pour parrain Arnold Strix et pour marraine Gertrude Wost. Les autres enfants furent Cécile, Jean, Égide et Joseph (3). Le second fils, qui s'appelait Jean comme son père, fut reçu en 1647 en qualité d'apprenti dans les ateliers du célèbre peintre anversois Jacques Jordaens. En 1658, il devint franc-maître de la gilde des peintres anversois de St-Luc (4) et mourut bientôt après, sans avoir, semble-t-il, laissé de tableaux.

Jean Geulincx, le père, devait être dans l'aisance puisque nous le voyons acheter, de concert avec sa femme,

---

Gullincx, Gullinck, Goulincx (ces quatre dernières formes appliquées à Jean le peintre); en latin : Geulincxius, Geulingius, Geulingsius, Geulingus, Geulinus, Geulingiana ethica; en flamand : Geulingiaensche zedekonst.

La véritable orthographe est celle que nous avons adoptée.

(1) Voir l'acte de mariage aux annexes.

(2) La plupart des biographes avaient placé sa naissance en 1625.

L'orthographe du nom de la mère a varié; on trouve : Strickers, Strix, Strick, Stricker, Strickaert. (Voir aux annexes les actes d'achat et de vente de deux maisons.) — Sylv. Van Ey dit dans sa biographie manuscrite de Geulincx : *Quo anno, quibusve Antverpiensibus natus fuerit parentibus detegere non potui.*

(3) Ils furent baptisés respectivement le 30 juin 1626, le 30 mars 1629, le 23 août 1633, et le 26 avril 1638. V. aux annexes les extraits des registres des baptêmes. Tous les actes concernant la famille de Geulincx, nous les devons à Mr J.-F. Van den Branden, archiviste-adjoint de la ville d'Anvers, qui a bien voulu faire à ce sujet des recherches spéciales dans son dépôt.

(4) Voir les *Liggeren* de la gilde de St-Luc, publiés par Ph. Rombauts et Th. Van Lerius, t. II, pp. 181, 286, 298. — La recette des dettes mortuaires de 1658-1659 mentionne la femme de *Jean Gullinck*.

deux maisons, l'une en 1637 et l'autre en 1638 (1).

Toujours est-il que leur fils Arnold put faire de bonnes études humanitaires. Dès son enfance il se passionna pour les auteurs latins, au point que la langue latine lui devint plus familière que le flamand, sa langue maternelle (2). Il étudia ensuite avec succès la philosophie à l'université de Louvain, dans la pédagogie du Lis. En 1643, il se présenta à l'examen de licencié ès arts, qu'il subit brillamment. Parmi les 159 élèves qui furent promus à ce grade, le 19 novembre suivant, le nom de Geulincx figure au second rang (3). Il se fit inscrire ensuite comme élève en théologie (4). Après s'être appliqué pendant quelque temps à cette science, il demanda et obtint, *salvis salvandis*, en décembre 1646, une place à la faculté des arts, avec le titre de professeur de philosophie, dans cette pédagogie du Lis où il avait été élève (5).

Trois ans après, ses parents vinrent le rejoindre à Louvain. On conserve aux archives d'Anvers la requête par

---

(1) Voir les actes d'achat aux annexes.

(2) Geulincx nous le dit dans la préface de sa logique (1 août 1662) : *Sed sermo, quantum per artis nostrae praecepta licuit Latinus est, non quaesitus, familiaris mihi et in ore natus, quem non premeditatus effundo, Belgica lingua quae mihi materna contigit, in plerisque promptiorem. Quod nec mirabitur, cui vel tantillum perspecta fuerit vitae meae ratio : utpote, qui inter assiduas jam inde a prima pueritia lucubrationes, quidquid in hoc idiomate cultiorum authorum est, evolvi.*

(3) *Acta venerandae facultatis artium* a° 1643, f° 599. *Gradus licentiae in artibus. Promotio in artibus anni* 1643, *nov.* 19a. 1° *Gilbertus Plempius Amsteldamensis,* 2° *Arnoldus Geulincx Antverpiensis.*

(4) *Tum inter S. theologiae alumnos adscribitur.* BAX, *Hist. univ. Lovan.* Ms. de la biblioth. royale, XVIIIe s., p. 1269, vol. 7.

(5) *Acta fac. art.* 1646, déc. f° 673. *Item petiit D. Arnoldus Geulinck admitti ad concil. facultatis titulo professoris philos. in paedagogio Lilii, et admissus est, salvis salvandis, praestititque juramentum.*

laquelle Jean Geulincx demande aux bourgmestres et échevins de la ville d'Anvers d'être déchargé de son emploi de messager. Il allègue pour motif qu'il a l'intention de quitter la ville pour s'établir à Louvain chez son fils le professeur.

Ce document, que nous reproduisons d'après l'original flamand, est intéressant; il nous montre et le caractère humble du petit bourgeois et sa fierté d'être le père d'un homme que tout le monde doit connaître ([1]).

La résignation de cet office fut acceptée par une apostille datée du 10 décembre 1649. Le 20 novembre de la même année, Jean Geulincx et Marie Strix avaient vendu leurs deux maisons, dont ils avaient fait une seule habitation, à Henri Geulincx, frère de Jean, et à sa femme Catherine Treseniers ([2]).

Arnold Geulincx remplit ses fonctions au collège du Lis pendant douze années, les six premières comme professeur secondaire, les six dernières en qualité de professeur primaire ([3]). Comme il était éloquent ([4]) et d'allure indépendante ([5]), il se fit remarquer parmi les professeurs, et son cours fut suivi par un grand nombre d'élèves ([6]).

En septembre 1652, il fut désigné comme examinateur

---

(1) *Naer Leuven bij sijnen sone den Professor aldaer.* V. aux annexes.

(2) V. annexes.

(3) V. préf. de sa logique. — PAQUOT, *Mémoires,* t. XIII. — SYLVESTRE VAN EY, *Bibliotheca scriptorum Antverpiensium.* Ms. de la bibl. roy. à Bruxelles, XVIIIe s. — BAX, cité.

(4) *Magnus fuit seculi XVII philosophus et propter philosophos magna etiam assiduitate authores antiquos romanos coluit qua nitidam defecatae latinitatis eloquentiam sibi comparavit.* (S. Van Ey, cité). — Cf. MORERI, *Dictionnaire,* 1740.

(5) V. à propos des *Quaestiones quodlibeticae.*

(6) Parlant de ses 12 années de professorat, dans la préface de sa logique, Geulincx dit : *Cum frequentissimo discipulorum affluxu professus.*

pour le baccalauréat ([1]). Le même mois, le régent du Lis le chargea de remplir l'office de président des *Quaestiones quodlibeticae* ([2]).

Il devait en cette qualité diriger les disputes ou jeux oratoires qui avaient lieu avec solennité au sein de la faculté des arts, le jour de la Sainte-Lucie, en décembre. C'était, au témoignage de Valère André, une cérémonie qui avait été instituée en 1427 et à laquelle prenaient part un grand nombre d'auditeurs ([3]).

Dans l'une de ses préfaces ([4]), Geulincx parle avec attendrissement de cette époque de sa vie où il était jeune, heureux ([5]), plein d'ardeur et d'inspiration poétique. Il s'était choisi un genre d'éloquence à part, rude, abrupt, figuré, inusité ([6]). Ses adversaires, car il en avait déjà, ne manquèrent pas de lui en faire un reproche. Mais dans l'indépendance de son caractère, il s'en tint uniquement à ses idées ([7]), sans se soucier des jugements d'autrui ([8]).

Sa devise était *serio et candide* ([9]). Sérieusement — c'est

---

(1) *Acta fac. art.*, f° 317, a° 1652.

(2) Ibid., f° 318. *Dominus regens collegii Lilii designavit in praesidem quaestionum quodlibeticarum dominum professorem Geulincx.*

(3) Voir la notice bibliographique.

(4) Préf. 2e édit. *Quaestiones* (1665).

(5) *Hoc tunc juvabat, hoc sors tunc et aetas ferebat.* Ibid.

(6) *Legeram mihi genus aliquod dicendi arduum, abruptum et (quod vitio mihi vertebant adversarii mei) Afrum, quod velut e Pythia quadam specu per intervalla detonaret; et tamen plus in sinum reconderet (quod acutos tunc et perspicaces censere memini) quam fronte promitteret : solito me stylo et modulatione vocis abdicaveram.* Ibid.

(7) *Eos tantum modos orationis, et velut metricas leges quas ipse mihi dixeram, tenax et animosus observabam.* Ibid.

(8) *De aliorum judiciis non laborabam : qui si boni essent, boni consulturos, quae bono dixissem animo; sin mali, alte contemnendos mihi et despiciendos arbitrabar.* Ibid.

(9) Voir le titre des *Quaestiones* (éd. 1653) et PAQUOT, *Mémoires*, t. XIII.

à dire avec zèle, avec cœur, avec réflexion et non en se jouant, en plaisantant, avec mollesse (1), — et franchement, avec candeur. Plus tard, après avoir passé par bien des épreuves douloureuses, il enseignera, dans son traité sur la pratique de la vertu, que toute action doit se faire sérieusement et sincèrement : *symbolum hic est, serio et sincere,* en insistant sur l'importance de la discrétion (2). Un jour il dira même : *loquendum cum multis, sapiendum vero cum paucis* (3).

De cette même année (1652) date sa promotion à la chaire primaire de philosophie (4). En août 1654, nous trouvons son nom parmi ceux des cinq doyens de l'université, sous le second rectorat de Jean Recht, professeur de théologie (5). Le 17 septembre 1657, il fut nommé, avec quatre de ses collègues, examinateur pour les récipiendaires de licence (6). Quelques mois plus tard, le 18 janvier 1657, il fut pourvu, probablement par la faculté des arts, d'une prébende de chanoine dans la basilique d'Aix-la-Chapelle; mais il dut résigner cette charge l'année suivante, avant d'en avoir

---

(1) « *Serio* » *dicimur agere, quod non per lusum, non per jocum, non etiam languide, sed studiose, cordate, deliberate agimus. Eth.* 403.

(2) *Nihilominus hic subinde opus est discretione, et etiamsi nihil simulet vir bonus quaedam tamen celat et silentio premit. Eth.* 404.

(3) *Annotata majora,* 150.

(4) *Dein sexennio in hac functione exacto, ad primariam philosophiae cathedram in eodem paedagogio promovetur in munere et alios sex annos egit.* Bax, ms. cité.

(5) *Acta almae universitatis Lovaniensis et dominorum deputatorum ejusdem* (actes généraux) août 1654, f° 225. *Decani : ... 5° Erud*mus *D. Geulincx S. Th. licent. et philosophiae professor primarius.* (C'est la seule fois qu'on trouve le nom de Geulincx avec le titre de licencié en théologie). *Sub secundo rectoratu Eximii D*ni *Mg*ri *nostri Joannis Recht, sacrae theologiae doctoris et professoris.*

(6) *Acta fac. art.,* f° 714. *Die 17 sept. (Indicta fuit) congregatio ordinaria ... 3° (an placcat nominare) tentatores licentiandorum ... ad. 3*m *(nominati) ... D. D. Houbraken, Geulincx, Randax, Vincent.*

pris possession, parce qu'il ne put prouver la légitimité de la naissance de ses parents (1). Ce motif n'est peut-être qu'un prétexte, car il venait de se passer un événement capital dans la vie de Geulincx. Vers la fin de l'année 1657 ou dans les premiers jours de 1658, il fut brusquement destitué par ses collègues de la pédagogie du Lis.

Cet événement est resté enveloppé de mystère.

Le 23 janvier 1658, dans une réunion extraordinaire de la faculté des arts, les professeurs du Lis déclarèrent qu'il y avait une affaire dont ils désiraient informer la faculté. Comme il ne leur semblait pas convenable de porter le fait à la connaissance de tout le monde, ils demandèrent qu'on nommât des délégués avec lesquels ils pussent conférer (2). La faculté désigna Renson, Beux, Scaille et Marcellis. Ce dernier étant absent, on fit

---

(1) C'est du moins ce que nous apprend une note du manuscrit de Bax : *Arn. Geulincx provisus* 18 *januarii* 1657 *de praebenda canonicali in Basilica Aquisgranensis fuit, sed non fuit admissus, quod probare non potuit legitimitatem parentum et ideo resignavit Francisco James, admisso* 25 *augusti* 1658.

Mr Käntzeler, archiviste de la ville d'Aix-la-Chapelle, à qui nous nous sommes adressé pour vérifier cette assertion, nous a répondu que les archives de la cathédrale, comme celles des autres églises de cette ville, ont été dispersées au siècle dernier.

Cf. Noppius, *Aacher Chronick, Cöln* 1632 : *Sonsten wird auch niemand in diesem Collegio auff- noch angenommen, er und seine Eltern seyen dann ehlich geboren und er neben deme auff einiger bewerten Universität in una, aut alia facultate graduirt.* — Ch. VI. *von den Herren Canonichen unser L. Frawen Stiffts alhie,* p. 31.

Ces faits rapprochés de la modeste condition du père, prouvent que Geulincx n'appartenait pas à la noblesse, bien qu'il eût des armoiries : il portait « de sable au chevron d'azur, accompagné de deux croissants affrontés en chef, et d'un troisième en pointe ». Ces armoiries se trouvent sur le titre de la 1re éd. des *Quaestiones*. Rietstap les rapporte aussi dans son armorial général, au mot Geulincx.

(2) *Acta fac. artium*, fo 720. *Die* 23 (*januarij* 1658) *congg. extraordin. sub*

connaître aux trois autres pour quels motifs, de l'avis unanime du régent et des autres professeurs, Mr Geulincx avait été déposé de son professorat. Après avoir vu et lu les informations prises contre lui par le recteur magnifique, ils déclarèrent que non seulement les professeurs du Lis avaient pu, mais que de toute façon ils avaient dû procéder à cette destitution (1).

Le lendemain 24 janvier, eut lieu une réunion extraordinaire des députés de l'université, à laquelle assistèrent un grand nombre de professeurs. Le recteur y fit lire une supplique qui lui avait été remise de la part de Mr Arnold Geulincx. Ce dernier y expose que le 15 du présent mois, il a obtenu du Conseil de Brabant des lettres de maintenue dans la chaire de philosophie qu'il occupait à la pédagogie du Lis, lettres notifiées à son successeur, Mr Damman; que malgré ces lettres et leur notification, le dit Mr Damman et les autres « perturbateurs », loin de s'abstenir, vont jusqu'à porter la main sur lui Geulincx, contre toute raison et toute équité. C'est pourquoi il demande qu'il soit enjoint à Damman et aux siens qu'ils aient à se conformer à la teneur des susdites lettres de maintenue et qu'il leur soit interdit de porter atteinte à sa personne jusqu'à ce que,

---

jur(amento) ... 3° DD. Lilienses dixerunt esse certum negotium concernens paedagogium Lilii, de quo cuperent informare facultatem : sed cum non conveniens sit illud omnibus indicare, petiverunt dari deputatos, quibus illud ipsum possent communicare.

(1) Ibid., f° 721. *Ad 3m, designati fuere DD. Renson, Beux, Scaille, Marcellis, qui tres priores absente ultimo plene informati fuerunt de causa D. Arnoldi Geulincx, quondam professoris in Lilio, cur nimirum et quare de unanimi consensu regentis et aliorum professorum eiusdem paedagogii, fuerit a professoratu depositus, visis etiam et lectis informationibus contra ipsum captis a Magnifico Domino qui iudicarunt DD. Lilienses non tantum potuisse sed omnino debuisse ad dictam depositionem procedere.*

l'instruction terminée, il ait été pris une autre décision [1]. Les députés décidèrent que la supplique de Geulincx serait communiquée à Mr Damman, comme partie dans l'affaire, afin qu'il pût dans la huitaine de la notification en examiner le contenu et qu'il fût en mesure de rédiger, dans l'intervalle, une réponse aux lettres de maintenue [2].

Le 11 février suivant, la faculté des arts, réunie en séance extraordinaire, avait à son ordre du jour le remplacement de Mr Geulincx comme examinateur pour la licence, et elle nomma à cette fonction Mr Brabant [3].

Voilà tout ce que l'on trouve dans les documents de l'université [4]. Le motif de la mesure prise contre Geulincx

---

(1) *Acta almae universitatis* (actes généraux, janvier 1658, sans pagination). *Deputatio. Supplica D. Arnoldi Geulincx exprofessoris Lilii. Die jovis XXIIIIa januarii indicta et servata est deputatio extraordinaria in maiori numero, in qua magnificus dominus rector legi curavit libellum supplicem sibi ex parte domini Arnoldi Geulincx porrectum, quo exponit quod a concilio Brabantiae die XVa huius obtinuerit litteras manutenentiae in professoratu philosophiae quem habuit in paedagogio Liliensi, hic quoque lectas et domino Damman successori suo in eodem professoratu insinuatas : quodque dictis litteris et insinuatione non obstantibus, praefatus D. Damman ac alii uti ait turbatores non desistant, quin immo et manum in ipsum exponentem, injicere sine ratione, fundamento aut equitatis praetextu : quare petebat injungi dicto Damman et suis ut tenori dictarum litterarum manutenentiae sese conforment : interdicendo interim quibuscumque, ne quid in personam dicti Geulincx attentent donec finito judicio aliud statuatur.*

(2) Ibid. *Ex deliberationibus dominorum deputatorum conclusum est quoad dictum libellum supplicem, illum esse communicandum dicto domino Damman uti parti, ut infra octidium ab insinuatione ad contenta eiusdem deliberet. Et quoad dictas litteras manutenentiae, praedictum Damman eidem interim posse respondere et contra easdem rescribere.*

(3) *Acta fac. artium,* fo 722. *Die* 11 *febr. Congregatio extraordinaria sub juramento...* 2o *An placeat designare alium examinatorem loco D. Geulincx.* fo 723... *ad* 2m, *In locum D. Geulincx proexaminator suffectus fuit D. Brabant.*

(4) Nous avons fait à ce sujet des recherches minutieuses, tant dans les documents de l'université de Louvain — qui se trouvent presque tous aux archives générales du royaume et à la bibl. roy. de Bruxelles — que dans les archives du

ne paraît donc nulle part. Il est vrai que les *acta* ne sont que des résumés.

Chose singulière on ne trouve trace de cette procédure ni dans les registres, ni dans les papiers du conseil de Brabant. Mais il est possible que ces lettres de maintenue consistèrent en une simple apostille inscrite en marge de la requête originale (1).

---

conseil de Brabant. Mais malgré l'aide obligeante de MMrs les conservateurs Ruelens et Piot, nous n'avons pu découvrir d'autres documents inédits que ceux que nous citons. Mr Bogaerts, archiviste de l'archevêché de Malines, Mr Reusens, bibliothécaire de l'université catholique, et Mr E. Van Even, archiviste de la ville de Louvain, n'ont pu nous fournir aucun renseignement sur cette affaire. Le manuscrit 18476 de la bibliothèque roy. renferme une déduction des régents des pédagogies de Louvain contre les professeurs, concernant les prérogatives de ces derniers. On y trouve une allusion à la destitution de Geulincx : *Quod sit falsum quod* (professor) *jure suo elegisset* (regentes) *evincunt omnes illi tractatus et regulamentum universitatis et constantissimus pro illo tempore eorumdem usus in tantum ut in Lilio anno* 1659 (1657?) *demissus fuerit professor Geulincx.*

(1) Il pouvait aussi arriver qu'à la suite de certaines intrigues une affaire de cette nature fût retirée des mains du conseil, et cela sans qu'il en restât des traces dans les registres. Nous faisons allusion au procès de Martin-Étienne Van Velden (1664-1724), professeur de sciences physiques et mathématiques à la pédagogie Faucon, et dont Mr Stevart a publié une relation. (*Procès de Martin Étienne Van Velden.* Bruxelles, 1871).

Van Velden combattait Aristote et prenait Descartes pour guide. De là contre lui une sourde hostilité, qui éclata tout à coup quand il osa soutenir publiquement le mouvement de la terre autour du soleil, dans des thèses annoncées pour le 15 juillet 1691. Le 29 du même mois, la faculté réunie en séance extraordinaire l'exclut pour trois mois de son sein avec privation de ses émoluments. — Van Velden qui s'attendait à être jugé et condamné par ses collègues sans pouvoir siéger parmi eux, s'était adressé au conseil de Brabant qui rendit un arrêt suspendant l'affaire jusqu'à plus ample informé. Mais grâce à l'influence de l'internonce et de l'université, l'affaire en matière de maintenue fut retirée des mains du conseil de Brabant pour retourner à l'université. Mr Stevart a trouvé un document authentique montrant que le conseil en fut dessaisi malgré lui.

Quoiqu'il en soit, l'affaire en resta là, car cette même année (1658), Geulincx alla s'établir à Leyde où il embrassa le calvinisme.

L'abbé Paquot ([1]), qui n'est pas favorable à Geulincx, donne pour motif de son départ : qu'il s'était brouillé avec ses collègues et qu'ayant contracté beaucoup de dettes, il se voyait dépouillé par ses créanciers.

Ce passage est reproduit dans le manuscrit de Bax; Van Ey ([2]) parle de ses ennemis, et Philarète (Bontekoe) de la perte de ses biens ([3]). Il est certain que Geulincx avait eu des difficultés financières. Lui-même avoue qu'il avait perdu toute sa fortune ([4]), et c'est probablement pour cette raison qu'il quitta Louvain sans essayer de tenir tête à ses adversaires, comme le fit plus tard le professeur Van Velden.

Mais pour quelle cause a-t-il été destitué? On en est réduit à des conjectures. Il avait peut-être, comme Van Velden, voulu soutenir des thèses peu orthodoxes. Il est à remarquer, en effet, que ses premiers biographes insistent tous sur le fait de son apostasie à Leyde : *ubi infelix apostata,* dit Bax ([5]), et Martin Steyaert ([6]), qui était en mesure d'être bien informé, l'appelle avec mépris : *apostata quidam Fidei et hujus academiae.*

En tout cas, il ne peut être question d'une action déshonorante que ses ennemis n'auraient pas manqué de faire valoir hautement contre lui, à Louvain comme à Leyde, et il n'aurait pas été en Hollande le protégé d'un homme aussi

---

(1) Mémoires, XIII.

(2) Ms. cité.

(3) Dédicace de Philarète à Heidanus. *Eth.*

(4) *Et simul etiam ad academiam vestram e naufragio rerum mearum appulsus. Log.* préf. V. aussi *Eth.* déd. de Philarète.

(5) Manuscrit cité, p. 1269.

(6) Voir plus loin les détracteurs de Geulincx.

respectable que le pasteur Heidanus. D'ailleurs même après sa destitution Geulincx est traité avec certains égards (1), et il avait obtenu des lettres de maintenue.

II.

Arrivé à Leyde, Geulincx fut inscrit au rôle des étudiants *honoris causa,* avec son titre d'ancien professeur primaire de Louvain, le 7 mai 1658, sous le rectorat d'Antoine Thysius (2). Il avait alors trente quatre ans (3). Le 16 septembre suivant, il se présenta à l'examen du doctorat en médecine avec une dissertation sur les fièvres. Mais ce grade ne lui procura aucune ressource nouvelle, et il aurait été réduit à la mendicité sans les secours que lui fournit Heidanus, son fidèle protecteur (4). En 1659, il reçut l'autorisation de donner des leçons publiques de philosophie; toutefois l'acte qui l'accordait fut retiré vers la fin de l'année suivante (5). Il fut donc réduit à donner des leçons particulières, qui ne lui rapportaient qu'une maigre rémunération (6), et il était en outre en butte aux plus violentes calomnies (7). Dans la dédicace de sa logique, ouvrage qui parut en 1662, il s'en plaint amère-

---

(1) On continue toujours à l'appeler Dominus.

(2) Mai 7, 1658. *Arnoldus Geulincs Antverpianus, quondam professor primarius,* 33 *P. Hon. C.* (*V. Album studiosorum Academiae Lugd. Bat.*, p. 464).

(3) Et non 33 ans comme le porte son inscription.

(4) Voir *Dedicatio Philareti.* Eth. — La dissert. médicale est dédiée à Heidanus.

(5) MATTHYS SIEGENBEEK, *Geschiedenis der Leidsche Hoogeschool,* 1832, II, p. 139.

(6) Après avoir parlé de son enseignement de Louvain, il ajoute : (1er août 1662) *Eandem operam, etsi privatam et minus quaestuosam, navo juventuti vestrae collegia mea frequentanti. Log.* déd.

(7) *Reliquum est, ut genibus vestris advolvant se deploratae res meae et succisa fortuna, quae a Lustro fere, quo hic versor, praeter malevolorum odia, calumnias fastidia, contemptum et rabiem nihil sunt.* Ibid.

ment et se justifie du reproche qu'on lui avait fait de ne pas parler convenablement le latin (1). Cette même année, il fut admis à faire un cours de philosophie en qualité de *lector* (2), et il prononça le 14 octobre son discours d'introduction à un cours de logique (3). L'année suivante, il publia son second ouvrage sur la logique : *Methodus inveniendi argumenta,* et fit soutenir trois « disputations physiques ». Parmi les thèses qui furent soutenues sous sa direction en 1664, ont doit signaler la *Disputatio ethica de virtute et primis ejus proprietatibus,* et l'écrit destiné à répondre à des objections qui lui avaient été faites, spécialement au sujet de sa logique (4).

Ce dernier opuscule nous montre à quelles tracasseries il était exposé. On insinue qu'il ne sait pas le grec. Geulincx met le passage en évidence sans y répondre (5). On cherche à lui faire dire des choses qui pourraient le compromettre. Mais il ne craint pas de dire la vérité (6).

---

(1) *Accurrit ad vos libellus iste, — velut ad munitam arcem adversus obtrectantium insultus : simul etiam acturus causam authoris sui : ut qui barbari ac inculti sermonis, nescio qua veri specie apud vos insimulatus.*

(2) *Album studiosorum. Nomina professorum. Facultas philosophiae et artium liberalium.* Dans la liste des professeurs, le nom de Geulincx suit celui d'Ad. Heereboort, mort l'année précédente (17 juillet 1661). Heereboort était un cartésien convaincu.

(3) V. Bibliographie, 2e édit. des *Quaestiones.*

(4) V. Bibliographie des *Annotata.*

(5) « *Apud Latinos forte, non apud Graecos (et addit) ut potes rescire a linguae illius peritis* ». *Heus Magister! Linguae omnes rationi obedire debent, non ratio linguis : lingua Belgica, et Hispana, et si placet, Gotica, imo Scotica ad amussim observant illud axioma: duplex negatio facit affirmationem.* (*Ann.*, p. 298).

(6) *Crassus hic philosophus es; sed vereor ne non crasse malitiosus sis, et aliquid elicere velis, quo nos traducas apud imperitos, quibus (ut adagium habet) nihil iniquius est; sed esto : et hoc etiam, quidquid incommodi est, litemus veritati.* (Ibid., p. 299).

Ce qu'on lui reproche le plus souvent et le plus vivement, c'est qu'il est un novateur. Geulincx répond fièrement que la vérité est vieille comme le monde; il s'emporte contre ceux qui dénaturent ses idées et déclare que jamais il ne dit et ne pense autrement en public qu'en particulier. Il reconnaît pourtant que ses paroles improvisées ne rendent pas aussi heureusement sa pensée que les écrits qu'il soumet au public (1).

Malgré la faveur qu'on lui avait accordée, sa position était toujours précaire et son sort ne paraissait pas devoir s'améliorer. Aussi n'est-il pas étonnant que sa philosophie porte l'empreinte de la tristesse et de la résignation. C'est à cette époque qu'il publie le premier traité de l'éthique envisagée à un point de vue exclusivement rationnel. Il y parle en ces termes de la vie du philosophe : « Si je cherche » à atteindre le sommet de la sagesse, afin de rendre » service au grand nombre, que n'aurai-je pas à supporter? » Non seulement des choses dures, mais des choses » cruelles; les censures me fouetteront jusqu'au sang, l'envie » des uns viendra me mordre, l'impuissance des autres » même voudra m'abattre et me détruire » (2). La situation est plus triste encore pour celui qui change de condition.

(1) *Quantum ad « Novum, Novatorem, Novaturientem, etc. » quibus me saepe in disputationibus et thesibus tuis tam pie confricas, scias non esse novum, quod verum est : rerum antiquissima veritas ! etiamsi quibusdam nova, imo quibusdam non nova quidem, sed, proh dolor ! sepulta : sic nec Novatores sunt, quibus nihil antiquius est veritate : inter hos nomen meum profiteor; disrumpantur licet istae striges, quae purulentis uberius, de simplicibus et synceris proborum hominum sententiis et moribus, semper aliquid sinistri imperitorum labris immulgent. Itaque ego nunquam aliter publice, aliter privatim, vel sentio vel dico; esto forte, quod ea, quae privatim, et ex tempore dicto, subinde non tam accurata sint, et mentem meam non tam feliciter assequantur, quam quae praemeditatus scribo, et publici juris facio.* (Ibid., p. 300).

(2) *Eth.* 5e oblig. *(Multa ferre, multa facere)*, p. 197.

On vous accable de reproches et de railleries, on vous traite de « vieille recrue » (1).

Beaucoup d'autres passages de ce traité montrent encore que l'auteur n'a pas été un homme heureux. Mais il ne songe jamais à la révolte : l'homme, dit-il, doit être satisfait de la vie quels que soient les malheurs qui l'accablent. Tout me vient de Dieu, je dois donc me soumettre (2). Si malgré mes efforts persévérants, je n'arrive pas au but désiré, qu'importe? Dieu ne m'a pas ordonné de réussir (3).

Cependant des jours meilleurs allaient commencer pour lui. Peu après la publication du premier traité de l'éthique, il fut enfin nommé professeur extraordinaire de philosophie (4), toujours soutenu par Heidanus et probablement par quelques-uns des personnages influents auxquels il avait dédié ses ouvrages. Son discours d'ouverture date du 9 novembre 1665.

Tout entier à son enseignement, il n'eut pas le temps de faire paraître pendant les quatre années suivantes, les traités qui devaient compléter son œuvre capitale; il se borna à publier une traduction néerlandaise du premier traité et fit soutenir encore par ses élèves un certain nombre de thèses. En 1667, il fut admis à faire un cours sur la

---

(1) Ibid.

(2) *Eth.* passim.

(3) *Eth.*, p. 195. — On voit que Geulincx est un homme habitué à souffrir. — Les maux, dit-il, n'existent que pour ceux qui se plaignent. *Eth.*, p. 214. Dieu sera notre seule consolation : *omnia itaque a nobis possunt auferri praeter solum Deum. Met.* 69.

Cf. *Disputatio ethica* (soutenue l'année précédente, 1664) ... *Multo minus, si adversae, si angustia rei familiaris, si contemptus, infamia, calumniae premunt (quod non nisi mollissimorum abjectissimorumque hominum scelus est) animam projiciet* [*vir bonus*]. Thèse XIV.

(4) *Album stud. Nomina professorum.*

morale (1), et il reçut en 1669 l'autorisation de donner des *collegia oratoria* (2). Mais il ne put profiter de cette dernière faveur, car la mort vint le surprendre avant l'expiration de cette année, à peine âgé de quarante cinq ans.

Cette même année la peste ravagea la ville de Leyde, et l'université perdit cinq professeurs, appartenant aux diverses facultés.

Le 20 novembre, Heidanus prononça, dans l'auditoire de théologie, un discours au sujet de ce terrible fléau qui avait enlevé à l'université ses « principaux soutiens et ornements » (3). Dans ce discours, qui fut imprimé l'année suivante, le savant théologien déplore surtout la mort de son illustre ami Coccejus ; il consacre aussi quelques lignes à la mémoire de ses autres collègues décédés : Adrien Beeckerts van Thienen, F. Schuyl, D. Stuart et A. Geulincx.

Voici ce qu'il dit de notre philosophe : « Geulincx était » certes plein de talent et éloquent, et si la pauvreté n'y » avait mis obstacle, — *illa quidem bonae mentis mater, sed* » *magnum ne emergant qui cum illa conflictantur, impedimen-* » *tum* — il eût pu acquérir de la gloire et se faire un » nom parmi les philosophes et les orateurs éminents de » ce siècle » (4).

---

(1) Ibid.

(2) SIEGENBEEK, *Gesch. der Leidsche Hoogeschool*, II, p. 139.

(3) *Abrahami Heidani S. theologiae professoris senioris oratio de luctuosa calamitate quae anno Domini CIↃ IↃC LXIX civitatem Leidensem, curiam, ecclesiam et academiam graviter afflixit, et praecipuis suis columnis et ornamentis destituit, et orbavit. Habita in auditorio theologico, XX die novembris, in lectionum exordio. — Lugduni Batavorum, ex officina Felicis Lopez,* 1670. In-4°, 38 ff. (avec la vie de Coccejus qui suit). — Tous les auteurs qui mentionnent la brochure de Heidanus ainsi que ceux qui traitent de ces événements, omettent par inadvertance le nom de Geulincx.

(4) *Quid de philosophis dicam, quorum alter D. Stuartus ... Alter vero D.*

Ainsi depuis son départ de Louvain, Geulincx fut constamment aux prises avec la misère. Il mourut enfin jeune encore, victime de la peste (1) et dans le plus complet dénuement (2). Mais est-ce seulement l'extrême pauvreté, *summa paupertas*, qui entrava toujours son avancement et l'exposa à tous les dédains des malveillants? Heidanus n'a peut-être pas osé dire toute la vérité à ce sujet. Il est plus que probable que Geulincx était suspect au parti protestant orthodoxe, adversaire des idées nouvelles défendues par lui et par Heidanus (3). De là sans doute contre notre philosophe cette sourde hostilité dont on trouve souvent la trace dans sa carrière de professeur à Leyde. Aussi sa vie est bien caractérisée par ces mots que portent les éditions posthumes de l'éthique : *Post tristia auctoris fata.*

Dans le courant du mois de janvier suivant (1670), deux autres professeurs encore, Jean Van Horne et Étienne Marchand, succombèrent. L'université fit alors frapper, en souvenir des défunts, des jetons en bronze, représentant

---

Geulincx, ille quidem ingenio felix, et eloquio disertus, ut nisi paupertas, illa quidem bonae mentis mater, sed magnum ne emergant qui cum illa conflictantur, impedimentum obstitisset, inter excellentes hujus seculi philosophos et oratores; nomen et decus tueri potuerit. F. 12, v°.

(1) Cela résulte de l'ensemble du discours de Heidanus, qui n'indique une autre maladie que pour le professeur Stuart.

(2) On peut rapprocher des paroles de Heidanus, ce passage de la dédicace de Philarète : *Haec passim sapientis fortuna est, et, quasi foret indignus vita, cum sit dignissimus, multi omnes machinas movent, ut non emergat, cujus virtutibus obstat res angusta domi, taedio potius, squallore, fame, et omnis necessarii auxilii defectu intereat pauper sapiens. Hoc sensit noster etiam pauper Aristoteles, et quasi non sufficeret summa paupertas, insuper experiri debuit innocens malevolorum odia, invidiam, calumniam, contemptum.*

(3) Le savant professeur J.-P.-N. Land, recteur actuel de l'université de Leyde, qui a compulsé toutes les archives confiées à la garde du collège des curateurs, pourra probablement jeter un jour nouveau sur ce point.

d'un côté Pallas avec ces mots en exergue : *Memoriae feralis anni MDCLXIX. Acad. sex profess. ord. raptis.* Au revers était figuré le Phénix avec cette inscription : *Vivit morte refecta sua* (1). Les six professeurs ordinaires! Geulincx, qui n'était que professeur extraordinaire, fut exclu de ce dernier honneur....

Le succès de Geulincx comme professeur est constaté même par ceux qui cherchèrent plus tard à discréditer ses écrits. « Il possédait sans aucun doute, dit Ruardus » Andala (2), un remarquable talent de parole (*insignia dona* » *dicendi*); il a écrit avec une extrême élégance, son style est » pur, abondant, agréable; il a pu présenter ses opinions » d'une manière heureuse et faite pour persuader. On ne » doit donc pas s'étonner qu'il ait acquis une grande répu- » tation et excité l'admiration de ses auditeurs. »

Aussi Geulincx fut-il vivement regretté. Six ans après sa mort parut l'éthique complète et cet ouvrage fut pendant quelques années considéré comme une véritable œuvre de génie. A partir de ce moment on rassembla avec soin les notes — ordinairement incorrectes et incomplètes — recueillies par les élèves à ses différents cours, et les libraires de la Hollande, désireux de mettre à profit l'autorité qui s'attachait au nom de l'auteur, s'empressèrent de les publier comme œuvres posthumes.

---

(1) Siegenbeek, *Op. cit.*, I, p. 186.
(2) Voir la 3e partie.

CHAPITRE II.

Origine des idées de Geulincx.

SOMMAIRE. — La genèse des idées de Geulincx doit être cherchée surtout à Louvain. — I. La philosophie péripatéticienne à Louvain. — Geulincx favorable aux adversaires de la scolastique. — II. Sympathies pour Érasme. — III. Juste Lipse. — Son originalité. — Ses écrits sur le stoïcisme. — IV. Puteanus — Décadence. — V. Van Helmont. — Ses analogies avec Descartes. — Il est persécuté. — VI. Jansénisme. — L'université défend Jansenius. — Jansenius n'est pas un hérésiarque. — Le jansénisme et le calvinisme. — VII. Plempius attaque Descartes. — Rôle restreint du cartésianisme à Louvain pendant cette période. — Geulincx cartésien à Louvain. — VIII. Geulincx en Hollande. — Cartésianisme hollandais. — L'université de Leyde. — Heidanus. — IX. Geulincx se rattache au cartésianisme hollandais, mais il reste original grâce à sa première éducation.

Toutes les œuvres importantes de Geulincx datent de l'époque où il habitait Leyde. C'est là qu'il a livré à l'impression son éthique et ses écrits sur la logique; c'est d'après les cahiers de ses cours de Leyde qu'ont été publiées ses œuvres posthumes; c'est de là enfin que sa gloire rayonna pour un instant dans toute la Hollande.

Mais ses opinions devaient s'être formées en grande partie dans le milieu où il avait fait ses études et où il avait enseigné la philosophie pendant douze années. Avant de quitter Louvain, son changement de religion, ses vues sur la nature, sur Dieu, sur l'intelligence devaient être plus ou moins arrêtées dans son esprit. Si l'on veut connaître la genèse des idées de Geulincx, il convient donc de com-

mencer par rechercher les influences qu'il peut avoir subies au sein de l'université brabançonne.

I.

Dans la faculté des arts, à laquelle appartenait Geulincx, l'enseignement de la philosophie durait deux années et était consacré presque tout entier à l'étude des doctrines péripatéticiennes. Les neuf premiers mois on s'appliquait à la logique d'Aristote et à ses préceptes de dialectique; les huit mois suivants on étudiait la physique ou philosophie naturelle; pendant quatre autres mois on approfondissait sa métaphysique. Les mois restants étaient réservés aux répétitions [1]. Il s'agit ici naturellement de l'Aristote interprêté par les maîtres du moyen âge. Geulincx, pendant la première partie de sa carrière, eut donc le loisir de s'initier longuement à tous les procédés et à toutes les subtilités de l'école.

Mais de bonne heure il semble avoir pris cette philosophie en aversion. Il manifeste son admiration pour des hommes qui dans leurs écrits ont rompu avec l'esprit routinier de l'université, tels qu'Érasme et Juste Lipse.

Exaltant dans une de ses *Quaestiones quodlibeticae* la facilité qu'ont ses compatriotes à écrire en latin, il s'écrie : *Erasmi, Lipsii, Puteani nostri sunt : da Latium adhuc viros quibus debes tantum* [2]. Cette phrase est intéressante parce qu'elle nous fait connaître des auteurs que Geulincx appréciait. Arrêtons nous donc un instant aux noms d'Érasme,

---

(1) Val. André, *Fasti*, éd. 1650, p. 242.
(2) *Quaest.* 24, éd. 1653, p. 53.

de Juste Lipse et de Puteanus, qui rappellent précisément trois périodes bien distinctes de l'histoire de l'université.

II.

Dans sa thèse sur la langue latine, Geulincx considère comme une époque barbare celle qui précède Érasme (1). A ses yeux ce nom commence une ère nouvelle pour les études latines. Serait-il téméraire de supposer qu'à cette période de sa vie, le jeune professeur ressentait une sympathie secrète pour le grand écrivain qui, en luttant pour l'émancipation de la raison, avait préparé la sécularisation de la morale et jeté les premiers fondements de la philosophie moderne? Lui aussi songe à des réformes comme on peut le voir par plusieurs passages de ses *Quaestiones* (2), lesquelles sont d'allure assez indépendante. Çà et là il donne un coup de griffe aux moines (3); dans le discours allégo-

---

(1) *In ipsa etiam Romana lingua, quibus cedunt Belgae? imo qui non cedunt Belgis? Unde depulsa nuper praecedentium seculorum barbarie priscus illuxit orbi Latino nitor, nisi e nostro Flandro-Belgio? Erasmi* ... Ibid.

Érasme n'occupe pas une bien grande place dans l'histoire de l'université. En 1502 il fit un court séjour à Louvain. Il passa ensuite dans cette ville les années 1517 et 1518, pendant lesquelles il organisa le collège Busleyden *(Collegium trilingue)*, avec l'appui du cardinal Adrien et après avoir surmonté les difficultés qui lui étaient suscitées par les théologiens. — Cf. GUSTAVE FEUGÈRE, *Érasme*, pp. 29-74, et les sources citées par cet auteur.

(2) Le seul ouvrage qu'il publia pendant son séjour à Louvain.

(3) Ex. *Citant Franciscani revelationem Brigittae pro immaculata conceptione. Citant Dominicani revelationem Catharinae Senensis contra immaculatam conceptionem : quid restat nisi tertia veraque revelatio quae utramque illam revelationem nullam esse perhibeat et inutiles ac turbulentas hominum subtilitates merita censura reprimat? — Quaest. quodlib.* Édit. 1653, p. 22.

rique qui sert d'introduction à l'ouvrage, il attaque indirectement l'enseignement de l'université en combattant les péripatéticiens scolastiques (1).

A l'exemple d'Érasme, qui, dans ses *Adages,* avait apprécié l'importance des proverbes, Geulincx cite volontiers des comparaisons empruntées au langage populaire. Il affectionne les dictons en usage de son temps (2). Il cite plus rarement ceux qui avaient cours chez les anciens. Il est loin d'ignorer les grossières erreurs, les tenaces préjugés du vulgaire : *merito dictum est, populus vult decipi* (3); mais il reconnaît que le peuple a ses moments de philosophie : *vulgus per intervalla philosophum est* (4).

Enfin, comme Érasme, Geulincx défend le principe qu'il faut préférer la langue latine à l'idiome national. Dans la *quaestio* 24, il nous fait assister à une lutte entre le flamand et le latin. C'est naturellement cette dernière langue qui a la supériorité : elle est répandue dans le monde entier, on

(1) Il en distingue les péripatéticiens fidèles à la raison humaine.

(2) *Eth., praef.,* pp. 57, 232, *traït.* V, passim. — *Annot. majora,* pp. 57, 199, 301, 419, *Met.,* p. 267. *Colleg. orat.,* pp. 172, 145 et passim.

(3) *Annot. majora,* p. 62. Passages analogues dans d'autres ouvrages.

(4) *Met. ad mentem peripateticam,* p. 267.

En général cependant, Geulincx n'aimait pas à faire des citations. Dans l'une de ses *quaestiones,* après avoir rappelé quelques arguments favorables à cet usage, très fréquent de son temps, de citer des autorités, il le combat en ces termes : *Quod haec in errores pronior incautos a veritate seducat semita : dum frequenti illa veterum citatione hoc agitur* (l'édition de 1665 porte : *Dum authoritatibus illis et testimonis undique corrasis hoc agitur*) *ut quid ipsi dixerint, non quid dicendum sit, quaeratur. — Certe his, ubi modum excessere inest manifesta vilitas et dejectio et quaedam quasi servitus : jam olim dictum volunt, et uberius dictum, quidquid omnino dici potest; gratis divexari nova molientem : huic in libris quorum authores ferri se volunt, non nisi struem quamdam obtrudunt hinc inde compillatam et confusas diversorum authorum farragines : hoc Plato dixit, et hoc Aristoteles, et istud Leucippus, aliique alia, et quod nemo dixit, ad minus quidam dixit.* — Ib., p. 21.

l'emploie pour les ouvrages savants, elle sert dans les écoles et dans les cérémonies religieuses. Quant à la langue flamande, moins heureuse que ses sœurs de France, d'Espagne et d'Italie, elle n'est parlée que sur ce coin de terre, dans les cuisines et les tavernes (1). Du reste les Belges et les Germains, chose singulière, ont du latin une connaissance plus complète que les Italiens eux mêmes (2). Ailleurs, Geulincx déclare que le latin seul suffit aux savants et qu'il est inutile qu'ils se donnent la peine d'apprendre les idiomes nationaux (3). Plus tard, pénétré des idées cartésiennes, il reconnaîtra la nécessité d'écrire pour le peuple tout entier et il traduira son éthique en néerlandais.

III.

Avant d'occuper une chaire à Louvain, Juste Lipse avait passé par beaucoup de vicissitudes, tout en acquérant une réputation européenne. Il avait beaucoup voyagé : on le trouve successivement à Rome, à la suite de Granvelle, à Liège, à Vienne, à Iéna où il embrasse le Luthéranisme. En 1579, il devint professeur à Leyde, grâce à la protection du prince d'Orange. Il passait alors pour calviniste.

---

(1) *At Flandrica lingua ubi est? In hoc terrae angulo, in hac gleba, et ibidem non nisi verna et famula per culinas strepit et popelli tabernas, aulam frequentat Gallica, academiam Latina, mercatorum basilicas Lusitana, inter elegantiorum subinde cœtus Itala lascivit et Castellana. Quam sonat iste caestus, ô Flandria? — Quaest. quodl.*, éd. 1653, p. 53.

(2) *Quaestio* 24.

(3) *Quaestio* 11. — Rappelons ici un mot d'Érasme. Sollicité par les magistrats de Louvain d'accepter une place de lecteur public, il refusa, alléguant qu'il ne connaissait pas encore assez bien la langue néerlandaise, laquelle, ajouta-t-il, n'a pu faire que du mal et n'a encore été utile à personne. — V. G. FEUGÈRE, cité,

Lorsqu'il vint occuper une chaire à Louvain, après être rentré au sein du catholicisme romain, il devait donc apporter quelques idées nouvelles parmi les théologiens flamands si attachés à leurs traditions. En effet, dans les œuvres qu'il fit paraître dans la suite on aurait pu relever plus d'une proposition peu orthodoxe, ou pour le moins téméraire. Philologue érudit et admirateur de l'antiquité, il partageait l'opinion de Saint Augustin qu'il faut emprunter aux anciens tout ce qu'ils ont écrit de bon. Il avait une prédilection particulière pour Senèque et la doctrine stoïcienne et voulait concilier les principes du Portique avec ceux du catholicisme.

D'autre part il combattait les arguties de la scolastique, de ces philosophes qui « s'arrêtent aux mots et aux subtilités et consument toute leur vie dans l'avenue de la philosophie sans jamais parvenir à en voir le sanctuaire » (1).

Ces hardiesses cependant ne pouvaient faire grande impression à Louvain. Juste Lipse était plutot un lettré qu'un penseur (2), et il tenait trop à sa tranquillité et à la considération publique pour froisser ses collègues en cherchant à propager parmi eux des idées de rénovation philosophique. Ensuite il prétendait se confiner dans son rôle d'interprète et rejetait d'avance sur les stoïciens tout ce qu'on aurait pu trouver de blâmable dans ses écrits (3).

---

(1) *De Constantia*, trad. Lucien du Bois, p. 115.

(2) On peut le remarquer notamment dans sa dispute avec le philosophe Coornhert.

Rappelons à ce propos que Coornhert est l'auteur d'une éthique des plus remarquables et dont Geulincx a probablement pris connaissance à Leyde. (La première édition de l'éthique de Coornhert parut en 1586, la dernière en 1630). V. F. Van der Haeghen, Arnold et Van den Berghe, *Bibliotheca Belgica*.

(3) Voir ses livres sur le stoïcisme.

Il recueillit le fruit de sa prudence et de sa soumission, car, de son vivant déjà, il était considéré comme la gloire la plus pure de l'université, et il fut l'objet en plus d'une circonstance de distinctions flatteuses de la part des Archiducs.

C'est sans aucun doute dans les œuvres d'un tel auteur que Geulincx aura étudié les principes de la philosophie du Portique qu'il devait plus tard mettre à profit dans son éthique (1). A Juste Lipse en effet revient l'honneur d'avoir fait ressortir les mérites de la doctrine stoïcienne dont l'étude avait été fort négligée jusque là (2).

D'autre part le style de Geulincx dans l'éthique rappelle celui du professeur de Louvain. A un point de vue général enfin, il s'inspire de l'esprit philosophique nouveau dont on trouve des traces dans les œuvres de Juste Lipse (3).

---

(1) Geulincx cite Lipse dans la *quaestio* 24, p. 52.

(2) Dans deux ouvrages consacrés à cette philosophie : *Manuductionis ad Stoicam philosophiam libri tres*, 1604. — *Physiologiae Stoicorum libri tres*, 1604.

(3) Mais quel développement le rationalisme avait pris chez le philosophe anversois ! Lipse et Geulincx voulaient que la philosophie fût chrétienne, mais dans un sens tout différent : « Les lettres divines, dit Juste Lipse, sont le foyer » efficace de la vraie force, de la vertu véritable et de la constance solide. » Cependant il ne faut pas mépriser la sagesse humaine, non celle qui s'emporte » et veut dominer, mais celle qui obéit paisiblement et qui est comme la ser- » vante de l'autre. » *(Eam dico quae non se effert, sed servit placide et ancillatur).* (Traité de la Constance, éd. Du Bois, p. 123). — Pour Geulincx, il est vrai, la parole de Dieu ou la Bible est le microscope à l'aide duquel il a appris à mieux regarder, mais son regard étant devenu ainsi plus perspicace, il a pu voir ensuite à l'œil nu, sans le secours d'aucun instrument. Le philosophe ne puisera donc pas aux sources sacrés. (Éthique, préf.).

« J'atteste ici en un mot, dit Juste Lipse, que je ne reconnais pour raison » droite et pure que celle que Dieu dirige et que la foi éclaire (*Const.*, p. 125). La » raison par ses seules forces ne suffit pas à nous conduire à Dieu et au vrai. » Or, comme nous regardons une éclipse de soleil dans de l'eau ou dans un » bassin, mais à l'aide des rayons qui viennent s'y réfléchir obliquement ; ainsi

IV.

Le troisième auteur cité par Geulincx est Puteanus. Élève et successeur de Juste Lipse dans sa chaire à Louvain, Erycius Puteanus a laissé un nombre considérable d'écrits sur les matières les plus diverses, entre autres un traité de la morale d'Aristote, qui lui valurent une renommée immense (1). Mais c'est un écrivain superficiel, qui, en philosophie, se borne à suivre servilement tous les errements de la vieille école. Il n'en exerça pas moins une grande influence sur ses compatriotes. « Il n'est que trop vrai, dit M. Nève (2), que bien des latinistes de notre pays, et plusieurs de ceux qui ont enseigné après lui à Louvain, ont contracté et même exagéré ses défauts : on trouve chez

---

» dans la raison nous étudions les choses divines, mais prends y bien garde, » non autrement, qu'à l'aide de Dieu lui-même » (p. 127). — Dans tous ses écrits, Geulincx défend hautement l'indépendance complète de la raison « *nihil est tam magnum, sublime, sanctum quod non aliqua ratione Rationis examini subjiciatur.* » (Éthique). — D'autre part, Geulincx distingue nettement la theologie naturelle de la révélation, *Annotata majora,* § 25. Cf. Éthique. — La connaissance de nous même nous conduira graduellement à l'idée de Dieu.

On pourrait aussi citer des analogies chez les deux auteurs. Ainsi Geulincx reproduit, sous une autre forme, les propositions suivantes de Lipse : « La raison vient du ciel et même de Dieu. » (*Const.*, p. 153). — « De même que l'héliotrope » et certaines fleurs se tournent toujours naturellement vers le soleil, ainsi » la raison se tourne vers Dieu qui est son origine. » (Ib., p. 155). — « Salvien » l'a dit avec autant de rectitude que de piété : La souveraine justice c'est la » volonté de Dieu. » (Ib., p. 353). — Mais Juste Lipse n'a fait qu'effleurer toutes ces idées; Geulincx, lui, a scruté profondément les problèmes qui s'y rattachent.

(1) Paquot (vol. 13) rapporte qu'à sa mort on trouva chez lui 16,000 lettres qui lui avaient été adressées par des savants de tous les pays.

(2) *Mémoire sur le collège des Trois-Langues*, p. 177 (*Mém. Acad. Royale de Belgique,* in-4°, XXVIII).

eux sa manière d'écrire toujours compassée, souvent prétentieuse, faussement brillante, énigmatique et obscure même. »

On ne peut pourtant pas lui refuser un certain mérite. Parlant de l'action que Puteanus eut sur son siècle, Mr de Reiffenberg [1] fait cette remarque : « Quoiqu'il n'ait laissé qu'une foule d'écrits souvent médiocres, et qu'il ait essentiellement manqué de goût et de profondeur, il n'en a pas moins étonné ses contemporains, qui, frappés de ses évolutions continuelles, se sont surfait sa valeur littéraire. On peut dire aussi avec justice qu'il fut un de ceux qui contribuèrent le plus puissamment à retarder parmi nous la décadence des lettres, et ce sommeil de plomb qui devait suivre nos formidables commotions politiques et religieuses. »

Ajoutons que Puteanus était un homme de cœur : il s'intéressait tout particulièrement aux jeunes gens qui fréquentaient les collèges de la faculté des arts, et les encourageait dans leurs études littéraires avec la plus vive sollicitude.

Il n'est donc pas étonnant que Geulincx, — qui à cette époque suivait les cours de l'université, — place Puteanus à côté d'Érasme et de Juste Lipse. Il peut même avoir subi sous certains rapports son influence, car c'est à des maîtres érudits et pédants tels que Puteanus que notre auteur doit sans doute le manque de goût dont on trouve des traces dans ses *quæstiones*, l'œuvre de sa jeunesse.

Pour connaître tous les courants d'idées de ce temps, nous devons encore nous occuper ici du jansénisme, du cartésianisme et de la doctrine de Van Helmont.

---

(1) *Correspondance d'Erycius Puteanus de* 1600 à 1646. (*Bull. Acad.*, t. VIII, p. 12).

V.

Le célèbre médecin bruxellois Van Helmont (1577-1644) vécut en dehors de l'université. Son nom appartient néanmoins à l'histoire de l'*Alma mater*, parce que il fut exposé aux rigueurs de la faculté de théologie, qui dénonça plusieurs de ses propositions comme hérétiques et blasphématoires (1).

Van Helmont procède de Paracelse et de Robert Fludd; ses spéculations se rattachent par conséquent aux idées Alexandrines et Kabbalistiques qui se firent jour à l'époque de la Renaissance. — Convaincu de l'inanité des méthodes basées sur la logique abstraite et le raisonnement, il avait recours à l'intuition tout en faisant le plus grand cas de l'expérience. Pour lui l'observation fait connaître les phénomênes, les effets extérieurs, mais l'essence intime des choses ne peut être atteinte que par une illumination intérieure que nous obtenons par l'étude de l'Écriture et par la contemplation (2).

Geulincx repousse formellement cette méthode quand il dit : *Perversi et stolidi homines illi, qui Rationem rejicere, aut ei anteferre aliquid, velut Experientiam, Auctoritatem, Enthousiasmum. — Tibi igitur, ô homo, primum est Ratio* (3).

Le système de Van Helmont, pas plus que sa méthode, n'a d'importance ici. Néanmoins il n'est pas sans intérêt de remarquer que les écrits de Thomas à Kempis et du

---

(1) Le dr Broeckx a publié des documents inédits empruntés au dossier de Van Helmont reposant à l'archevêché de Malines *(Causa Helmontii)*, dans les *Ann. de l'acad. d'archéologie de Belg.*, 1851 et 1852.

(2) Cf. Franck, *Dict. des sciences phil.* — A. Leroy, *Biogr. nat.*, article Van Helmont, et toutes les sources qui y sont citées.

(3) *Quaestiones*, édit. de 1665, p. 40.

mystique Jean Tauler avaient eu une influence décisive sur l'esprit de Van Helmont, qu'il avait cherché à imiter l'humilité de Jésus-Christ et que l'abnégation de lui-même le conduisit à la contemplation et aux visions mystiques.

Geulincx, lui aussi, est jusqu'à un certain point enclin au quiétisme, bien qu'il insiste énergiquement sur les obligations qui incombent à l'homme; et sa morale porte une teinte de mysticisme religieux, en harmonie d'ailleurs avec ses idées sur le rôle de l'homme.

D'autre part, Van Helmont n'est pas sans analogies avec Descartes (1). Avant de construire un système, il avait douté de la certitude des sciences qui lui avait été enseignées. Il méprisait l'autorité des anciens et avait combattu comme Descartes les procédés de l'école (2). Mieux que tout autre il a montré l'insuffisance des doctrines issues de la méthode *a priori* péripatéticienne qui était en honneur de son temps (3). Il se distingue cependant profondément du philosophe français, en ce sens que Descartes est « mécaniste », tandis que lui, Van Helmont, est l'un des introducteurs de l'idée de force dans la science. A certains égards donc on peut le rapprocher de Leibniz (4).

---

(1) SPRENGEL, *Hist. de la médecine,* (t. V, p. 51), a rapproché la théorie des tourbillons du système des ferments de Van Helmont.

Cf. BROECKX, *Essai sur l'histoire de la médecine belge,* p. 84. — A. LEROY, *La philosophie au pays de Liége,* p. 42, note 2.

(2) Le dr ROMMELAERE remarque que les théories médicales de Van Helmont sont l'application des principes de Descartes. (*Études sur J. B. Van Helmont*).

(3) CHEVREUL, *Journal des savants,* Paris, 1850, p. 75.

(4) Les œuvres de Van Helmont furent publiées, en 1648, par son fils François-Mercure Van Helmont. Chez ce dernier le mysticisme se transforme complètement en panthéisme. Il s'appelle lui-même : *philosophus per unum in quo omnia.*

VI.

Plusieurs auteurs fixent au milieu du XVII[e] siècle, le commencement de l'état d'assoupissement et d'inertie qui frappe pour toujours l'enseignement de Louvain. Une certaine vie s'y manifeste cependant à propos du jansénisme et du cartésianisme.

C'est en 1640, deux années après la mort de l'auteur, que parut à Louvain l'*Augustinus* de Jansenius, qui devait avoir un si immense retentissement parmi les théologiens de toute l'Europe. Au sein de l'université, cet ouvrage trouva immédiatement des défenseurs et même après qu'il eut été mis à l'index, en 1642. — Pendant de longues années, on peut suivre dans les *acta* manuscrits de l'université, les nombreuses correspondances qui furent échangées à ce sujet avec l'internonce de Bruxelles. L'*Alma mater* fit preuve, en cette circonstance, au commencement du moins, d'une certaine indépendance et défendit la mémoire de l'évêque d'Ypres qui y avait été élève et professeur ([1]).

En agissant ainsi, l'université songeait avant tout à sauvegarder ses privilèges; elle n'entendait pas défendre

---

(1) Dans les *acta* manuscrits le nom de Jansenius est cité avec une certaine déférence pendant les premières années. Les rubriques portent : *Doctrina* ou *Negotium Reverendissimi D. Jansenii.* Voici un extrait des actes généraux de l'université (p. 617), mars 1646, année de la nomination de Geulincx : *Eodem indicta et servata est dominorum deputatorum congregatio extraordinaria, in qua Magnificus Dominus proposuit quod facultas artium petat ut convocetur universitas, eique proponatur an placeat et an absolute exhibere obedientiam summo pontifici, quoad bullam de et super Augustino Rmi domini Jansenii, episcopi Yprensis dum viveret, aut alias suggerere medium aliquod, quo possit apud sanctam sedem obtineri ratificatio seu renovatio privilegiorum universitatis et facultatis artium. Ex deliberationibus dominorum, conclusit Magnificus Rector, negotium illud referendum esse ad universitatem.* — Suit une lettre de l'internonce.

un hérétique. Jansenius, en effet, comme il ressort des renseignements nouveaux publiés par Mr Van den Peereboom (1) n'avait jamais eu l'intention de se mettre en opposition directe avec le Saint-Siége et de se poser en chef de secte. « Le docteur de Louvain, dit cet écrivain, appartenait peut-être, comme du reste beaucoup d'autres ecclésiastiques distingués, à cette fraction plus ou moins nombreuse de théologiens qui professaient déjà certaines idées, improuvées, puis condamnées, — mais plus tard seulement — par le Saint-Siége, et les controverses sur ce terrain engendraient alors entre les défenseurs de diverses doctrines théologiques des antipathies, même des haines ardentes. Mais il est impossible d'admettre, avec des auteurs, que Jansenius fut dès lors (en 1635, quand il fut nommé à l'évêché d'Ypres par le roi d'Espagne) le chef reconnu d'une secte hostile à l'église; aucun des cinq ouvrages publiés par lui, avant 1635, n'avait été censuré par Rome. » L'ouvrage de Mr Van den Peereboom prouve que ce chroniqueur yprois était dans le vrai, qui avait dit : si Jansenius avait vécu après la condamnation de son livre par le pape, « Jansenius n'eût pas été janséniste. »

Quoiqu'il en soit, l'*Augustinus* faisait revivre le Baïanisme sous certains rapports, et la querelle janséniste, commencée à Louvain peu avant la nomination de Geulincx, continua entre professeurs pendant presque tout le temps qu'il séjourna dans cette ville. Ajoutons que ce fut la faculté des arts qui la première prit la défense de Jansenius. Geulincx a donc dû nécessairement être mêlé, au moins indirectement, à ces controverses, bien que nous n'ayons trouvé son nom dans aucun des nombreux documents relatifs à cette question,

---

(1) *Ypriana*, t. VI. Monographie sur Jansenius, p. 22 (1882).

qui sont conservés aux archives du Royaume et à la bibliothèque royale de Bruxelles.

En tout cas, la « peste janséniste » a influé sur sa doctrine et semble n'avoir pas été étrangère à sa conversion au calvinisme (1).

Le jansénisme diffère du calvinisme en ce qu'il n'est nullement imbu de l'esprit sectaire protestant. Les jansénistes, comme les baïanistes, leurs prédécesseurs, se sont toujours considérés comme catholiques romains au même titre que leurs adversaires. Baius se rétracte plutôt que de se séparer de l'église; Jansenius, dans son *Augustinus*, est plein de respect pour le Saint-Siège.

Mais les calvinistes et les jansénistes ne sont séparés que par une nuance assez faible dans la question capitale de la liberté humaine. Calvin était franchement déterministe. Le salut est impossible sans le secours de la grâce. Pour Jansenius l'homme fait invinciblement, quoique volontairement, le bien ou le mal, selon qu'il est dominé par la grâce ou la cupidité (2).

D'autre part, les deux doctrines ont des points de contact évidents sur le terrain de la morale. L'une et l'autre sont caractérisées par un rigorisme et une austérité remarquables, et qui résultent de leurs prémisses mêmes. Le calvinisme, comme le protestantisme en général, a commencé par une énergique protestation contre les abus qui s'étaient glissés dans la religion chrétienne. Les jansénistes, eux, provoquèrent un immense mouvement de réprobation contre les subtilités de la morale casuistique mise en vogue par les

---

(1) Malebranche découvrait dans l'*Augustinus* la doctrine de Calvin. — Le P. Deschamps *(De haeresi Janseniana)* s'est attaché à démontrer que Jansenius avait puisé des erreurs dans les écrits protestants.

(2) PLUQUET, *Dict. des hérésies.*

jésuites et si énergiquement combattues par l'auteur des Provinciales.

Mais les jésuites avaient le mérite de revendiquer pour l'homme le libre arbitre; les jansénistes et les calvinistes nous mènent à la sombre théorie de la grâce et de la prédestination.

Par sa théorie des causes occasionnelles Geulincx est près de ces derniers. L'occasionnalisme en effet, tout comme le système de l'harmonie préétablie, doit sacrifier la liberté humaine. Dieu fait tout en nous : nous lui obéissons nécessairement.

VII.

Geulincx était professeur depuis plusieurs années, quand parut à Louvain la première censure du cartésianisme (1652). Presque tous les auteurs placent vers l'année 1650 l'introduction de cette doctrine à l'université de Louvain. Mais Descartes y était déjà connu depuis 1638, par ses rapports avec le docteur Plempius au sujet de la circulation du sang. Plempius, né à Amsterdam en 1601, pratiquait la médecine dans sa ville natale, lorsque l'archiduchesse Isabelle lui fit offrir une chaire à l'université brabançonne (1633) (1). A Amsterdam, il avait fait la connaissance de Descartes et s'était lié d'amitié avec lui; plus tard il le revit encore dans un voyage qu'il fit à Haarlem. En 1638, il y eut entre eux une correspondance au sujet de la découverte de

(1) Notice sur *Vopiscus Fortunatus Plempius,* par HAAN. (*Annuaire de l'univ. cathol. de Louvain,* 1845).

Harvey que Plempius attaquait et qui avait trouvé en Descartes un chaleureux défenseur (1).

Mais cette discussion, fort courtoise d'ailleurs, et dans laquelle Descartes est traité avec beaucoup d'égards, ne porta que sur des questions de médecine.

Ce fut en 1648, que quelques audacieux cherchèrent à substituer à Louvain la philosophie de Descartes à celle d'Aristote. Plempius nous l'apprend dans une lettre qu'il adressa à ses collègues, le 21 décembre 1652 (2).

Malgré l'amitié qu'il avait ressentie pour Descartes, il y jette un cri d'alarme contre sa philosophie, qu'il prétend être la réédification du système de Démocrite, détruit de fond en comble par Aristote depuis tant de siècles! Il se console en pensant que la forteresse aristotélicienne, en dépit des assauts de Ramus, de Campanella, de Gassendi et de tant d'autres, est toujours debout, tandis que ses ennemis sont anéantis. Plusieurs universités de la Hollande ont condamné la philosophie nouvelle; laissera-t-on expulser Aristote de cette célèbre académie qui s'est toujours glorifiée d'être péripatéticienne? La doctrine de Descartes est aussi pernicieuse aux jeunes gens qu'à la chose publique. Elle rend inapte à comprendre les autres sciences. Enfin, elle est nuisible à la santé, et Descartes serait devenu plus vieux, s'il s'était dispensé de mettre ses théories en pratique. Il prédit à ses collègues que, grâce à la philosophie d'Aristote, ils se porteront mieux et vivront plus longtemps.

---

(1) PLEMPIUS, *Fundamenta seu institutiones medicinae.* — V. la 1re édit., 1638. — Dans la seconde édition, 1644, il publia en entier deux des lettres de Descartes à ce sujet. — Dans une édition postérieure, Plempius retracta ses assertions sur la circulation du sang.

(2) *Conantur aliqui jam a quadriennio fere pellere e scholis nostris Aristotelem et nescio quam antiquatam philosophiam inducere.*

Cinq docteurs de Louvain se rangèrent à l'avis de Plempius, qui était un homme influent (1), et condamnèrent formellement, comme lui, les idées nouvelles.

La vivacité de ces attaques prouve que la philosophie cartésienne commençait à s'infiltrer peu à peu dans l'enseignement. Néanmoins elle ne fut pas réprouvée officiellement à cette époque. L'université, qui avait défendu Jansenius et qui n'aimait pas les jésuites, semble même avoir eu à l'origine quelque sympathie pour le philosophe français. D'ailleurs en ce moment, les idées cartésiennes ne s'accusaient guère, à Louvain, que dans les mathématiques et dans les sciences médicales (2). Il ne s'était pas encore produit d'homme assez indépendant et assez convaincu pour opposer

---

(1) Plempius avait été élu en août 1649 recteur magnifique pour la troisième fois. — La lettre de Plempius fut publiée avec les écrits des cinq docteurs sous le titre suivant : *Doctorum aliquot in academia Lovaniensi virorum judicia de philosophia cartesiana,* à la suite des *Fundamenta medicinae,* édition de 1654.

Ces personnages sont :

Libert Fromondus (Froidmont), ancien professeur de philosophie à la pédagogie du Faucon, alors professeur de théologie. Il avait été antérieurement en correspondance avec Descartes au sujet de l'âme des bêtes. Il combat le cartésianisme au point de vue théologique. — Petrus Damasus De Coninck, Christianus Lupus (De Wulf) et Joannes Rivius, également professeurs de théologie, reprochent entre autres choses au cartésianisme d'être contraire au sacrement de l'Eucharistie. — Enfin, Henri Van den Nouwelandt, syndic académique, tout en reconnaissant, ainsi que les précédents d'ailleurs, le mérite de Descartes comme mathématicien, défend vivement la philosophie d'Aristote. Il déclare qu'on ne peut aimer à la fois Thétis et Galathée et conclut : *Ita voveo, et Aristotelem humeris academicis sustinendum judico, descobinato cartesio.*

(2) On peut citer parmi les premiers cartésiens de Louvain Guillaume Philippi (1600-1665), philosophe et médecin, et Gérard Van Gutschoven (1615-1668). Ce dernier avait étudié les mathématiques et l'anatomie sous la direction de Descartes lui-même.

Professeur à la pédagogie du Lis, Philippi doit avoir été l'un des maîtres de Geulincx. Dans ses trois *Medullae*, publiées en 1661, 1663 et 1664, Philippi se

ouvertement la philosophie rationnelle à la philosophie traditionnelle.

Pendant tout le temps du professorat de Geulincx à Louvain, les actes de l'université (1) ne contiennent pas trace de discussion relative à cette matière. C'est en 1662 seulement que l'université, sur la dénonciation de l'internonce Jérôme Vecchio, prend la résolution de proscrire l'enseignement de la doctrine de Descartes.

Ainsi nous trouvons en même temps à Louvain des cartésiens et des jansénistes, lesquels ne tardent pas à faire cause commune contre la vieille école (2). Cette alliance qu'on trouve également en France, à la même époque, spécialement à Port-Royal, résulte de l'affinité qui existe entre les deux doctrines.

D'abord, comme l'observe Mr Bouillier (3), les jansénistes, bien entendu ceux qui n'allaient pas jusqu'à supprimer la raison et toute science pour ne laisser subsister que la grâce et la foi, devaient accueillir la philosophie cartésienne de préférence à toute autre. L'étude approfondie des écrits de Saint Augustin, à laquelle ils s'étaient voués, les avait préparés en quelque sorte au cartésianisme. Certains raisonnements de Descartes, en effet, rappellent des passages de ce

---

montre cartésien décidé, et il se vante d'avoir toujours professé les mêmes idées. Il ne peut cependant avoir enseigné le cartésianisme à l'époque où Geulincx était élève.

(1) Les actes généraux aussi bien que ceux de la faculté des arts.

Un mémoire sur l'histoire du cartésianisme en Belgique, par Mr l'abbé dr J. Monchamp, professeur à St-Trond, paraîtra prochainement.

(2) Cela n'est pas absolu cependant. Nous venons de citer, parmi les adversaires de Descartes, L. Froidmont, qui avait été, avec Henri Calenus, exécuteur testamentaire de Jansenius et éditeur de l'*Augustinus*.

(3) *Hist. de la phil. cartésienne,* I, pp. 258, 413. Cf. le P. Boursier, *de l'action de Dieu sur les créatures.*

Pèrede l'église, et l'on sait que le philosophe français dut se défendre d'avoir emprunté à l'évêque d'Hippone son principe : je pense donc je suis. D'autre part, jansénistes et cartésiens sont adversaires d'Aristote et de ses partisans. Enfin, la doctrine de Descartes comme celle de l'évêque d'Ypres a pour conséquence l'anéantissement de l'homme, l'une par sa théorie sur la grâce, l'autre par ses principes sur Dieu, cause unique qui agit en nous.

Ces analogies établies, on s'explique pourquoi les deux doctrines eurent pour ennemis les jésuites, et pourquoi l'une ainsi que l'autre furent comparées à l'hérésie de Calvin, — bien qu'on puisse affirmer que le cartésianisme pas plus que le jansénisme n'eut une tendance protestante.

Faut-il ranger Geulincx parmi les audacieux qui au dire de Plempius voulaient introduire le cartésianisme à Louvain? Certaines phrases du discours allégorique qui sert d'introduction aux *Quaestiones quodlibeticae,* permettent de le supposer. Dans cet écrit, les idées sont exposées d'une manière allégorique, souvent confuse et avec une emphase toute juvénile, mais on peut y relever nombre de passages qui montrent clairement les opinions de l'auteur.

Geulincx y combat spécialement les sensualistes et les philosophes scolastiques. Il se moque de ces gens superstitieux de l'antiquité qui n'écoutent que les détracteurs de nouveautés (*novitatum osores audiunt*); à ceux-ci il rattache les philosophes (*philosophorum vulgus*) qui ont l'habitude de condamner toutes les choses inaccoutumées, parce qu'ils n'en voient pas la raison : l'usage est pour eux la pierre de touche de toutes choses. Il recommande l'étude des mathématiques, de la logique, — science qui a besoin d'être réformée, — de l'histoire des choses de la nature, et il fait d'intéressantes observations sur les expériences et les hypo-

thèses. Çà et là se révèle, dans ce discours, un hardi rationalisme, qui, à défaut d'autres preuves, suffirait à rattacher, dès ce moment, notre auteur à l'école de Descartes.

Certains passages semblent inspirés directement des œuvres du philosophe français : notamment quand il combat les formes substantielles, les qualités occultes et surtout l'explication des phénomènes par les propriétés spécifiques. Voici des exemples de ce dernier cas appliqué à la géométrie : *Quaero ego, cur in triangulo omnes anguli sint aequales duobus rectis? Respondeat, quia forma trianguli per naturalem resultantiam aequat tres angulos duobus rectis.* — *Quaero cur angulus externus sit interno opposito major? Respondeat quia forma triangularis est talis naturae ut si unum ejus latus deinceps producatur majorem ei angulum continendum tradat, quam intra se ex opposito contineat* [1]. — Or, c'est la gloire de Descartes d'avoir montré toute la vanité des explications de ce genre. A citer encore ce qu'il dit de l'enseignement de la logique : *Quae quidem scientia non ita temere et sparsim cum parergis, ut hodie fit, tradatur; sed servato nitore ac tenore Geometriae : hanc autem, quam dico consequentiae scientiam, ita castigari posse, tentantem docuit me nuper eventus* [2].

Dans la seconde édition des *Quaestiones,* qu'il a publiée en Hollande en 1665, Geulincx a encore développé ce discours dans le sens du rationalisme, et cette fois il cite sans crainte Descartes en l'appelant : *Cartesius Rationis ille vindex et sensuum acris insectator* [3].

---

(1) *Quaestiones,* p. 12.
(2) Ibid., p. 12.
(3) P. 15. *(Paraphrasis).*

VIII.

Mais les idées cartésiennes que nous trouvons en germe et imparfaitement formulées dans ce premier écrit, seraient vraisemblablement restées stériles si l'auteur n'avait dû quitter son pays. Maintenu dans sa chaire à Louvain, Geulincx n'aurait jamais pu renoncer complètement à l'enseignement philosophique traditionnel; il se serait peut-être inspiré dans ses leçons de certains principes empruntés au maître français, il n'aurait pas approfondi ses doctrines au point d'en tirer les conséquences qu'elle recèle.

Les circonstances le placèrent heureusement au centre même du mouvement cartésien. C'est de la Hollande, en effet, que la philosophie nouvelle rayonna dans toute l'Europe. Descartes avait vécu vingt années dans ce pays; il y avait publié ses ouvrages. Soutenu par de hautes influences politiques, il y était intervenu personnellement dans les luttes ardentes suscitées par ses idées; il y avait enfin trouvé des disciples enthousiastes. Dès 1638, un an après la publication à Leyde du discours de la Méthode, le cartésianisme était enseigné dans la jeune université d'Utrecht, par Reneri et Regius. Là aussi avait surgi le plus redoutable adversaire de Descartes, Gisbert Voetius, qui devait devenir bientôt le principal champion du péripatétisme et de l'orthodoxie protestante. Quelques années plus tard, le cartésianisme était implanté dans les universités de Groningue et de Leyde.

La nouvelle doctrine eut à surmonter bien des obstacles, spécialement dans cette dernière ville, où, par crainte de la contagion cartésienne, on ne nommait plus, depuis 1643,

que des professeurs « non suspects de nouveautés » et connus pour leur attachement au culte réformé (1). Néanmoins Descartes y compta bientôt des partisans déclarés, aussi bien parmi les étudiants que parmi les professeurs, et quoique les autorités académiques, sans pourtant prendre parti contre le philosophe français, eussent défendu, en 1647, de faire mention de ses théories et même de son nom, de vives disputes s'élevèrent, à différentes reprises, entre professeurs. — Triglandius, Revius et Adam Stuart étaient, à Leyde, les adversaires du cartésianisme que défendaient énergiquement Heereboort, qui fut d'abord seul sur la brèche, De Raey et Heidanus.

Le ministre Abraham Heidanus (2) — dont on connaît les rapports personnels avec Geulincx — était un calviniste convaincu et un adversaire des remontrans, qu'il traitait de pélagiens. Opposé à la philosophie d'Aristote, il fut un des principaux soutiens du coccéianisme, doctrine qui avait pour but de soustraire l'église protestante à l'orthodoxie scolastique (3). Heidanus était de plus un partisan ardent du cartésianisme (4), et, comme il jouissait d'une grande influence,

---

(1) SIEGENBEEK, *Gesch. der Leydsche Hoogeschool,* I, p. 155.

(2) Petit fils du célèbre Gaspard Van der Heyden de Malines, l'un des premiers pasteurs protestants de la Belgique (1530-1586).

(3) Les querelles soulevées dans le monde des théologiens hollandais par les idées de Coccejus et de Heidanus, furent surtout orageuses vers 1658 (année de l'arrivée de Geulincx à Leyde) et à partir de 1665.

(4) Le coccéianisme était tout à fait indépendant du cartésianisme; son chef, le professeur de théologie Coccejus, était même peu favorable à cette philosophie. Mais comme les deux doctrines avaient des points de contact et qu'elles se trouvaient en présence des mêmes ennemis, les coccéiens et les cartésiens firent bientôt cause commune. Voir VAN DER AA, *Biographisch Woordenboek,* art. Coccejus, Heidanus. — A. YPEY en J.-J. DERMOUT, *Geschiedenis der Nederlandsche hervormde Kerk,* 1822, II, pp. 473, 485; III, 34. — SIEGENBEEK, cité I, p. 230, etc.

il contribua puissamment à répandre en Hollande les idées de Descartes. Mais comme tous les novateurs, il fut mal récompensé de ses peines. Ayant désapprouvé la conduite des curateurs de l'université, qui avaient interdit la défense de certaines propositions, il fut destitué le 4 mai 1676.

IX.

Dans un pareil milieu, Geulincx devait arriver facilement à une connaissance approfondie du cartésianisme. Aussi est-ce à l'école cartésienne hollandaise et non au cartésianisme flamand qu'il doit être rattaché. Mais les idées préconçues qu'il rapportait de Louvain ne purent être étrangères à la position qu'il prit dans la philosophie nouvelle.

Dès sa jeunesse il s'était inspiré d'un esprit indépendant qui le porta plus tard à n'admettre les idées cartésiennes qu'après les avoir examinées à son tour. D'autre part, il avait étudié les maîtres antiques et s'était pénétré longuement de l'enseignement classique et traditionnel de l'université brabançonne. Il conserva toujours l'empreinte de cette première éducation.

Sans prendre part aux querelles soulevées dans son pays par le jansénisme, il avait subi l'influence de cette doctrine; il en avait vraisemblablement retenu la tendance à anéantir la créature sous la main toute puissante de Dieu et à estimer surtout la religion intérieure. Il était ainsi sur la voie d'un mysticisme spécial où devait le pousser également son existence malheureuse.

Étudiant, dans ces dispositions, la philosophie de Descartes, il est surtout frappé par la méthode idéaliste du maître et par sa théorie de la substance qui conduit à la négation

des causes secondes; au point de vue pratique, il cherche à compléter cette philosophie en considérant surtout le for intérieur, véritable patrie de l'homme. De l'ensemble de ces tendances naît enfin une conception philosophique originale, qui en métaphysique va jusqu'aux confins du panthéisme, et en morale supprime toute liberté externe pour ne laisser de valeur qu'à la seule intention.

SECONDE PARTIE.

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DE GEULINCX.

Travaux antérieurs sur Geulincx.

RUARDUS ANDALA. — *Dissertationum philosophicarum pentas.* Franeker, 1710-1712, Diss. IV.

RUARDUS ANDALA. — *Examen ethicae Geulingii.* Franeker, 1716.

BRUCKER. — *Historia critica philosophiae.* Leipzig, 1766, t. IV et V.

TIEDEMANN. — *Geist der spekulativen Philosophie.* Marburg, 1797, t. VI.

TENNEMANN. — *Geschichte der Philosophie.* Leipzig, 1817, t. X.

Ph. DAMIRON. — *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XVIIe siècle.* Paris, 1846, t. II.

H. RITTER. — *Geschichte der Philosophie.* Hamburg, 1852, t. XI.

Fr. BOUILLIER. — *Histoire de la philosophie cartésienne.* Paris, 1854, t. I.

P.-H. KÜLB. — *Geulincx. (Ersch und Gruber, Allgemeine Encyklopädie).* Leipzig, 1857.

KUNO FISCHER. — *Geschichte der neuern Philosophie.* Heidelberg, 1865, t. I, 2e partie.

J. ERDMANN. — *Grundriss der Geschichte der Philosophie.* Berlin, 1866, t. II (1).

Dr G. BERTHOLD. — *Leibniz und das Uhrengleichniss. (Monatsbericht der Akademie der Wissenschaften zu Berlin,* August, 1874, pp. 561-567).

---

(1) Voir aussi la plupart des autres historiens de la philosophie : FRANCK *(dict. phil.),* SCHALER, FEUERBACH, ZELLER, etc.

Ed. Grimm. — *Arnold Geulinx'Erkenntnisstheorie und Occasionalismus.* Iena, 1875, viii-71 pp.

Erdmann. — Compte rendu de l'ouvrage précédent. (*Jenaer Literaturzeitung von Anton Klette.* 1875, nº 35, p. 616).

Ed. Pfleiderer. — *Arnold Geulincx als Hauptvertreter der okkasionalistischen Metaphysik und Ethic.* Tübingen, 1882, iv-57 pp.

E. Göpfert. — *Geulincx' Ethisches System.* Breslau, 1883, 30 pp.

E. Zeller. — Article dans la : *Deutsche Literaturzeitung von Rödiger.* 1882, p. 1004.

R. Eucken. — *Leibniz und Geulinx. Eine Studie zur Geschichte der Philosophie.* (*Philosophische Monatshefte von C. Schaarschmidt,* vol. XIX, 1883, p. 525).

Ed. Pfleiderer. — *Leibniz und Geulincx mit besonderer Beziehung auf ihr beiderseitiges Uhrengleichniss.* Tübingen, 1884, 73 pp.

Ed. Pfleiderer. — *Leibniz und Geulincx.* (*Phil. Monatshefte.* 1884, p. 423).

E. Zeller. — *Ueber die erste Ausgabe von Geulincx' Ethic und Leibniz' Verhältniss zu Geulincx' Occasionalismus.* (*Sitzungsberichte der Kön. preuss. Akad. der Wissenschaften zu Berlin.* 1884, p. 673).

Ed. Pfleiderer. — *Noch einmal Leibniz und Geulincx.* (*Philos. Monatshefte.* 1884, p. 21).

G. Samtleben. — *Geulincx ein Vorgänger Spinozas.* Halle, 1885 48 pp.

Œuvres de Geulincx.

Quaestiones quodlibeticae. (Saturnalia). 1653, 1665, 1669.

Disputatio medica de febribus. 1658.

Logica. 1662, 1698.

Methodus inveniendi argumenta. 1663, 1675.

Disputatio ethica de virtute et primis ejus proprietatibus. 1664.

De virtute et primis ejus proprietatibus. 1665.

Γνῶθι σεαυτόν, sive Ethica. 1675, 1683, 1691, 1696, 1709.

Compendium physicae. 1688.

Physica vera. 1688.

Annotata praecurrentia ad Renati Cartesii principia. 1690.

Annotata majora in principia philosophiae Renati Descartes. (Accedunt opuscula philosophica). 1691.

Metaphysica vera (et metaphysica ad mentem peripateticam). 1691.

Collegium oratorium. 1696.

INTRODUCTION.

Il convient de commencer l'examen systématique des œuvres de notre philosophe par la *Metaphysica vera*. La métaphysique est, en effet, pour lui, « la connexion d'une première science avec d'autres sciences unies à celle-là par une chaîne continue et sans interruption » ([1]). Comme le point de départ est une première science et que toutes les sciences qui composent la métaphysique sont unies à la première, la métaphysique tout entière peut aussi être appelée simplement : la première science.

Pour comprendre ceci, il faut connaître les subdivisions de la métaphysique de Geulincx, laquelle comprend trois parties : l' « autologie », la somatologie et la théologie. Dans la première partie, il étudie le moi et la condition humaine; dans la seconde, l'étendue, l'espace, le temps, le mouvement et tout ce qui se rapporte au corps ([2]); dans la troisième, Dieu et ses attributs. Chacune de ces parties se subdivise en un certain nombre de chapitres que l'auteur appelle « sciences » (*scientiae*). Ces différentes sciences, qui sont des propositions servant de points de repère, dérivent toutes les unes des autres. L'enchaînement des principes est en effet un des caractères de la philosophie sur lesquels Geulincx insiste spécialement ([3]).

---

(1) *Metaphysica est primae scientiae et aliarum ea cum perpetuo nexu et sine interruptione cohaerentium complexio. Met.*, p. 1.

(2) Le mot somatologie ne désigne donc pas ici la partie de l'anthropologie qui traite du corps humain.

(3) V. la définit. citée, Cf. *Met.*, p. 110, *Eth.*, p. 267, *Methodus*, déd.

Ainsi : la première science de l'autologie est le « je pense donc je suis »; la seconde constate que j'ai un nombre infini de pensées; la troisième démontre que je suis un être un et simple, etc.

Il résulte de là que les mots : première science, peuvent s'entendre soit dans un sens restreint, soit dans un sens large; dans le premier cas, ils s'appliquent à la première proposition de la métaphysique; dans le second cas, ils désignent la métaphysique tout entière.

L'éthique, malgré son importance capitale, n'est qu'un « excursus » (1) de la métaphysique, tout comme la géométrie, l'arithmétique et la logique.

C'est d'ailleurs par sa métaphysique que Geulincx se rattache le plus directement à son maître. Nous y retrouvons d'une part la méthode de Descartes : le doute point de départ de la science, le rappel de la pensée à elle-même, le moi étudié par la conscience seule et conduisant à l'idée de Dieu; — d'autre part tous ses principes fondamentaux : le critérium de la certitude placé dans l'évidence, dans la raison; les idées innées séparées des idées acquises; la distinction de la substance intellectuelle, ramenée à la pensée, et de la substance corporelle, considérée comme identique à l'étendue absolument passive. Nous y découvrons enfin les conséquences logiques des idées cartésiennes, notamment en ce qui concerne la substance. Car, bien que Descartes eût laissé à la substance pensante la liberté et le pouvoir d'agir, de diriger le mouvement, sa maxime que « la conservation du monde est une création continuée » et surtout la tendance générale de sa philosophie, devaient conduire ses disciples à considérer Dieu comme l'auteur de toute activité, comme la seule cause agissante.

---

(1) *Excursus in mores. Met.*, p. 2.

CHAPITRE I.

Le moi.

SOMMAIRE. — I. Doute préparatoire. — Différences avec le doute des sceptiques. — Le doute de Geulincx et celui de Descartes. — II. Je pense donc j'existe. — Principe fondamental : « Il est impossible qu'on fasse une chose si on ignore comment elle se fait ». — Dédain pour la matière. — III. La conscience ou l'expérience intime est la source des connaissances les plus sûres. — Je suis un et indivisible. — Je découvre en moi des idées innées et des idées acquises. — Dieu. — IV. Rôle actif de l'homme. — Je ne suis l'auteur d'aucun mouvement. — Toute mon activité est « immanente ». — Simple spectateur, je ne puis que connaître et vouloir. — V. Rôle passif de l'homme. — C'est un autre qui me donne les idées des objets extérieurs. — Le monde extérieur est seulement l'occasion du monde des apparences qui se trouve en moi. — VI. Dieu est la cause unique qu'on trouve partout. — Définition de l'homme. — Principe de la vie pratique. — VII. Le corps est antérieur à l'homme. — Le corps est sa forme, l'esprit sa matière. — L'homme est inférieur à l'esprit; l'esprit est près de Dieu. — VIII. L'occasionnalisme de Geulincx résulte de la conviction que la raison a seule de la valeur. — Le corps et l'esprit agissent réellement l'un sur l'autre, quand Dieu intervient. Différence avec Leibniz.

« Rationem, ceu lucernam aliquam mentibus
» nostris accendit Deus. »
Quaest. quodlib. Éd. 1665, p. 26.

« Et quae legis in libello meo, relege ea in animo
» tuo; ne dubites, ibi etiam haec scripta sunt. »
Eth. praef., p. 6.

I.

La métaphysique étant une première science, ou plutôt ayant pour point de départ une première science, celui qui

veut l'atteindre devra commencer par se considérer comme dépourvu de tout savoir. Il ne conservera qu'une science préparatoire, un doute suspensif qui lui permettra de découvrir la base inébranlable de toute connaissance philosophique.

La seule raison qui puisse justifier le doute est une raison métaphysique; on doutera aussi longtemps qu'on ne sera pas arrivé à la première science (1).

En conséquence, le doute philosophique n'a en vue qu'un certain état : celui du « candidat en métaphysique », de l'ignorant à la recherche de la vérité (2).

De plus, la supposition que tout est faux, portera sur l'universalité des choses. Il nous serait impossible de supposer fausse telle vérité déterminée sans tomber dans l'absurde. Par exemple, nous ne pouvons admettre la fausseté de la proposition A = A. Mais, sans considérer aucune

---

(1) Geulincx développe longuement trois autres raisons qui peuvent conduire au doute, ou plutôt au scepticisme absolu, mais comme il déclare qu'elles ne sont que spécieuses, il est inutile de les relever. Signalons pourtant une transformation, peu heureuse, de l'idée cartésienne du malin génie qui aurait pris plaisir à nous présenter l'erreur sous l'apparence de la vérité. — Notre intelligence, dit-il, corrige souvent les observations des sens. Ainsi, bien que la vue perçoive clairement un cercle de feu quand on fait tourner un tison enflammé, l'intelligence nous montre à l'évidence que ce n'est pas un cercle. Or, savons-nous si l'intelligence ne pourrait pas elle-même être corrigée par une faculté plus élevée? Il y a peut être une faculté qui déclarera qùe deux et trois ne font pas cinq. Pourquoi une telle faculté n'existerait-elle pas? Notre intelligence ignore beaucoup de choses; il doit y avoir une faculté qui les connaît. Quoiqu'il en soit, pour révoquer en doute toute évidence, il suffit que nous ne voyons pas pourquoi une telle faculté ne pourrait exister.

(2) *Suppositum tuum absurdum videri non poterit, quamdiu mentem advertis ad statum tuum, potius quam ad suppositum. Status enim tuus est candidati metaphysicae seu euntis ad primam scienciam, per consequens ignorantis omnia. Met.*, p. 7.

vérité particulière, il est possible d'une manière générale de révoquer en doute l'existence de toutes choses (1).

Le doute, tel qu'il est entendu ici, n'a rien de commun avec celui des sceptiques, qui doutent pour douter toujours. Aussi bien leur doctrine est insoutenable : les raisons qu'ils allèguent sont vraies ou seulement vraisemblables; elles ne sont pas vraies puisqu'il n'y a rien de vrai pour eux; si elles ne sont que vraisemblables, elles n'ont aucune valeur, car « le vraisemblable, loin de renverser la vérité ne peut pas même renverser un autre vraisembable » (2).

Quant aux arguments invoqués par les sceptiques, ils n'ont de valeur, dit Geulincx, que lorsque nous détournons l'esprit « de l'évidence et de la clarté des propositions qui nous sont parfaitement connues ». En d'autres termes, nous sommes profondément persuadés (*intus et in mente*) que dans certaines propositions que nous voyons d'une manière claire, évidente, « il ne peut y avoir de fausseté aussi longtemps que nous les voyons ainsi et que nous ne nous éloignons pas de cette clarté » (3).

Geulincx ne réfute pas autrement le scepticisme. Le but de la philosophie, en effet, ne consiste pas à confondre l'adversaire ou à l'arracher à son sentiment. La philosophie est à l'âme ce que la santé est au corps : l'une et l'autre ne doivent être recherchées que pour notre propre bien (4).

Comme on le voit, le doute de Geulincx est moins absolu,

---

(1) *Met.*, p. 8.

(2) *Met.*, p. 17.

(3) *Met.*, pp. 18, 20. Cf. DESCARTES, *Disc. de la meth.*, 4e partie et 4e *Méditation*.

(4) Ib., p. 20. Ailleurs il dit : *Metaphysica enim propter se ipsam (ut ipse Aristoteles docuit), addiscitur, non propter alias scientias et in illa debemus veritatem sectari summo rigore, quae quando inventa est maxime nos delectat. Met.*, p. 69, note.

moins profond que celui de Descartes. Geulincx a tellement peur d'être traité de sceptique qu'il resserre son doute dans d'étroites limites. Descartes va jusqu'à douter des vérités mathématiques. Chez Geulincx, le doute est de pure forme ; il n'a de raison d'être que pour le « candidat en métaphysique » (1).

Notre philosophe semble ne pas avoir parfaitement compris le doute cartésien; en tout cas il n'en saisit pas la tendance critique féconde, puisqu'il le restreint au lieu de l'étendre.

II.

Mais en doutant, je me surprends à penser et j'en conclus immédiatement que j'existe (2). Le moi est donc un être pensant. Mais qu'est-ce que penser? C'est avoir conscience de soi. Or, on ne peut rien faire sans en avoir conscience, sans le penser (3). De là un principe fondamental : « *Il est impossible qu'on fasse une chose si on ignore comment elle se*

---

(1) *Philosophus potius considerat se ipsum ut dubitantem quam dubitat. Annotata maj.*, p. 2.

(2) On sait à quelles discussions a donné lieu le point de savoir si le *cogito ergo sum* de Descartes est un enthymème, un syllogisme réduit.

Dans la phrase suivante de Geulincx, ce principe a la forme d'un syllogisme : *Clarissimum est me haec varia cogitasse, per consequens me esse, impossibile enim est ut omnia ista cogitaverim et cogitem et tamen nihil sim. Met.*, p. 22. — Mais quand Geulincx dit : *Prima scientia : qua me cogitare et esse intelligo,* ce n'est plus un syllogisme, mais une affirmation directe de la conscience, un axiome. Comme nous n'avons pas le véritable texte de l'auteur (v. la bibliographie), il est impossible de trancher nettement la question. Toutefois l'esprit du système nous fait croire qu'il s'agit bien d'un axiome. Cf. *Annot. maj.*, p. 3 : *Hoc primum cognitum est,* DUBITO, COGITO, SUM, *quae omnia simul et semel evidentissime offerunt se intellectui.*

(3) *Quicumque sit, conscius esse debet hujus negotii, facit enim. Met.*, p. 26.

fait » [1]. Aux yeux de Geulincx, ce principe est un véritable axiome; il est évident par lui-même, mais nos préjugés l'ont obscurci [2]. C'est ainsi que nous attribuons faussement au soleil et au feu le pouvoir d'éclairer, de réchauffer, alors que le soleil et le feu, *res brutae*, sont dépourvus de toute connaissance [3].

Il ne s'agit donc pas ici d'un principe applicable seulement à l'activité humaine, mais d'un principe vrai pour toute

---

(1) *Impossibile est ut is faciat qui nescit quomodo fiat. Met.*, p. 26.

Autres formes du même principe : *Quod nescis quomodo fiat, id non facis.* — *Qua fronte dicam id me facere, quod quomodo fiat nescio. Eth.*, p. 113 et passim. — *Inconcussae ergo veritatis axioma est,* QUOD NESCIS QUOMODO FIAT, ID NON FACIS. *Annot. maj.*, p. 328. Cf. ib., pp. 170, 177.

A ce principe correspond cet autre : *Ubi nihil vales, ibi etiam nihil velis. Met.*, p. 37. *Eth.*, passim.

(2) *Est hoc principium evidentissimum per se, sed per accidens et propter praejudicia mea et antecaeptas opiniones redditum est non nihil obscurius. Met.*, p. 26.

(3) Geulincx ajoute immédiatement après la phrase citée à la note précédente : *Jam dudum enim persuasum habeo res aliquas, quas brutas esse et omni cogitatione destitutas agnoscebam, aliquid operari et agere. Met.*, p. 27. — *Putamus res naturales facere aliquid et tamen nescire quid et quomodo faciant : V. G. Solem illuminare, id est (ut interpretamur) lumen efficere; ignem calefacere, id est (simili interpretatione) calorem facere; gravia cadere, id est sui prolapsum et motum ad inferiora efficere; nescire tamen haec quid faciant et quomodo faciant, sed haec est insignis nostra stoliditas. Eth.*, p. 115, note. — Geulincx s'étonne à ce sujet de l'impudence des péripatéticiens qui prennent les choses pour des causes, quand ce ne sont de simples instruments : *Unde mirari subit impudentiam illam (ut levissime dicam) Peripapeticae scholae, quae constituit res illas naturales, in censu causarum efficientium, cum ad salvandum φαινόμενα, id est apparentias naturae satis esset eas in instrumentorum numero habere; sed nimirum velut dedita opera commentis istis Deum sibi obscurum reddiderunt qui statim ex axiomate : quod nescis quomodo fiat, non facis — clarescit. Eth.*, p. 116, note. — *Est enim in sole occasio aliqua instrumentalis, non etiam efficacitas vera, qua in nos producat illam speciem quae luminis nomine denotatur. Met.*, p. 169. Cf. *Met.*, p. 160. — Remarquons à ce propos que la somatologie fait suite à l'autologie. Or, chez Geulincx, la somatologie n'est pas la science du corps humain, c'est l'étude du monde tout entier.

la nature. Aussi la philosophie de Geulincx sera-t-elle empreinte de dédain pour la matière, le *brutum*. On s'aperçoit aisément que le penseur est dominé par l'idée cartésienne que l'esprit est plus aisé à connaître que le corps; il est toujours porté à n'accorder de valeur qu'à la raison et à tenir l'existence de l'esprit pour plus certaine que celle de la matière.

III.

Pénétré de ces principes, Geulincx commence logiquement l'étude de la philosophie par l'« autologie », « l'*inspectio sui* » ou la « *conversio mentis intra se ipsam* » (1). C'est en effet la conscience — ou, comme il dit encore, l'expérience intime — qui donne les connaissances les plus claires et les plus sûres (2).

Ainsi je constate en moi une multitude de pensées qui naissent dans mon esprit quand je vois la verdure, quand j'entends du bruit, quand je sens la chaleur, quand j'affirme, etc. Je ne sais pas encore si la réalité correspond à ces pensées, mais j'ai la conscience la plus claire que ce qui pense en moi est une seule et même chose. Je suis donc un être un et simple (3).

En me repliant sur moi-même, je découvre en moi des notions que je n'ai pas acquises et qui font pour ainsi dire partie de mon intelligence, bien que je n'en aie pas toujours

(1) *Eth.*, p. 50.

(2) *Hoc notissimum est cum mentem ad conscientiam et ad intimam rei experientiam revoco. Met.*, p. 29. C'est la conscience appliquée à l'expérience intime. En général Geulincx considère ces deux termes comme synonymes. Cf. *Eth.*, p. 287. *Annot. maj.*, p. 31. *Phys.*, p. 121 et passim. Il dit aussi : *per conscientiam intimam. Met.*, pp. 68, 29.

(3) *Met.*, pp. 23-26. *Ego sum res una atque simplex.*

eu conscience : ce sont des idées innées. C'est pourquoi il est vrai de dire, avec Platon, que le maître ne nous donne pas la science, mais qu'il se borne à nous rendre attentifs à des idées que nous avions déjà (1). Mais « toutes les vérités éternelles, telles que $2 + 3 = 5$, se trouvent dans l'intelligence divine; elles ne sont dans notre intelligence que lorsque nous les considérons en Dieu, donc lorsque nous considérons Dieu lui-même » (2).

D'autre part, je remarque que j'ai un grand nombre d'idées qui ne dépendent pas de moi (3). Je conclus de là qu'il y a « un être sachant et voulant différent de moi » qui les produit (4). Ici aussi j'arrive immédiatement à Dieu.

Pour m'en convaincre complètement, je n'ai qu'à observer ce que m'apprend la conscience sur mon rôle actif et passif dans le monde.

IV.

Il me suffit de contempler un instant cet univers immense, soit dans son ensemble, soit dans l'une ou l'autre de ses parties, pour être persuadé aussitôt que je ne suis pas, que je ne pourrais être l'auteur de rien de ce que je vois.

Le corps même qui est uni à moi, et par l'intermédiaire

---

(1) *Eth.*, p. 50, note 7. *Met.*, p. 112, note 1, p. 120. *Communes notiones et ideae, notiones innatae.* Après avoir parlé de la réminiscence platonicienne, dont il remet l'examen à un autre moment, Geulincx dit : *Hoc saltem patet, omnes homines planissime hoc intelligere, et penitus in se ipsis deprehendere, rationem esse aliquid penitissime in mente sua affixum, quod nunquam illis advenerit, sed cum ipsis fuit, quamdiu ipsi cum mente, id est, cum se ipsis fuerunt. Eth.*, p. 51, note 7. — Il rejette la théorie de la réminiscence. *Met.*, p. 245.

(2) *Met.*, p. 117. Texte cité plus loin.

(3) *Multae sunt in me quae a me non dependent cogitationes. Met.*, science 4, p. 25.

(4) *Est sciens aliquis et volens diversus a me. Met.*, sc. 5, p. 26.

duquel j'ai toutes ces perceptions, « je sens clairement que je ne l'ai pas fait et que je ne pourrais rien faire de semblable » (1).

Mais mon corps est mû de diverses manières, à mon gré (*pro arbitrio meo*): ma langue se meut quand je veux parler, mes bras s'agitent quand je veux nager, mes pieds sont projetés en avant quand je veux marcher (2). Cependant ce n'est pas moi qui produis le mouvement dans mon corps, bien que je me l'attribue toujours *per fas et nefas* (3).

Pourquoi n'en suis-je pas l'auteur?

1° Parce que j'ignore comment il s'accomplit (4). Sais-je par quelle voie le mouvement va du cerveau dans les membres, comment il parvient au cerveau et s'il y parvient? Et si la physiologie ou l'anatomie me l'apprenait, je sens bien que je n'aurais pas recours à cette connaissance pour produire le mouvement dans mes membres : il est déjà accompli quand je me demande encore comment je l'exécute. En tout cas si j'en sais quelque chose, c'est *a posteriori;* je le dois à l'expérience (5).

2° Parce qu'il est déterminé indépendamment de moi. Or, ce qui est limité par la volonté d'un autre n'est pas en mon pouvoir (6).

Le mouvement qui m'est donné est, en effet, limité dans

---

(1) *Eth.*, pp. 111, 112, note 7. Cf. *Met.*, p. 112.

(2) *Eth.*, p. 112.

(3) *Eth.*, p. 113.

(4) *Motum ego illum non facio; nescio enim quomodo peragatur : et qua fronte dicam id me facere quod quomodo fiat nescio? Eth.*, p. 112.

(5) Ibid., p. 116. *Experientia vero non est scientia auctoris, sed contemplatoris operis alicujus*, p. 117, note 11.

(6) *Quod alterius arbitrio definitum est, in id nihil tibi juris esse scias. Eth.*, p. 120, note 14.

l'espace : il ne porte que sur une faible partie de la surface terrestre, les étendues éthérées lui sont interdites (1).

Le mouvement est limité dans le temps. Exemple : si la paralysie a envahi à mon insu ma main, j'aurai recours pour la mouvoir au même moyen que j'employais quand j'étais valide. D'autre part, dans les convulsions épileptiques, le mouvement peut avoir lieu alors même que je ne l'ai pas voulu (2).

De ce que je ne produis pas le mouvement dans mon corps, il résulte à l'évidence que je n'ai pas d'action sur les autres corps. Il est donc inexact de dire, par exemple : j'exécute une peinture. — Mais qu'est ce alors qu'un peintre? C'est tout simplement un homme qui a le talent de vouloir les mouvements nécessaires à l'exécution d'une peinture; celui qui n'a pas dans l'esprit l'idée des mouvements propres à reproduire les images qu'il a conçues n'est pas un peintre (3).

En effet, *tout mon pouvoir reste renfermé en moi-même, toute mon activité est immanente* (4). C'est un autre qui exécute mon action quand elle sort de moi et qui lui donne

(1) *Eth.*, p. 123, note 18.

(2) *Eth.*, p. 119.

(3) *Eth.*, p. 120.

(4) *Denique huc mihi deveniendum esse perspicio, ut ingenue fatear, nihil me extra me facere, quidquid facio, in me haerere, nihil horum, quae ago, ad meum aliudve corpus aut alio quoquam manare. Eth.*, p. 121. — *Actio mea non proprie extra me dimanat, tota semper in me sistit et haeret. Eth.*, p. 122, note 17. — *Omnia sunt* IMMANENTIA *in ipso artifice, nec in opus exire extra ipsum possunt, nisi divina manu quasi educantur; quatenus vero sic educta non pertinent ad artificem, sed ad Deum seu auctorem mundi. Eth.*, p. 125, note 21. — *Velle enim solum nobis relictum : quod non ad mundum pertinet sed ad nos ipsos : ita scilicet ut actio tota maneat in nobis : Virtute divina aliquando educatur quidem, sed eatenus non sit nostra sed educentis actio. Eth.*, p. 126, note 22. — *Omnem actionem meam, quatenus mea est, intra me manere. Eth.*, p. 139.

la force productrice qu'elle n'avait pu recevoir de moi. Cet autre impose en même temps à mon action les limites qu'il lui est interdit de franchir (1).

Il n'y a donc entre ma volonté et le mouvement extérieur aucun rapport de causalité : le mouvement qui se produit dans mes membres ne suit pas ma volonté, il l'accompagne seulement (2).

J'en arrive ainsi à cette humble conclusion : *sum nudus spectator hujus machinae.* Je suis en ce monde un simple spectateur; je n'y puis ni créer, ni changer, ni détruire aucune chose (3), et le spectacle dont je jouis m'est présenté par un autre.

Tout mon rôle actif se borne donc à connaître et à vouloir (4). Mouvoir ma langue par ma propre volonté quand je veux prononcer un mot, ne serait pas un moindre miracle que de faire trembler le monde (5).

V.

Quel est maintenant le rôle passif de l'homme?

Comment le monde extérieur agit-il sur moi?

Étant absolument inconscient, il ne peut par lui-même produire aucune action (6). D'ailleurs, quand bien même il

---

(1) *Eth.*, p. 122.

(2) *Nec motus sequitur in membris meis voluntatem meam; sed voluntatem meam commitatur. Eth.*, p. 123, note 19.

(3) *Sum igitur nudus spectator hujus machinae, in ea nihil fingo vel refingo : nec struo quidquam hic, nec destruo : totum id alterius cujusdam opus est. Eth.*, p. 125. — *Spectator sum in hac scena, non actor.* Ib., p. 133.

(4) *Nihil nostrum esse praeter cognoscere et velle. Eth.*, p. 108, note 1.

(5) *Eth.*, p. 140.

(6) *Eth.*, p. 141. — *Si corpus movendum est, movendum est a mente. Comp. Phys.*, p. 107.

aurait le pouvoir d'agir sur mon corps, il ne pénètrerait pas en moi. Pour ne parler ici que de la vue, puis-je dire que je vois parce que j'ai des yeux? Évidemment non. L'œil ne fait que réfléchir les objets extérieurs ainsi qu'un miroir. Ce ne sont pas les membranes dont se compose l'œil qui voient; c'est *moi* qui vois à l'aide des yeux. Comment? Je l'ignore. Je dois donc reconnaître qu'ici de nouveau se révèle à moi « la force et l'activité d'un autre » qui me présente les objets extérieurs (1).

Geulincx reproduit encore sa pensée sous une autre forme. Nous trouvons en nous l'idée de deux mondes, lesquels sont (2) :

1° Le monde extérieur, qui ne comprend que l'étendue avec toutes ses parties, plus le mouvement;

2° Le monde des apparences, des perceptions sensibles, lequel est renfermé en nous-mêmes.

Or, le premier monde est « l'occasion » du second, il imprime en nous, par le mouvement, ces apparences si diverses, ces images, ces phénomènes, ces *phasmata* qui constituent pour nous le monde des sens. Comment? Encore une fois, par la volonté d'un autre (3).

---

(1) *Eth.*, p. 131.

(2) *Met.*, p. 120, note. *Eth.*, p. 287.

(3) *Priorem autem mundum Deus voluit esse occasionem posterioris : voluit enim priorem illum mundum motu suo imprimere nobis diversas illas apparentias, imagines, phoenomena, phasmata in quibus essentia posterioris illius mundi consummatur. Met.*, p. 121.

Cf. *Met.*, p. 34. — *Illud vero corpus meum est, occasione cujus variae illae perceptiones in me suboriuntur.* — *Haec nostra corpora non cogitant, licet nobis occasionem praebeant cogitandi. Eth.*, p. 171, note 36, *Met.*, p. 113. — *Occasio aliqua instrumentalis. Comp. Phys.*, p. 124.

VI.

Mais qui est donc cet autre, cause toute puissante que nous trouvons partout? Dieu, car celui-là seul qui a tout créé sait comment tout est fait.

C'est lui qui est le premier moteur, l'unique moteur (1); c'est lui qui, s'il le juge utile, donne suite à ma volonté lorsqu'elle veut se porter hors de moi, c'est lui qui, par l'intermédiaire du monde corporel, — simple cause occasionnelle, instrument inconscient, — produit en moi les images si variées du monde de l'apparence.

C'est lui également qui m'a fait naître et qui mettra un terme à mon existence.

Ma « condition humaine », depuis ma naissance jusqu'à ma mort, est ainsi à la merci de Dieu : *Humana mea conditio est penitus independens a me* (2).

Qu'est ce qu'un homme? Tout simplement un être qui exerce des actions sur un certain corps et qui en subit à son tour, toujours par l'entremise du moteur (3).

---

(1) *Deus solus primus motor et solus motor. Met.*, p. 143.

Nobis vero primus motor et simpliciter motor idem sunt; satis enim ex ante dictis elucescit, nec nos, nec corpora, nec aliud quicquam movere praeter illum, qui motum condidit pone nos. Satis id demonstratum est, non corpora, quae motus suos aliis corporibus communicant, et quantum illis impertiunt, tantum de motu suo amittunt, hoc non est motum facere, et quod motum non efficiunt satis ex eo evincitur quod nesciant quomodo fiat. Met., p. 123.

(2) Onzième science de la Métaph. — *Unio enim illa, qua cum corpore unitus sum et aliquatenus stabiliter ab illo patior, et vicissim in illud ago, non potest aliud esse, quam voluntas et beneplacitum ejus, qui mediante corpore et motu in me sic agit, itemque ad arbitrium voluntatis meae sic agit in corpus meum. Mei ergo arbitrii partes nullae sunt. Met.*, p. 36.

(3) *Met.*, p. 35. *Id enim est, hominum esse, a corpore aliquo pati et vicissim in corpus illud agere.* — Ce n'est donc pas l'union de l'esprit et du corps qui

Le principe de la vie pratique sera donc l'humilité basée sur l'axiome : *ubi nihil vales, ibi etiam nihil velis* (1).

VII.

Descartes s'était bien gardé de mêler l'idée d'homme à ses recherches philosophiques; Geulincx au contraire tire du *cogito ergo sum*, la proposition : je suis homme (2).

Mais si je suis homme, ce n'est que par le fait de mon corps (3), de même que le cavalier n'est cavalier que par son cheval. *Homo enim non est aliud quam incorporatus.* Il résulte de là :

1° Que le corps est antérieur à l'homme, l'état simple étant antérieur à l'état composé; 2° Que contrairement à ce qu'enseigne l'école, le corps est la forme de l'homme et l'esprit sa matière (4).

L'homme est inférieur à l'esprit. Par la volonté de Dieu, l'esprit a été revêtu d'une enveloppe corporelle (5). Aussi

---

constitue l'homme. L'union, dit Geulincx, n'est qu'une notion seconde. En effet : 1°, Dans les choses corporelles, l'union suppose le repos, le repos est donc antérieur à l'union; 2°, l'union suppose une certaine stabilité. Or, pour qu'il y ait nature humaine, il est indifférent que l'action de l'esprit sur le corps et du corps sur l'esprit ait lieu d'une manière stable ou seulement pour un instant. *Met.*, p. 35.

(1) *Met.*, p. 57. C'est ici que la morale se rattache à la métaphysique. *Hic est ostium fluminis moralis.*

(2) *Homo sum :* Dixième « science » de l'autologie. Au sujet de l'existence du monde corporel, voir la partie générale de la physique. Cf. RITTER, *Hist. de la phil. mod.*, I, p. 113.

(3) *Corpus est pars hominis utpote sine quo, nunquam mens aliqua homo diceretur. Met.*, p. 44.

(4) *Met.*, p. 44. *Mens quidem est veluti materia in homine. Met.*, p. 145.

(5) *Sic homo qui incorporata mens est, non potest dici corpus cum mente et multo minus dicetur corpus. Met.*, p. 201.



peut-on dire de l'homme qu'il est « un esprit avec un corps », mais non « un corps avec un esprit » ([1]).

C'est par le corps et les sens que nous habitons ce monde ; par la raison nous sommes près de Dieu ([2]).

Mais hélas! notre corps et « le péché originel » nous ont faits esclaves des sens ([3]). Notre intelligence, dépravée par les préjugés sensibles, en arrive ainsi à considérer, avec l'école, l'homme comme « un corps animé et rationnel » ([4]).

VIII.

L'étude de l'homme a conduit Geulincx au système des causes occasionnelles. Mais bien qu'il s'occupe spécialement des rapports entre l'âme et le corps, son occasionnalisme a une base métaphysique universelle. Dieu est l'unique et véritable cause dans toute la nature. Geulincx donne, en effet, nous le répétons, une portée sans limite à son axiome : *Impossibile est ut is faciat qui nescit quomodo fiat.*

On peut donc conclure, avec M[r] Pfleiderer, que l'occasionnalisme de Geulincx ne résulte pas uniquement comme chez Descartes et la plupart des occasionnalistes de la difficulté de concilier le dualisme de l'intelligence et de la matière. Chez Geulincx cette considération est tout à fait secondaire.

---

(1) *Etiamsi enim homo sit mens cum corpore : non licet tamen hoc invertere et dicere hominem esse corpus cum mente.* Ib.

(2) *Mundum hunc sensu incolimus, ratione in mundo non sumus, sed supra mundum et apud Deum. Comp. Phys.*, p. 127.

(3) *Met.*, p. 191, note. Texte cité plus loin. Nous verrons que Geulincx cite à diverses reprises le péché originel comme argument. Cf. *Met.*, pp. 167, 179.

(4) *Dicitur enim in scholis hominem esse corpus animatum rationale. Met.*, p. 191, note. Cf. *Met.*, p. 21. *Dicentes (Peripatetici) hominem esse corpus animatum et rationale.*

Son système est plus profond : il résulte de la conviction intime que la raison ou la connaissance a seule de la valeur (1).

De l'exposé qui précède, il suit encore que la pensée de Geulincx n'est pas, comme on l'a dit, que l'esprit et le corps n'ont aucune action réciproque; seulement la source de toute causalité est en Dieu. Le premier moteur verra s'il y a lieu de donner suite à ma volonté d'agir; d'autre part il se servira du corps pour susciter ou non des pensées. Geulincx dit expressément que le corps est un instrument nécessaire pour produire la diversité des pensées (2). Le corps agit

---

(1) Pleiderer, *Geulincx als Hauptvertreter der okkasionalistischen. Met. u. Eth.*, p. 20. — Cf. Zeller, *Ueber die erste Ausgabe von Geulincx' Ethik*, p. 687. — *Cum corpus ergo res bruta sit, sequitur tamen necessario dictamina quaedam, regulas et notiones mentis, V. Gr. in infinitum divisibile esse, penetrationem sui non admittere, non replicationem, etc. et uno verbo, quot sunt corporis proprietates, tot sunt canones a mente pendentes, atque proinde evidentissimum est, mentem aliquam praecedere in natura dictantem illas regulas, et jubentem efficaces esse; etiamsi enim necessario efficaces sint, id tamen res illa bruta non praestat, sed hoc aliunde provenit nempe a mente, cum res illa bruta tantum agi possit non agere. Met.*, p. 43.

(2) Cette matière fait l'objet de la 6e science, p. 28, intitulée : *Is idem (Deus) cogitationes illas in me suscitat interventu corporis cujusdam.* — Voici le raisonnement de Geulincx. Comment cet être (Dieu) produit-il ces pensées qui sont si diverses ? Est-ce par mon entremise, par la sienne ou par celle d'un tiers ? —

Il ne peut les produire par mon entremise, puisque je suis une chose simple d'où ne peuvent émaner des pensées diverses, ni par lui-même, puisqu'il est également un, pensant et par conséquent simple. — Reste l'intervention d'un tiers. Ce tiers doit être susceptible de changements, afin de pouvoir servir d'intermédiaire à toute la variété des pensées. Or, pour changer il doit être étendu, c'est à dire être un corps. En effet, en dehors de la pensée il n'y a que l'étendue. — Ce qui prouve encore que ces pensées sont suscitées en moi par l'entremise d'un certain corps, c'est le témoignage de la conscience. Je remarque en moi que la sensation de telle couleur m'arrive par l'intervention des yeux, que les saveurs me viennent par la langue, etc. Mais pour que ces pensées soient produites en moi, il faut encore l'intervention du mouvement. En effet, ces pensées

donc sur l'esprit — *velut instrumentum non velut causa* (1). On pourrait croire que l'action réciproque n'existe pas, l'esprit n'ayant qu'un pouvoir immanent. Mais il suffit de se rappeler qu'il dépend de Dieu de rendre notre volonté efficace (2). Dans certaines limites donc l'esprit agit réellement sur le corps et vice versa.

Ce point est très important parce qu'il établit, en un sens, une différence radicale entre les idées de Geulincx et celles de Leibniz. Chez ce dernier l'âme n'agit pas sur le corps, le corps n'agit pas sur l'âme, mais ils agissent l'un et l'autre suivant la force qui est en eux, isolément, d'après les principes de leur nature, toute leur action restant limitée en eux-mêmes.

étant variées à l'infini, il est nécessaire que l'instrument qui sert à les produire soit soumis aux mouvements les plus divers. — Cf. les textes cités au § 4 du chapitre suivant.

(1) *Met.*, p. 33.

(2) Voici des textes parfaitement clairs : *Conditio humana, duas habet partes, actionem et passionem.* ACTIO *incipit a nobis, estque originaliter in nobis, imo et nostra; sed desinit in corpore, et finaliter extra nos, et minime nostra sed Dei :* PASSIO *vero nostra (utpote actio aliarum rerum in nos) incipit a rebus extra nos positis, et originaliter non est nostra; sed desinit in nobis, estque finaliter in nobis, et nostra. Eth.*, p. 142, note 53. — ... *Hominem seu mentem incorporatam agentem in corpus et vicissim a corpore patientem. Eth.*, p. 139, note 45. — *Qui ergo actionem nostram educit aliquando, et in partes hujus mundi transfundit, is idem actionem istarum partium in nos inducit; nos interim nec in res illas, nec illae in nos agunt : nostra actio in nobis, et earum actio in illis sistit; qui educit et inducit has actiones, ille est qui vere, et in nos et in illas agat. Eth.*, p. 126, note 22.

CHAPITRE II.

Dieu.

SOMMAIRE. — I. En théorie pure le point de départ de la philosophie serait l'idée de Dieu. — L'homme doit partir de la connaissance de soi-même. — Le fini ne peut être conçu sans l'infini. — L'idée de Dieu a une réalité objective. — La théologie naturelle et la révélation. — II. Dieu est notre père. — Il est esprit — sage — libre — maître de la mort — de toute éternité — de soi — parfait — immuable — omnipotent — omniscient — créateur. — III. Question de l'intervention de Dieu dans le monde. — Intervention continuelle, présente. — Comparaison de l'enfant au berceau. — Comparaison des horloges. — L'intervention continuelle de Dieu a lieu en vertu de lois prédéterminées. — Principes qui résument les idées de Geulincx. — IV. En quel sens la volonté divine est-elle libre ? — Choses nécessaires, choses contingentes. — Lois des choses contingentes. — Le bon plaisir de Dieu. — Ces lois sont prescrites par l'intelligence suprême. — Inégalités dans l'œuvre de Geulincx. — La volonté et l'intelligence se confondent en Dieu. — V. Que faut-il entendre par miracle ? — L'incompréhensible. — L'ineffable. — L'incompréhensibilité conduit à l'adoration. — Soumission profonde. — VI. Les esprits particuliers, modes de l'Esprit; les corps particuliers, modes du Corps. — Principes panthéistes qu'on rencontre dans les œuvres de Geulincx. — Précurseur de Spinoza et de Malebranche. — Si la matière ne peut être absorbée en Dieu, c'est parce qu'elle est privée d'intelligence. — La matière est presque le néant. — Dieu seul existe véritablement.

« Inspectio autem Dei ex nostrum ipsorum in-
» spectione pendet; incipiendumque semper ab eo
» quod coelo delapsum est (ut Poeta loquitur) :
» *nosce te ipsum.* » *Eth.*, p. 285.

I.

Au point de vue de la théorie pure, la philosophie devrait avoir pour point de départ l'idée même de Dieu : *Ab idea*

Dei incipere debemus quidem, si pure velimus philosophari (1). Dès le début de son traité de théologie, Geulincx manifeste ainsi une tendance panthéiste. Mais il se hâte d'ajouter qu'il faudrait l'intelligence d'un ange pour passer de l'idée de Dieu à celle de ses attributs. Le procédé inverse convient mieux à l'homme depuis sa chute. Nous monterons donc graduellement de la connaissance de nous-mêmes à celle de Dieu. De cette manière la métaphysique présentera un enchaînement rigoureux (2), et l'on pourra convaincre plus facilement les impies, eux qui disent facilement qu'ils n'ont pas l'idée de Dieu ou qu'ils l'ont acquise (3).

Avec Descartes, notre philosophe est persuadé que le fini ne peut être conçu sans l'infini (4) et que l'idée de Dieu se trouve dans notre esprit. C'est même la seule idée qui corresponde avec certitude à une réalité objective (5).

Remarquons ici que Geulincx distingue nettement le domaine de la théologie naturelle de celui de la révélation : *Deus ipse pertinet ad lumen naturae et non proprie ad revelationem* (6).

---

(1) *Met.*, p. 111.

(2) *Sic enim magis concatenata erit metaphysica, meliusque illa perpetuitas scientiarum servabitur, quam initio hujus tractatus ad rationem ejus pertinere dicebamus. Met.*, p. 110.

(3) Ibid.

(4) *Limites autem etiamsi rem finitam faciant, necessario tamen praesupponunt rem infinitam. Annot. maj.*, p. 34.

(5) *Hic prima exceptio sit in idea Dei : hanc enim aliquid extra se habere, seu Deum revera existere, cujus ideam in nobis habeamus, sine errore affirmamus. Annot. maj.*, p. 8. — Cf. *Met.*, p. 120, note.

(6) *Annot. maj.*, p. 23. — Geulincx ajoute : *Etiamsi enim (Deus) a nobis comprehendi non possit, potest tamen clare distinctaque apprehendi.* — Il définit la religion : *Religio est ea pars pietatis quae, quod humana ratione attingere non potest, sub divina revelatione amplectitur. Eth.*, p. 295.

II.

En examinant notre situation active et passive, la conscience nous a montré partout Dieu. — Dieu est donc vraiment notre père ([1]). On se sert d'une expression impropre quand on dit parmi les hommes que les uns sont les pères des autres ([2]). Nos parents, en effet, ignorent et ignoreront toujours comment a été fait ce corps qu'ils semblent nous avoir donné ([3]). Mais il nous est tout à fait impossible de dire comment Dieu est notre père. Tout ce que nous savons c'est qu'il nous a donné cette « condition humaine » que nous connaissons, et qui est le résultat d'une « opération ineffable » ([4]).

Il résulte de là que Dieu « sait » et « veut » ; il est donc esprit ; bien plus il est l'esprit même, l'esprit sans aucune limitation.

Il est puissant puisqu'il produit le mouvement.

Il est sage. La sagesse consiste en une connaissance complète et intime des choses. Celui-là seul qui a créé une chose peut pénétrer jusque dans son essence.

Il est libre à l'égard des choses contingentes, tout en restant soumis aux vérités nécessaires.

Auteur de la vie, il est le maître de la mort.

Jusqu'ici nous avons envisagé Dieu comme auteur de

---

(1) Première science de la théologie. Cf. *Eth.*, p. 285.

(2) *Met.*, p. 112. — *Proinde reprehenda est scurrilis illa quorumdam in vernacula nostra lingua locutio, qua eum, qui prolem forte genuit, puerum vel pueros fecisse dicunt. Eth.*, p. 112, note 7.

(3) C'est toujours le principe fondamental de Geulincx : *Impossibile est ut is faciat qui nescit quomodo fiat.*

(4) *Met.*, p. 117. — Pour le mot *ineffable*, voir plus loin, p. 78.

l'humanité et du monde; considérons le maintenant en lui-même.

Il existe de toute éternité puisqu'on ne peut rien concevoir avant lui.

Ne procédant d'aucun autre, il est de soi (*ille est a se*).

Il est absolument parfait. Étant l'auteur de son essence et de sa nature, on ne peut imaginer comment il aurait une nature limitée et entâchée d'imperfections.

De ce qu'il est parfait, il résulte qu'il est immuable, qu'il maintient ses perfections, qu'il est omnipotent et omniscient.

Enfin, il est le créateur de toutes choses. De ce que Dieu est antérieur à toute chose, il suit qu'il les a faites. Et en les faisant, il leur a donné les règles de leur essence et de leurs propriétés (1).

III.

Revenons maintenant sur nos pas et examinons les principales difficultés de la théologie de Geulincx.

Tout d'abord se présente une grave question.

Comment faut-il se représenter cette intervention de

---

(1) *Met.*, p. 152. — Pour bien saisir la signification du mot créer, il faut, dit Geulincx, se purger l'esprit de l'idée vulgaire de l'action et de l'efficace. Nous pensons, par exemple, que les habillements sont faits par les tailleurs (ce qui est une erreur), parce que les tailleurs paraissent mettre des objets en mouvement; nous abusons de ce *schema actionis et efficientiae*, et nous nous en servons comme d'exemple pour comprendre l'efficace de Dieu. Mais croire que Dieu fait un corps par le mouvement, c'est supposer l'existence d'un espace dans lequel le mouvement a lieu. — Or, l'espace est un corps, et on placerait ainsi un corps avant le corps, ce qui est absurde. — Quand on dit que Dieu à tout créé, cela signifie simplement qu'il est antérieur à tout. *Met.*, ibid. Cf. *Annot. maj.*, p. 19.

Dieu dans le monde? Comment le moteur fait-il agir les causes secondes qui sont purement passives? Est-ce d'une manière arbitraire ou d'après des règles préétablies par lui? En d'autres termes, Dieu est-il un *Deus ex machina* qui vient au secours de ma volonté impuissante par des miracles sans cesse renouvelés, ou bien manifeste-t-il son activité permanente d'après un ordre prédéterminé, quoique d'une manière incompréhensible? Suivant la solution que recevra cette question, l'occasionnalisme de Geulincx devra être considéré comme puéril ou comme vraiment philosophique.

Les causes secondes étant purement passives dans le système de Geulincx, l'intervention de la divinité ne peut être conçue que comme continuelle et immédiate [1]. Il n'y a pas de doute pour le corps, chose brute, inconsciente, qui n'a d'autre propriété que son étendue. Quant à notre esprit, bien que doué de volonté, il ne devient actif que lorsque Dieu le veut; le moteur peut même donner à notre volonté des suites que nous n'avions pas en vue. Geulincx explique à ce sujet sa pensée par des exemples. Il compare notre esprit à un enfant qui veut agiter le berceau dans lequel il est placé : le mouvement correspondant à sa volonté a souvent lieu, non parce qu'il l'a voulu, mais parce que sa mère ou sa nourrice a donné suite à sa volonté [2]. — (Remarquons en passant la petite restriction que l'auteur intercale dans son exemple en disant : *modo quodam loquendi :* Dieu seul, en effet, est l'auteur du mouvement).

---

(1) Voir les passages cités au sujet de l'union de l'esprit et du corps.

(2) *Sicut pusio in cunis suis conditus, si eas agitari velit, saepe agitantur; non quia ipse hoc vult: sed quia mater vel nutrix quae assidet, quaeque (modo quodam loquendi) id praestare potest, id etiam ipso volente prestare vult. Eth.*, p. 123, note 19, p. 154 texte et note 6; p. 155, note 7. — *Met.*, p. 144. — *Disp. de humilitate*, p. 136,

— Cette comparaison, qu'on trouve déjà dans l'édition de l'éthique publiée du vivant de l'auteur, ne peut évidemment s'interpréter que dans le sens d'une intervention immédiate de Dieu. On peut en dire autant d'un grand nombre de passages où en parlant de la production du mouvement, notre philosophe se sert du présent (1).

Mais Geulincx rend sa pensée d'une manière plus complète par une seconde comparaison.

« Ma volonté, dit-il, ne pousse pas le moteur à mettre mes membres en mouvement; celui qui a placé le mouvement dans la matière et qui lui a donné des lois a aussi formé ma volonté. Il a donc relié entre elles ces deux choses dissemblables d'une manière si intime que lorsque la volonté le veut, le mouvement correspondant se produit conformément à mon désir; et qu'au contraire, lorsque le mouvement existe, la volonté l'a voulu, sans que pour cela il y ait de l'un à l'autre rapport de causalité ou d'influence. De même deux horloges réglées pareillement sur le cours du soleil : lorsque l'une sonnera et nous indiquera les heures, l'autre sonnera et nous indiquera également le même nombre d'heures, non parce qu'il y a entre elles un rapport de causalité, mais parce que toutes deux ont été construites de la même manière par le même artiste » (2).

---

(1) *Alius igitur quis animat actionem meam, cum extra me dimanat, et vim ei ac pondus, quo tantum valeat, quod a me accipere non poterat, impartit. Eth.*, p. 122. — *Fieri non potest ut motu utatur, tam ineffabiliter... qui non penitus et in cute, ut dici solet, eum noverit. Met.*, p. 124. — *Ad arbitruum nostrum motus, quem mundi conditor effecit et conservando continuo efficit, ita determinatur, ut frangat, ut dividat, ut moveat quaedam corpora et hoc satis sit. Met.*, p. 127.

(2) *Sicut duobus horologiis rite inter se et ad solis diurnum cursum quadratis, altero quidem sonante, et horas nobis loquente, alterum itidem sonat, et totidem*

Cette dernière comparaison prouve que, dans la pensée de Geulincx, l'intervention de Dieu, tout en étant présente, immédiate, se conforme à des règles déterminées à l'avance. Si les deux horloges indiquent en même temps la même heure, c'est parce qu'elles ont été construites de telle sorte qu'elles marchent d'après un ordre *prédéterminé*. — On peut affirmer qu'ici Geulincx entrevoit l'harmonie préétablie de Leibniz.

Dans la première partie de la comparaison, il importe de mettre en évidence les temps des verbes: *imo voluntas mea non* MOVET *motorem ut* MOVEAT *membra mea, sed qui motum* DEDIT [1] *materiae, et ei leges* DIXIT, *is idem voluntatem meam* FORMAVIT : *itaque has res diversissimas* (*motum materiae et arbitrium voluntatis meae*) *inter se* DEVINXIT, *ut, cum voluntas mea* vellet, *motus talis* ADESSET [2].

Revenant à ce point dans un autre endroit, l'auteur dit dans le même sens : *qui utrumque illud horologium et voluntatis meae et mundi* CONFECIT, *qui proinde* VOLUIT *atque sic* ORDINAVIT *et* CONSTITUIT *ut horologio voluntatis meae* SONANTE, *sonaret etiam horologium linguae meae* [3].

Ces passages sont parfaitement clairs, on ne peut les interpréter que dans le sens d'un ordre préétabli. Geulincx

---

nobis indicat horas: idque absque ulla causalitate, qua alterum hoc in altero causat, sed propter meram dependentiam, qua utrumque ab eadem arte et simili industria constitutum est. Eth., p. 124, note 19. — Cf. *Eth.,* p. 140, note 48, p. 155, note 6.

(1) Dans les deux dernières éditions de l'éthique, *dedit* a été changé en *indidit* par les éditeurs.

(2) *Eth.,* p. 123, note 19. — PLFEIDERER, *Noch einmal Leibniz und Geulincx,* p. 35. — ZELLER, cité.

(3) *Eth.,* p. 140, note 48, — Cf. *Eth.,* p. 124, note 19. *Qui haec inter se tam ineffabiliter copulavit atque devinxit.*

a donc bien certainement en vue une intervention divine présente en même temps que prédéterminée.

Ceci peut encore se prouver par l'énumération des principes qui résument ses idées et qu'il formule comme suit :

1° *In hoc mundo me extra me nihil agere posse.*

2° *Omnem actionem meam, quatenus mea est, intra me manere.*

3° *Eam vi divina aliquando extra me diffundi.*

4° *Eatenus vero non esse meam actionem, sed Dei.*

5° *Diffundi autem, cum Deo videtur et quantum Deo videtur, secundum leges ab ipso liberrime constitutas, et ab arbitrio ejus penitus dependentes...*

6° *Tantummodo spectare me hunc mundum.*

7° *Ipsum tamen mundum non posse se mihi spectandum exhibere.*

8° *Solum Deum mihi exhibere illud spectaculum.*

9° *Idque modo ineffabili incomprehensibile : quapropter inter stupenda Dei miracula, quorum me in hoc mundo spectaculo dignatur, ego ipse spectator, maximum ejus sum et juge miraculum* [1].

Tous ces principes, acquis par l'étude de nous-mêmes, dépassent en évidence les démonstrations des mathématiques. Ils se rapportent en effet, dit Geulincx, à des notions parfaitement claires, mais obscurcies accidentellement par certains préjugés que l'*inspectio sui* écarte facilement.

Il nous reste à élucider les principes renseignés sous les nos 5 et 9.

---

(1) *Eth.*, pp. 138-142. Geulincx cite encore trois autres principes, lesquels se rapportent plus particulièrement à l'éthique.

IV.

L'action de Dieu se manifeste « suivant des lois librement établies par lui et dépendant uniquement de sa volonté. » Mais en quel sens la volonté divine est-elle libre?

Est libre, dit Geulincx, celui qui se détermine à agir sans être poussé par aucune nécessité. De cette définition, il résulte que Dieu n'est pas libre en tout (1). Ainsi, il n'est pas libre d'être ou de ne pas être. — Dieu est complètement libre dans la création de l'homme et du monde, dans la production du mouvement. Il n'y a là aucune nécessité qui l'emporte sur sa volonté. L'homme et le monde, en effet, sont des choses contingentes, c'est à dire des choses qui peuvent ne pas être à certains moments. Mais il est nécessaire que 2 et 3 fassent 5, qu'un cercle ait une aire, qu'une montagne ait une vallée. Dieu veut cela, il est vrai, mais la nécessité, qui résulte de sa nature et de son intelligence, précède sa volonté (2). — Geulincx a donc entrevu là qu'en Dieu liberté et nécessité se confondent. Dieu veut ce qu'il trouve dans son essence.

La liberté de Dieu est complète dans les choses contingentes (3). Ici il peut agir suivant son bon plaisir : *ex*

---

(1) *Liberum proprie dicimus eum qui se ipsum determinat ad agendum, nulla necessitate compulsus : quo patet Deum non circa quaevis liberum esse. Met.,* p. 134 et suiv.

(2) *Deus hoc etiam vult sed haec necessitas voluntate ejus quasi prior est, et ex natura et intellectu ejus dimanat. Met.,* p. 136.

(3) *Ex quo vides notabile discrimen inter haec quae necessaria sunt (id enim primum a natura seu intellectu divino dependet, etiamsi voluntas Dei accedat et assentiatur), et inter ea quae contingentia sunt (id est primum a voluntate divina Dei dependet, nulla ex natura seu intellectu praecedente necessitate), vides secundo fontem omnis contingentiae in aliis rebus esse libertatem Dei. Met.,* p. 137.

arbitrio et bene placito (1). S'il a posé des règles (2) ce ne sont en réalité que des résolutions prises en vue de sa propre activité (3). En effet, comme l'observe Mr Zeller, chez Geulincx ces règles ne sont pas un résultat nécessaire de la nature des corps et des esprits (4). En produisant en nous des mouvements à l'aide de notre corps, Dieu se sert d'un instrument impropre — *instrumentum inaptum, inidoneum, inhabile* (5). — Si l'instrument peut servir à cet usage, c'est simplement parce que Dieu l'a voulu (6).

Il y a cependant plusieurs passages où Geulincx exprime des idées plus philosophiques au sujet des lois des choses contingentes. Il nous parle de la sagesse ineffable de Dieu donnant des lois au mouvement (7). Cette sagesse divine brille surtout dans la formation du monde extérieur et du monde des représentations sensibles (8). En créant

---

(1) *Met.*, p. 91.

(2) *Dei enim solius est dicere rebus leges. Eth.*, p. 246, note 12.

(3) ZELLER, cité, p. 689. *Is idem terminos posuit ultra quos eam (actionem) effere non constituit. Eth.*, p. 123.

(4) Le mouvement de notre corps produit en nous des pensées diverses : *non equidem ex natura ... sed ex arbitrio et bene placito Dei. Met.*, p. 91.

(5) *Quia prorsus inhabile (corpus) esse intelligo, ut cogitationes aliquas per se subministret mihi : hoc tantum efficit, eum, qui cogitationes illas in me, instrumento per se tam inepto et inidoneo suscitat, hac in parte ineffabilem esse. Met.*, p. 29. Cf. *Met.*, pp. 91, 113, 117.

(6) *Tantum enim aptum est ex Dei ordinatione ac voluntate. Met.*, p. 113. — *Ipse enim mediis de se inidoneis non adstringitur. Met.*, p. 113. Ce dernier passage n'est pas très clair. Si l'on devait l'entendre en ce sens que Dieu peut produire les pensées sans se servir du corps, il serait en contradiction avec tout le système.

(7) *Deus ineffabili sua sapientia tales scivit dare leges motus, ut cum volontate mea libera quidam congrueret motus omnino a voluntate et potestate mea independens. Eth.*, p. 155, note 7.

(8) *Sapientia ejus (Dei) maxime elucet in istis condendis (duobus mundis) imo sapientia incredibilis. Eth.*, p. 289.

les choses, Dieu a puisé dans son intelligence les règles de leur essence et de leurs propriétés; sa volonté les a seulement rendues efficaces : *Nihil igitur aliud est Deum haec facere quam his eum priorem esse, his intellectu regulas essentiae ac proprietatum dictare, et voluntate efficaciter velle, ut hae regulae ratae sint* (1). Il est l'auteur et le moteur du monde extérieur « dont l'essence et la nature consistent dans l'étendue et les mouvements très rapides, très variés et très bien ordonnés des diverses parties de cette étendue » (2).

Cet ordre est si bien établi d'avance que quand Dieu produit des pensées dans l'esprit de l'homme, il doit *nécessairement* le faire par le mouvement (3).

Dieu enfin est « notre législateur » au point de vue moral et les obligations qu'il nous impose sont conformes à la raison, qui est la loi divine (4).

A certains endroits de ses écrits donc, Geulincx considère Dieu comme pouvant poser des règles arbitraires, tandis qu'ailleurs il nous montre la volonté du souverain législateur se bornant à rendre efficaces les lois prescrites aux choses, conformément à leur nature, par son intelligence suprême.

---

(1) *Met.*, p. 152. Cf. *Annot. maj.*, p. 19. *Facile intelligemus spatium a Deo creatum esse, hoc ipso quo limes positus est ejus essentiae, hoc ipso quo regulas aliquas sequitur quae non nisi in mente dictante, easdemque exequente, et ratas esse jubente (adeoque totam spatio essentiam efficiente) inveniri possunt.*

(2) *Eth.*, p. 287. — *Corpus diversissime ordinatissimeque motum. Met.*, p. 120, note 1.

(3) A l'objection : *Deus potest successionem causare in nostris cogitationibus sine motu corporum, tempus ergo potest esse sine motu?* Geulincx répond : *Merito praesumimus Deum id non posse, ipse enim unus idemque, uno eodemque modo se habet,* NECESSUM *ergo est, ut instrumento diversimodo affecto utatur. Met.*, p. 88. Cf. *Met.*, p. 28. V. chapitre précédent, p. 63.

(4) *Obligationes quas ipse nobis, mediante Ratione sen lege sua, injunxit. Eth.*, pp. 290, 291. — (Néanmoins ces lois n'ont pas été faites en notre faveur, *Eth.*, p. 4).

Ces derniers passages sont mieux en rapport avec l'ensemble du système qui est dominé par l'idée que Dieu est l'intelligence même. Au point de vue de la création, il est vrai, Geulincx distingue la volonté de l'intelligence divine ([1]), mais il reconnaît d'autre part que cette distinction n'est que relative à notre intelligence bornée. Dieu étant infini, il ne peut y avoir en lui des notions distinctes, lesquelles supposeraient une limite et partant une imperfection ([2]). — Or, peut on concevoir dans une pareille intelligence une volonté arbitraire, un bon plaisir!

V.

Ceci nous conduit à un autre principe de Geulincx formulé ainsi : Quand Dieu me présente le monde, « c'est d'une manière ineffable, incompréhensible, de telle sorte que parmi tous les miracles stupéfiants dont Dieu daigne me donner le spectacle dans ce monde, moi spectateur, je suis le miracle le plus grand *et juge miraculum* » ([3]).

Cette phrase n'étant qu'un résumé doit s'interpréter

---

(1) *Vult etiam nam cognoscere non est satis ad operandum. Met.*, p. 115.

(2) *Vult etiam Deus sine modo, neque voluntas ejus ad intellectum terminatur aut contras : cumque nos intellectum et voluntatem in Deo distinguimus, pertinet haec distinctio ad modos considerandi nostros. Annot. maj.*, p. 22. — *In Deo enim nulla possunt esse inter se distincta ; nam distincta ad se invicem limitantur, ac sic imperfectionem aliquam involvunt.* Ibid. — *Ad eandem naturam pertinet cognoscere et velle. Met.*, p. 150.

(3) Une note correspond à ce passage : *Turpes sunt Ethnici illi philosophi et scholae iis passim obsecutae qui hominem in censum rerum naturalium, ubique redigunt, et socium eum ovium et boum faciunt : cum clarissimum jam nobis factum sit ex praecedenti inspectione, hominem minime pertinere ad ordinem naturalem, ad mundum hunc, partesque hujus mundi, sed conditionem ejus prorsus ad ordinem miraculi referendam esse. Eth.*, p. 141, note 51. — (Geulincx semble avoir voulu combattre ici une théorie matérialiste ou sensualiste).

d'après ce qui précède. Qu'est ce qu'un miracle dans la théorie de Geulincx? Tout acte de la puissance divine. Or, comme toute activité vient de Dieu, il n'y a dans l'univers que des miracles. Mais ce ne sont pas des miracles au sens vulgaire du mot, puisqu'ils ne sont pas contraires aux lois données au monde par Dieu (1). De plus ils sont permanents. Ainsi moi, homme, je n'existe que par un acte de Dieu : non seulement il fait tout en moi, mais il me fait être à tout moment. Je suis donc un miracle continuel, permanent : *juge miraculum.*

Pourquoi Geulincx donne-t-il cette dénomination aux actes divins? Uniquement parce que notre raison ne peut comprendre comment ils ont lieu. Nous devons, dit-il, faire un bon usage de notre raison, chercher à saisir ce qu'elle rend clair : *ea amplecti quae ratio clara facit* (2). Or, en faisant l'examen de la nature humaine, notre raison rencontre la force et l'activité « inénarrables » d'un autre : *alterius vis et industria non enarrabilis* (3). Mais après avoir constaté avec certitude l'intervention de cet autre, notre faible raison (4) est forcée de reconnaître qu'elle ne peut aller plus loin : *Scio haec esse, — quomodo fiant non intelligo, superant haec captum cujuscumque mentis creatae : solus ille*

---

(1) Voici un autre passage du même ouvrage qui prouve bien que l'auteur n'entendait pas ce mot dans le sens d'une chose contraire aux lois de la nature : *Sed quod microscopio (aevi nostri et Belgii nostri invento mirabili, miraculo, atomos intuentibus usu venit. Eth.,* p. 5. — Cf. *Disputatio ethica de virtute,* thèse XIII : *Posuit(Deus) autem nos hic modo tam arcano, et humanae menti tam ineffabili; ut post diutinas eam in rem acerrimasque meditationes, non nisi admirationem et stuporem reportemus a tanto miraculo.*

(2) *Met.,* p. 31.

(3) *Eth.,* p. 131.

(4) *Mens autem humana praecisa et abstracta ad pauca se extendit, ut consciencia nobis notum est. Met.,* p. 237.

intelligit, qui fecit (1). La raison humaine s'humilie donc (2) et déclare que Dieu agit d'une manière incompréhensible, « ineffable ». Pour nous, en effet, Dieu est ineffable dans toutes ses actions, il est ineffable comme père de l'homme, comme créateur du monde, comme maître de la mort (3).

Après avoir constaté l'ineffabilité de Dieu, il ne nous reste qu'à l'adorer. De même le sauvage adore le mathématicien qui lui prédit une éclipse, ou qui présente à ses yeux une horloge, un automate (4). — L'adoration comprend l'éloge, l'admiration muette, la « reconnaissance de la dignité » et la soumission complète (5). En présence des œuvres divines si bonnes, si remarquables, si ingénieuses, nous nous confondons en louanges. La certitude que nous avons de ne pouvoir jamais les comprendre nous frappe d'admiration et de stupeur (6). La sagesse des actions de Dieu nous fait connaître sa dignité suprême. La conscience

---

(1) *Eth.*, p. 132, note 30. *Sed « quomodo » profondissime nesciamus. Eth.*, p. 287.

(2) *Magna pars sapientiae est quaedam aequo animo velle ignorare. Annot. maj.*, p. 31.

(3) *Est itaque aliquis pater nostrum, creator mundi, dominus necis, ineffabilis in omnibus his operibus. Eth.*, p. 288. — Geulincx explique en plusieurs endroits le mot *ineffable* qui revient très souvent dans ses œuvres : *Ineffabile enim id esse dicitur, non quod cogitare aut effari non possumus, sed cujus modum, quo est, vel fiat, cogitare non possumus, aut ratione nostra complecti. Eth.*, p. 131, note 29. *Igitur ipse est pater, et modus ille quo pater est nostrum stupendus est et ineffabilis. Met.*, p. 117. *Ineffabile est, quod esse quidem intelligi potest, quomodo autem sit intelligi non potest, unde ineffabili respicit modum rei, non autem substantiam. Met.*, p. 118.

(4) *Eth.*, p. 288.

(5) *Laus — Admiratio et defixus quidam stupor — Agnitio dignitatis — Submissio profunda. Eth.*, p. 289.

(6) *Ideoque admirabilis atque stupendus supra omnem modum est Deus. Eth.*, p. 289.

de notre ignorance enfin nous conduit à la soumission la plus profonde : *ideoque adhibenda Deo submissio nostrum quam cogitari potest profundissima!*

Ainsi c'est devant l'incompréhensibilité que le philosophe rationaliste s'incline. Nous devons adorer Dieu parce que nous ne pouvons le comprendre.

VI.

Dieu qui a tout fait a une connaissance parfaite de toutes choses; il est l'esprit proprement dit. Les esprits particuliers, limités, ne sont pas rigoureusement parlant, des esprits, mais quelque chose de l'esprit, *aliquid mentis,* de même que les corps particuliers sont *aliquid corporis* ([1]). En d'autres termes, nous sommes des modes de l'esprit, comme les corps particuliers sont des modes du corps : *Sumus enim modi mentis, ut corpora particularia sunt modi corporis. Nos non sumus mentis (tunc essemus Deus) sed mentis certo modo nos habentes, limitatae, nempe ad taliam mentem quem admodum omnis modus ad alium modum terminatur* ([2]); ou bien encore des abstractions de l'esprit : *Deus igitur est mens simpliciter et absolute, mens autem humana praecisa et abstracta* ([3]).

Enlevez, par une opération de votre intelligence, le mode, supprimez la limitation : il ne reste que la pensée pure et

---

(1) *Nota Deum esse mentem sempliciter, proprie et vere : ita quando mens tantum dicitur, nihil addendo, nihil etiam praeter Deum intelligi possit : nam mentes creatae seu mentes particulares atque limitatae non sunt mens, sed mens eo usque, nec enim simpliciter cognoscunt aut volunt, sed cum certo limite. — Aliquid cognitionis et aliquid voluntatis seu mentis habent. Met.*, p. 116. — Cf. *Met.*, pp. 73, 237.

(2) *Met.*, p. 56.

(3) *Met.*, p. 237.

ainsi nous reconnaissons Dieu en nous et nous-mêmes en Dieu : *Si auferas modum remanet ipse Deus* (1). — *Et certe cum bene hanc rem perpendimus nos ipsos examinando : cum id quod ad praecisionem, abstractionem, limitationemque pertinet, a nobis removerimus, clarissime Deum ipsum in nobis agnoscimus et nos in illo : remove enim a te limitationem illam, qua intellectus tuus ita circumscriptus est... quid nisi Deum ipsum, infinitam mentem a qua praecisus fueras apprehendis?* (2). — *Deme illas praecisiones, puram putamque invenies cogitationem, illimitatam, illaesam, integram, ad omnia se extendentem, id est, Deum ipsum* (3).

Geulincx arrive ainsi à l'idée profonde de St-Paul : *In ipso vivimus, movemur et sumus* (4).

Ailleurs il dit : *Ita nos sumus ex Deo et in Deo* (5).

Tout vient de Dieu et tout reste renfermé en lui : *Deus nihil potest annihilare, quia omnia quae dedit ex ipso sunt et in ipso manent* (6).

En mettant des limites à ses perfections, Dieu aliène celles-ci en quelque sorte et les place hors de lui; il les conserve cependant en lui-même en tant qu'elles sont illimitées : *Limites ponendo certis suis perfectionibus, eas quodammodo alienat et extra se ponit, easque tamen sibi retinens, quatenus illimitatae sunt* (7).

---

(1) *Met.*, p. 56.
(2) *Met.*, p. 238.
(3) *Met.*, p. 239.
(4) *Met.*, p. 239.
(5) *Met.*, p. 135.
(6) *Met.*, p. 97.
(7) *Annot. maj.*, p. 19. — *Licet autem Deus a creaturis distinguatur, non tamen ab illis limitari intelligitur, cum quidquid hae in se habent verae et perfectae naturae, totum id ille sibi formaliter aut eminenter vindicet. Annot. maj.*, p. 22.

Rappelons ici le principe déjà cité sur les vérités éternelles : *Ideae omnes et veritates aeternae, ut duo et tria sunt quinque, et sunt in mente divina; sed in nostra cum nos consideramus eas in Deo, et sic ipsum Deum* (1).

C'est en Dieu que nous connaissons toutes choses : *Falsissimum est mentem intelligere in cerebro, sed haec intelligit in Deo suo, ad quem proprie etiam ideae et notiones aeternae pertinent* (2).

La raison nous fait participer à la nature divine : *Hoc videbit, qui volet, rationem esse veram imaginem divinitatis, cui cum probe conformamur animo et mente, jam bene rationales, jam boni homines, et, quantum nobis datum est, divi sumus* (3).

Aussi devons-nous chercher à remonter à la source divine dont nous n'avons jamais cessé de faire complètement partie : *Ita et nos cupiamus limitem nostrum destrui, nos dissolvi (ut inquit apostolus) et esse cum Christo, quicquid enim de nobis fiat, sumus in Deo et manebimus in eo* (4).

Par ces pensées si profondes, et où se révèle une doctrine si nettement panthéiste, Geulincx devint le précurseur de Spinoza et de Malebranche. Il enlève toute substantialité aux choses particulières. Son panthéisme serait complet s'il ne se voyait forcé de distinguer de Dieu le monde corporel. Toutefois il n'aurait pas été arrêté par l'impossibilité de concevoir en Dieu la matière divisible, puisque, comme nous le verrons plus loin, l'indivisibilité de l'étendu ou du corps

(1) *Met.*, p. 117. Cf. *Annot. maj.*, p. 18. *Hae veritates sicut eternae sunt, non nisi in aeterna mente residere possunt... Quod non illas attingamus, inde est, quia cum illa mente communionem aliquam habemus, et tantum quatenus limitati imperfectique ab illa differimus.*

(2) *Annot. maj.*, p. 151.

(3) *Log.*, p. 506. Cf. *Comp. phys.*, p. 127.

(4) *Met.*, p. 135.

simple est un dogme pour lui. Si la matière ne peut être absorbée en Dieu, c'est uniquement parce qu'elle est brute, c'est à dire privée d'intelligence. La *brutalitas* est, en effet, la plus grande des imperfections ([1]). Geulincx remarque à ce propos que certaines écoles ont considéré la matière comme presque égale au néant ([2]). Or, il est lui-même bien près de cette idée, quand il déclare que les imperfections ou limitations des choses créées ne sont que de pures négations ([3]). Dans sa somatologie d'ailleurs, il adopte la théorie de Platon et d'Aristote sur le *devenir,* et il en conclut que Dieu seul ou les choses éternelles existent véritablement ([4]).

---

(1) *Corpus universe sumtum, id est corpus simpliciter, non est divisibile. — Restat igitur videndum, cur natura corporea seu spatii non possit ad divinam naturam pertinere. Corpus etiam universum est res bruta omni destituta cognitione : hic limitatio, hic imperfectio ejus est : et quidem summa imperfectio brutalitas est. Annot. maj.,* p. 21.

(2) *Quod etiam quasi per nebulam vidisse, videntur scholae, quae materiam (id est naturam corpoream) in infimo grade perfectionis collocaverunt, et proximam nihilo esse voluerunt.* Ibid.

(3) *Imperfectiones rerum creatarum comparatione facta ad Deum tantum sunt negationes, perfectiones vero rerum creatarum sunt ejus dona : has dedit, illae supervenerunt hoc ipso quo non plus dedit.* Ibid.

(4) *Unde Deus seu res aeternae proprie solum simpliciterque sunt. Met.,* p. 97.

CHAPITRE III.

Le monde extérieur et le monde des apparences.

SOMMAIRE. — Le monde connu par notre intelligence. — Le monde connu par les sens. — La vraie physique.

A. — PARTIE GÉNÉRALE DE LA PHYSIQUE.

I. La première idée que nous avons du monde extérieur est celle d'étendue. — L'étendue est « infinie. » — Le vide est impossible. — Dieu même ne pourrait produire le vide. — L'espace. — Le corps en soi, corps simple ou universel. — Le corps simple n'est pas un tout. — Il est indivisible. — II. Idée du corps particulier, mode du corps simple. — Tendance spinoziste. — Les trois dimensions. — Notions de superficie, de ligne et de point. — III. Ordre logique de ces idées. — L'abstraction chez Geulincx. — IV. Divisibilité du corps particulier. — Le mouvement. — Il vient de Dieu. — Le temps. — Pas de temps sans mouvement. — Dieu n'est pa dans le temps. — L'intelligence a précédé la matière et lui a prescrit des règles. — V. Nous ne connaissons ce monde que comme possible. — L'existence du monde *in actu* est prouvée par l'existence en nous des représentations sensibles. — Dieu n'a pu faire l'homme sans faire le monde. — Geulincx admet à regret l'existence de la matière.

B. — PARTIE SPÉCIALE.

I. Explication des phénomènes; conciliation des sens et de la raison. — Rôle des hypothèses. — Conditions des hypothèses. — II. Les hypothèses physiques. — III. Application des hypothèses à l'explication des phénomènes. — Intérêt de ces hypothèses. — Autre espèce d'hypothèses. — Importance assignée au mouvement. — Physique purement mécanique.

« Inspiciendo nostram conditionem simul etiam
» facile discimus, quid sit mundus ille in quem a
» patre nostro missi sumus. » *Eth.*, p. 287.

L'étude de nous-mêmes nous conduit d'abord à la connaissance de Dieu, ensuite à la connaissance du monde où notre Père divin nous a placés.

Ce monde, que nous appelons extérieur, n'est que l'étendue en mouvement [1]. Nous en avons l'idée indépendamment du témoignage des sens. Donc même privés de nos sens, nous pourrions avoir une idée du monde tel qu'il est en lui-même « non comme existant mais comme possible », d'après les notions innées de notre intelligence [2].

Le monde extérieur est l'« occasion » d'un autre monde, renfermé en nous-mêmes, qui se compose des apparences, des perceptions sensibles. — Comme celui-ci l'emporte en beauté sur le premier, et quel Dieu bon et sage il suppose! Ici je vois l'éclat du soleil et les splendeurs du firmament étoilé, je contemple l'azur du ciel, les nuages aux teintes blanches, la verdure des plantes, les mille couleurs des fleurs, j'entends le frémissement de la mer, le murmure de la brise, je sens le froid que produit le vent. Mais tout cela n'appartient pas au monde tel qu'il est en lui-même. C'est le domaine des sens [3]. Or, les choses ne peuvent être telles qu'elles paraissent aux sens [4]. Le témoignage des sens eux-mêmes le prouve. Quand j'ai reçu un coup de poing dans l'œil je vois des étincelles; les rayons d'une roue tournée avec rapidité paraissent réunis, le bâton plongé dans l'eau semble brisé!

Avant d'étudier les phénomènes, tels que le son, la lumière, la chaleur, « la vraie physique » [5] commencera

---

(1) *Phys.*, p. 1. *Met.*, p. 120. *Eth.*, p. 287. *Corpus in motu.*

(2) *Met.*, p. 120, note 1.

(3) *Verum omnia haec non spectare ad mundum ipsum ut in se est, sed ad eas quas ipse nobis imprimit perceptiones et sensus. Phys.*, p. 2.

(4) *Notandum res extra nos sub eadem specie non posse esse ut sensum afficiunt. Phys.*, pp. 120 et 3.

(5) *Physica vera*, par opposition à *Physica peripatetica. Met. perip.*, p. 156.

donc par approfondir les idées relatives à l'étendue et au mouvement, que nous trouvons en nous. Geulincx appelle cette partie de la physique : *Fragmentum metaphysiae* (1). Aussi dans les trois premiers traités de la *Physica vera* se borne-t-il à résumer les principes qu'il avait développés dans sa métaphysique, sous le titre de somatologie. Ce dernier terme, en effet, n'est pas entendu ici, dans son acception restreinte ; il s'applique à l'étude du monde corporel tout entier (2).

A. — PARTIE GÉNÉRALE DE LA PHYSIQUE.

I.

Le monde extérieur, je le connais clairement par les idées que j'en trouve dans mon intelligence. La première de ces idées est l'idée d'étendue. En effet, voici une pierre ; elle est froide, dure, opaque. Je puis lui enlever toutes ces propriétés, mais je ne puis l'imaginer sans étendu. Il résulte de là que le corps est une chose essentiellement simple et qu'il se confond avec l'étendue (3).

Le corps « s'étend à l'infini » (4). On ne peut, en effet, supposer une étendue à laquelle on ne puisse rien ajouter. Si une étendue était imaginée tellement grande qu'au delà il n'y en eût aucune autre, il y aurait quelque chose en deçà de ses limites et rien au delà. Or, il n'est pas possible qu'il

---

(1) *Phys.*, pp. 111, 120.

(2) La somatologie de Geulincx, publiée comme œuvre de Bontekoe, porte le titre suivant : *Sequentia ad physicam magis spectant.*

(3) *Phys.*, p. 4. *Ex quo jam satis patet, corpus esse rem essentialiter simplicem, nam, si unicam ejus formam, seu unicum hoc, quo est, quod, est ab eo per mentem separaveris, nihil prorsus ejus superesse intelligis. Met.*, p. 40.

(4) *Met.*, pp. 45 et suiv.

y ait un en deçà sans un au delà, non plus qu'un en dessus sans un au dessous, un père sans un fils, et en général un relatif sans un corrélatif. Dira-t-on : prenez l'étendue universelle, infinie, au delà d'elle il n'y aura plus rien? Mais c'est là une impossibilité, répond Geulincx, l'infini ne pouvant jamais être embrassé tout entier, ainsi que l'a observé Aristote.

De ce que le corps est « étendu à l'infini en tout sens », il résulte qu'il n'y a pas de vide. S'il y avait un vide, il y aurait un en deçà sans un au delà : en deçà de la limite qui se termine au vide il y aurait quelque chose, quelque étendue; au delà de cette sphère que le vide entoure, il n'y aurait plus rien (1). Mais Dieu ne pourrait-il exclure tout corps qui se trouve dans cette chambre? Assurément, mais il détruirait ainsi la chambre : les murs opposés se joindraient, de même que la voûte et le plancher! La distance ou l'espace qui sépare les murs est, en effet, un corps au sens vulgaire du mot (2).

Le corps, tel que nous l'avons considéré jusqu'à présent, est le corps en soi ou le corps simple (*corpus ipsum, corpus simpliciter dictum*), identique à l'étendue et à l'espace. Il porte différents noms en métaphysique : *corpus universale, corpus generale, corpus generaliter sumptum, corpus universum, corpus universim sumptum, totum corpus, totum spatium*. Mais ce sont là des dénominations inexactes, dit Geulincx (3). En effet, la notion de corps simple n'a pas été obtenue

(1) *Met.*, p. 48. — *Phys.*, p. 12.

(2) *Spatium est corpus*. *Met.*, p. 50.

(3) *Met.*, p. 55, note. — Geulincx continue cependant à employer ces dénominations pour se faire comprendre, de même qu'il dit : le soleil se lève, etc. Pour un motif analogue il appelle communément l'homme, esprit ou intelligence : *nos qui mentes sumus* (par exemple, *Met.*, p. 87), bien que nous ne soyons que des modes.

par abstraction des corps particuliers. Les corps particuliers au contraire ont été abstraits du corps en soi par une opération de l'intelligence (1).

Le corps en soi n'est donc pas un corps général ou universel. Ce n'est pas davantage un tout (*totum aliquid*) (2). Le tout, en effet, est la réunion de plusieurs parties. Or, on ne peut supposer l'existence séparée d'une partie du corps simple, puisqu'une partie n'en peut être imaginée sans le reste de l'étendue, laquelle est infinie (3). Le corps en soi, en effet, chose essentiellement simple, ne peut être divisé(4). Son indivisibilité résulte encore de ce qu'il n'y a pas de vide. S'il pouvait être divisé, il y aurait un vide entre ses différentes parties. — Mais si le corps en soi est indivisible, continue Geulincx, les corps particuliers peuvent être divisés. De même les esprits particuliers peuvent être malheureux, non l'esprit en soi (5).

Le philosophe ne s'aperçoit pas que sa notion du corps en soi ou de l'étendue indivisible est contradictoire. Peut-on,

---

(1) *Corpus putant esse universale, putant esse abstractum ab individuis corporibus. — Quod falsum est : nam contra corpora particularia mentis opere abstracta sunt a corpore simpliciter dictum. Met.*, p. 234.

(2) *Ipsum corpus non est vere totum aliquid, totum enim est plura simul sumpta, quale quid non est corpus : nam particularia corpora non componunt corpus, atque adeo ipso priora non sunt, ut vulgo putant, sed supponunt ipsum et tantum per abstractionem et praecisionem mentis ex eo praescinduntur. Met.*, p. 57, note.

(3) *Corpus ipsum, quod quaqua versus in infinitum extensum, simplex quaedam et indefinita res est : nil ejus est, sive quod ad essentiam, sive quod ad integritatem pertineat, quod sine altero ejusdem vel esse, vel cogitari posset. Met.*, p. 57.

(4) *Corpus simpliciter dictum unum, simplex individuum et singulare est. Met.*, p. 234. — *Corpus est individuum singulare. Met.*, p. 56.

(5) *Corpora particularia possunt dividi, non corpus ipsum, sic mentes particulares possunt esse miserae, non ipsa mens, sumus enim modi mentis ut corpora particularia sunt modi corporis. Met.*, p. 56, note. La suite de ce passage a été citée plus haut, p. 79.

concilier sa théorie avec cette définition qui assimile l'étendue à une juxtaposition de parties : *Extensio non aliud dicit quam partem juxta partem* (1)?

II.

Mais comment parvenons-nous à l'idée du corps particulier? En partant de l'idée de corps simple. Le corps particulier n'est qu'une manière de considérer le corps simple, il n'en est pas une parties, mais un mode — *corpus particulare non est pars, sed modus corporis simpliciter dicti* (2) — auquel nous arrivons par une abstraction, *praecisione mentis*.

Geulincx enlève donc, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, toute substantialité aux corps particuliers, et il glisse sur la pente du spinozisme. Dans la pratique néanmoins, il est bien forcé de s'en tenir à l'idée vulgaire de cette substantialité.

Le corps particulier a trois dimensions. Le corps simple, étant infini en étendue, n'admet aucune dimension, car toute dimension suppose une limite dans ce qu'elle mesure. La dimension est une des trois lignes droites qui se coupent à angle droit au centre du corps et courent de là jusqu'à la périphérie. Comme on ne peut tracer que trois de ces lignes, il n'y a que trois dimensions : la plus grande est appelée longueur; la plus petite, épaisseur, hauteur ou profondeur; celle qui se trouve entre les deux autres, largeur.

---

(1) *Met.*, p. 84. *Impossibile est extensionem cogitare sine partibus. Met.*, p. 39.

(2) *Met.*, p. 73. Ainsi, dit Geulincx, les pierres, le soleil ne sont pas à proprement parler des corps, mais des choses corporelles *(corporea)*. Cette table est moins du bois que de bois. *(Haec mensa non tam proprie lignum est quam lignea). Met.*, p. 50. Cf., p. 39.

La longueur suppose nécessairement un devant et un derrière; la largeur, un côté droit et un côté gauche; l'épaisseur, un dessus et un dessous (1). Ces trois dimensions ne diffèrent pas réellement (*realiter*) entre elles. Elles sont une seule et même chose, en ce sens que chacune suppose nécessairement l'existence des deux autres.

Comment arrive-t-on alors aux notions de la superficie, de la ligne et du point — dont la première n'a que deux dimensions, la seconde une dimension et la troisième aucune? Par une abstraction de l'intelligence qui les sépare des corps particuliers, comme elle a séparé ceux-ci du corps simple. Ainsi par exemple, une superficie n'est autre chose que la largeur et la longueur prises séparément en considération. [Remarquez que nous disons « en considération et non en pensée », car dans notre pensée les trois dimensions sont inséparables (2)]. La ligne s'abstrait de la superficie et le point de la ligne. Rien ne peut être abstrait du point. Les mathématiciens vont donc à rebours quand ils partent du point pour arriver, par la ligne et la surface, au corps. Les surfaces, les lignes et les points sont des modes et non pas des parties : ces notions, en effet, n'ont pas été obtenues par la division du corps particulier, de la surface et de la ligne.

---

(1) Geulincx place ici l'embranchement qui conduit à la géométrie. — *Met.*, p. 65.

(2) D'après notre philosophe, on ne doit pas dire en quoi la considération diffère de la pensée. Ce sont deux opérations de notre intelligence que nous connaissons clairement par le sens intime. De même, il est inutile de dire — il suffit de le sentir — en quoi la faim diffère de la soif, l'ouïe de la vue, à moins qu'on ne se borne à définir par un exemple, ou par la répétition sous forme de vocables synonymes. — *Quae satis clara sunt definir non debent. Log.*, p. 430.



Donc de même que le corps particulier est un mode du corps simple, la superficie est un mode du corps particulier, la ligne un mode de la superficie, le point un mode de la ligne.

III.

En résumé, nous découvrons en nous avant tout, comme notion fondamentale, qu'il existe un corps en soi, lequel est l'étendue même et qu'on peut encore appeler l'espace.

Ce corps est infini en étendue, simple et indivisible; il exclut toute idée de vide. De la notion du corps simple, nous sommes arrivés à celle du corps particulier par une opération de notre intelligence. Nous avons passé de la même manière, du corps particulier aux notions de la superficie, de la ligne et du point.

Geulincx établit ainsi un ordre logique entre les diverses notions qu'il trouve dans l'intelligence : il recherche leur formation, la production des unes par les autres [1].

Les notions ainsi obtenues, dit Geulincx, ne sont pas des fictions, des produits de notre raison ou de notre imagination. Les corps particuliers sont « quelque chose du corps simple », la superficie, la ligne et le point sont « quelque chose du corps particuliers [2]. » Il cite à ce propos l'aphorisme : *Abstrahentium non est menda-*

---

(1) Grimm, *Geulinx' Erkenntnisstheorie u. Occasionalismus*, pp. 25 et 67.

(2) *Non sunt figmenta, non entia rationis, non chimerae, ut quidam non satis philosophiae consulti, nimis temere loquuntur pronuntiantque, sed corpora particularia, sicut sunt aliquid ipsius corporis simpliciter dicti, sic et revera superficies, lineae atque puncta sunt aliquid extra nos in corpore particulariter sumpto. Met.*, p. 72.

cium, c'est à dire que ceux qui abstraient ne mentent pas ([1]), n'imaginent pas des fictions, des chimères, des *entia rationis.*

Geulincx n'a donc pas en vue ici, l'abstraction ordinaire, qui consiste à prendre à plusieurs choses leurs caractères communs et à passer ainsi du particulier au général. Le point s'abstrait de la ligne, la ligne de la superficie, la superficie du corps particulier, le corps particulier du corps simple; mais on n'arrive pas ainsi à des « *universalia* ». *Non fiunt universalia : nam nec punctum de lineis, nec hae de superficiebus, etc. affirmari possunt, eo quod quae istius abstractionis abstracta fuere, non sint communia a quibus abstrahebantur* ([2]).

IV.

Parmi les idées que Geulincx développe ensuite, nous nous bornerons à relever celles qui concernent le mouvement et le temps.

Le corps particulier est divisible à l'infini en longueur, en largeur et en épaisseur ([3]). Mais la divisibilité d'un corps ne peut se concevoir sans la mobilité. Aussitôt qu'une partie d'un corps est séparée d'une autre partie, il y a mouvement. Tout mouvement consiste dans le rapprochement et l'éloignement de deux parties d'un corps ([4]). Le corps par-

---

(1) *Qui abstrahunt non fingunt, non mentiuntur. Met.,* pp. 60, 72.

(2) *Met.,* p. 233. Cf. *Phys.,* p. 23. — GRIMM, *Op. cit.,* p. 34.

(3) *Met.,* p. 76.

(4) *Motus est conjunctio viciniae atque distantiae ejusdem ad idem. Phys.,* p. 46. — *Motus non est aliud quam vicinitas atque distantia duarum earundem partium inter se. Met.,* p. 83. — Mais, comme le vide est impossible, c'est une troisième partie qui va se placer entre les deux autres.

ticulier donc, par sa nature, possède la divisibilité et la mobilité; mais il n'a d'aucune façon la division et le mouvement actuels ([1]). L'idée du mouvement implique, en effet, celle de séparation. Le mouvement n'appartient donc pas à la nature du corps. De qui donc le corps a-t-il reçu le mouvement? D'un être intelligent nécessairement. Comme il ne vient pas de nous-mêmes, — la conscience nous l'apprend, — il ne peut venir que de Dieu ([2]).

Le mouvement comprend deux états : proximité et éloignement (*adesse et abesse*). Mais ces deux états ne peuvent être simultanés : de là « un avant et un après » qui constituent le temps.

Personne ne songe à contester que l'existence du mouvement implique celle du temps; mais on a soutenu que le temps pourrait exister sans le mouvement. De même la blancheur suppose la couleur, mais la couleur peut exister sans la blancheur. — Geulincx nous signale là le préjugé d'un temps imaginaire, considéré comme infini : le temps aurait couru pendant des périodes infinies avant l'existence du monde et du mouvement. Impossibilité manifeste! La durée implique le mouvement, car sans le mouvement, toutes les choses sont en même temps : « tout est maintenant, moment indivisible : rien avant, rien après ([3]). » C'est ce qu'Aristote a démontré par l'exemple de ceux qui sont plongés dans un profond sommeil : entre le moment où ils s'endorment et le moment de leur réveil, il leur semble qu'il n'y a pas eu de succession, parce qu'ils n'ont pas été dans le mouvement. Dieu lui même, — Geulincx est du moins

---

(1) *Met.*, pp. 26 et suiv. — Cela se déduit aussi de l'axiome : *qui nescit quomodo fiat, id non facit.*

(2) *Met.*, p. 85. Cf. ce qui a été dit plus haut.

(3) *Met.*, p. 85.

fondé à le croire, — ne pourrait faire en sorte que le temps existe sans le mouvement, puisqu'il ne peut produire des pensées en nous que par l'entremise du corps et du mouvement [1].

Dieu n'est pas dans le temps. C'est pourquoi on ne doit pas dire : *Deum heri fuisse, hodie esse vel cras futurum esse,* mais simplement : *Deum esse*. Quant à l'homme, il n'est dans le mouvement et dans le temps que *per accidens,* par l'effet de son corps lequel est vraiment dans le mouvement et dans le temps [2].

Le corps a-t-il toujours existé? Évidemment non. Est de toute éternité, dit Geulincx, ce qui a existé en premier lieu ou qui est de nature telle qu'aucune science ne peut être supposée antérieure [3].

Quel est cet être? Ce n'est pas le corps, car s'il avait existé le premier, il devrait avoir fait toutes les choses secondes. Or, il est dépourvu de toute connaissance : « il ne sait comment ces choses ont été faites. »

De plus, bien que le corps soit une chose brute, il suit nécessairement certaines lois, règles ou notions de l'esprit [4]. « Il est donc évident que quelque esprit précède le corps, dictant ces règles et leur ordonnant d'être efficaces ».

V.

Tel est le monde qui m'est révélé par les principes de l'intelligence. Ce monde est le seul véritable. Pourquoi ?

---

(1) *Met.*, p. 90.
(2) *Met.*, pp. 90 et 92. — *Annot. maj.*, p. 16.
(3) *Met.*, p. 42.
(4) *Met.*, p. 43.

Parce qu'il n'y a que celui-là qui soit clairement et distinctement connu par nous (¹).

Mais ce monde véritable et que je connais d'une manière immédiate, existe-t-il bien réellement en dehors de moi? Les principes de mon intelligence permettent d'affirmer tout au plus que l'existence de ce monde est possible (²). Le *purus intellectus* ne peut aller au delà.

Mais outre les notions innées, ma conscience découvre en moi des idées venues du dehors, des représentations sensibles. Ici on trouve une preuve certaine de l'existence du monde extérieur, *in actu*, Dieu ne pouvant produire que par l'entremise du corps et du mouvement les images multiples du monde de l'apparence.

L'existence en moi du monde sensible, qui ne correspond à aucune réalité extérieure, implique donc l'existence hors de moi du monde tel qu'il a été conçu par mon intelligence (³).

---

(1) *Haec enim clare et distincte a mente nostra percipiuntur, manifestum autem est ea, quae cadunt sub claram et distinctam humanae mentis perceptionem, esse aliquid reale ac possibile, hoc est, ea posse a Deo naturae opifice produci. Disputatio de corpore in universum spectato.* (*Annot. maj.*, p. 263.) Cf. GRIMM, *Op. cit.*, p. 39.

(2) *Ita vero solo utentes intellectu facile quidem nobis persuasi sumus de rerum corporearum existentia* POSSIBILI. Ibid., p. 263. — *Nimirum si mens nostra se sola utatur, et ad se tantum respiciat certum est dari rerum corporearum existentiam saltem* POSSIBILEM, *quatenus nempe earum magnitudo, figura, situs, etc. considerantur.* Ibid., p. 263. — Nous avons l'idée du monde, nous le connaissons *non ut existentem sed ut* POSSIBILEM. *Met.*, p. 120, note.

(3) *Disp. de corpore*, p. 264. — Geulincx trouve une preuve de l'existence « probable » du monde matériel dans l'imagination, dont les données sont empruntées au corps. — *Jam vero attentius vestiganti, quid sit imaginatio? eam deprehendet nihil esse aliud, quam applicationem mentis ad corpus intime praesens, nec enim facultas cognoscens ad nihil se applicare potest, proinde sequitur corpus aliquod probabiliter saltum actu existere.* — *Disp. de corpore*, p. 263. — Mais cette preuve semble tout-à-fait accessoire. Ailleurs Geulincx n'invoque jamais le témoignage de l'imagination.

Ainsi se vérifie cette proposition que nous trouvons dans la théologie de notre philosophe : Dieu n'a pu faire l'homme sans faire le monde ([1]).

Chose digne de remarque, malgré ce résultat logique de son occasionnalisme, Geulincx semble n'admettre qu'à regret l'existence de la matière. Les choses successives, dit-il, n'arrivent à l'existence que lorsque leur dernière partie a été ajoutée, ainsi que l'enseigne l'aphorisme : *Res successive dicuntur existere per ultimum suum esse.* Le nombre 100 n'est pas tel quand il est encore 99. Geulincx en conclut, avec Platon, que le mouvement, le temps et tout ce qu'il contient, le monde et ses parties, y compris nous-mêmes en tant qu'hommes, n'existent pas proprement, toutes leurs parties ne pouvant être réunies en une fois. Dieu seul existe véritablement ([2]).

B. — PARTIE SPÉCIALE.

I.

Demandons-nous maintenant comment nous pouvons connaître le monde des sens ou les perceptions sensibles comme telles. La physique, dans sa partie spéciale, aura donc pour objet « d'expliquer les phénomènes, de les ramener à leur cause, de concilier les sens et la raison, » où, en d'autres termes, « d'appliquer la métaphysique aux choses qui nous sont connues par les sens » ([3]).

---

(1) *Homines facere nos non poterat (Deus), nisi mundum faceret. Met.,* p. 144.

(2) *Met.,* p. 97. Texte déjà cité.

(3) *Phaenomena seu apparentiae sunt partes hujus mundi quatenus incurrunt in sensus nostros. — Haec phaenomena explicare, in causas suas referre et cum ratione sensus conciliare physici proprius labor est. Phys.,* p. 108. — *Physici vero*

Tout s'expliquera ici par les divers mouvements (1).

« Les phénomènes ou les apparences sont des parties de ce monde en tant qu'elles affectent nos sens. » Tels sont : le soleil, la lune, leur lever et leur coucher, la terre, l'eau.

Le caractère des théorèmes métaphysiques (2) est d'être nécessaire; les phénomènes sont complètement contingents. Or, du nécessaire on ne peut conclure au contingent. Il en résulte que les principes métaphysiques ne suffisent pas à expliquer les phénomènes sensibles (3). Il faut avoir recours à des principes spéciaux que l'auteur appelle hypothèses (4).

Ces hypothèses doivent, d'après lui, réunir les conditions suivantes :

1° Elles seront contingentes. Si elles étaient nécessaires comme les théorèmes de la métaphysique, on ne pourrait en déduire les apparences qui sont contingentes.

2° Elles ne peuvent être elles-mêmes des phénomènes ou des apparences, puisqu'on s'en sert pour expliquer les phénomènes. — Comme le démontre Aristote, les anciens philosophes ont fait des hypothèses fausses en disant que les phénomènes provenaient de l'éther, du feu, de l'eau, etc.

3° Elles doivent consister en notions simples, vraies et

---

labor est sensum cum ratione conciliare, seu metaphysicam applicare ad ea, quae per sensum nobis innotescunt. — *Compendium physicae*, p. 148.

(1) *(Physica) in qua continua diductione per varios motus, varia atque adeo omnia naturae phaenomena, abunde explicantur. Met.*, p. 123.

(2) Il s'agit des principes métaphysiques développés dans la partie générale de la physique et dans la somatologie de Geulincx. Cf. *Phys.*, p. 108.

(3) La raison abandonnée à elle même ne suffirait pas. — *Ratio enim nuda et sibi soli relicta facile colligeret talem aliquem posse esse nundum; sed talem esse, qualis ille est quem sensu incolimus nunquam deprehenderet. Comp. phys.*, p. 112.

(4) *Necessum igitur est, ultra theoremata quae supra attulimus alias aliquas propositiones (quas hypotheses vocamus) ad phaenomena explicanda afferre. Phys.*, p. 108.



claires. — Des notions fausses et obscures pourraient-elles expliquer quelque chose? Les péripatéticiens (1), eux, ont recours, pour expliquer les phénomènes physiques, aux formes substantielles et à beaucoup d'autres notions qu'ils ne comprennent pas.

4° Avec l'aide des théorèmes métaphysiques elles doivent suffire à expliquer clairement tous les phénomènes.

A la vérité, il n'est pas nécessaire que par les hypothèses et les théorèmes métaphysiques, on explique *de facto* tous les phénomènes. Leur nombre est infini, mais il faut tout au moins qu'on puisse se rendre compte de ceux qui tombent sous nos sens. L'hypothèse de Ptolémée ne satisfait pas, puisqu'elle n'est pas applicable à Vénus et à Mercure.

II.

Quelles sont ces hypothèses?

La première consiste à supposer qu'il y a un mouvement (2). — Les quatre conditions lui sont applicables. Elle est contingente. Nous avons vu, en effet, dans la métaphysique, que le mouvement n'est que la séparation des choses qui étaient réunies. Il n'y a là aucun caractère de nécessité. Ces choses pouvaient rester réunies. Le mouvement dépend complètement du bon vouloir du Moteur, à qui il appartient de le communiquer au corps. Ensuite, conformément à la seconde condition, le mouvement n'est pas au nombre des purs phénomènes. Nous

(1) Il s'agit de ceux de son temps. Geulincx renvoie ici à la physique péripatéticienne. Il a probablement en vue l'un de ses cours, qui n'a pas été publié.

(2) *Suppono motum esse. Phys.*, p. 111. — Nous suivons presque littéralement le texte de l'auteur.

avons, en effet, l'idée claire et distincte du mouvement, c'est-à-dire de la séparation et de la réunion des parties, avant d'avoir l'idée d'un phénomène sensible déterminé. La troisième condition lui convient, puisque cette hypothèse correspond dans notre esprit à une notion claire et distincte. Enfin, il résulte de l'ensemble des hypothèses que la quatrième condition lui convient également.

Les autres hypothèses de Geulincx sont :

Le mouvement imprimé au corps est une collision (1). Ce mouvement est grand sous deux rapports différents : il est très rapide et répandu dans un large espace (2). Ce mouvement est toujours de la même grandeur (3).

III.

Tous ces principes posés, Geulincx arrive enfin à l'explication des phénomènes dans le monde et dans le corps humain par le mouvement. C'est l'objet des deux derniers traités de la physique intitulés, l'un : *De mundo magno*, et l'autre : *De microcosmo*. Le premier de ces deux traités, — qui sont très sommaires (4), — contient quelques démon-

(1) *Suppono motum qui impressus est corpori collisionem esse. Phys.*, p. 113.

(2) *Suppono illum motum magnum esse et magnum quidem dupliciter, nempe quia et rapidus est et velocissimus et quia diffusus est per amplissima longe spatia. Phys.*, p. 115.

(3) *Suppono motum illum eadem semper mensura permanere. Phys.*, 117. (Principe cartésien : conservation de la même quantité de mouvement). La 5e dissert. phys. ajoute ces mots : *ita scilicet ut motus nullus pereat, nullus etiam de novo adveniat. Annot. maj.*, p. 182. — Dans le *Compendium physicae*, la 2e hypothèse manque. Dans la 5e dissertation physique il y a une cinquième hypothèse : *Suppono motum inaequaliter impressum esse, ita ut, majora corpora aliquando plus excedant minora in motu, quam in mole. An. maj.*, p. 182.

(4) Ces deux traités ne comprennent ensemble que 26 pages.

strations cosmologiques. Exemple : qu'est ce que le feu et l'éther? — Un mouvement a été imprimé au corps (première hypothèse); ce mouvement est véhément (3e hypothèse); par ce mouvement les parties du corps se heurtent (2e hypothèse). Les heurts détruisant les angles et les aspérités, ces parties deviennent des globes (principe général de physique métaphysique). L'ensemble de ces globes constitue l'éther (1). Entre ces globes il y a des interstices, lesquels sont remplis par un fluide corporel (principe général) : ce corps fluide est le feu (2). Le feu est mû avec la plus grande rapidité, etc. — Geulincx place ici une sous-hypothèse : je suppose que ces globes constituant l'éther sont tellement petits qu'ils échappent à nos sens (3). Cette hypothèse réunit les quatre conditions énoncées plus haut. Il y a quelque doute pour la troisième condition; elle est remplie pourtant, car nous avons parfaitement l'idée de globules de cette nature, le corps particulier étant divisible à l'infini (principe général).

IV.

Ce système d'hypothèses imaginé par Geulincx est certes intéressant. Ainsi que le remarque Mr Grimm (4), « la pensée de jeter un pont entre les pures notions de l'intelligence et les phénomènes du monde sensible, au moyen de ce qu'il appelle des hypothèses, est à coup sur digne de considération. Kant lui même sentait une nécessité analogue lorsqu'il

---

(1) *Congeriem horum globorum aetherem voco. Phys.*, p. 122.

(2) *Hoc corpus fluidum aetheris interstitia replens ignem voco. Phys.*, p. 123.

(3) *Hypothesis I interposita. Phys.*, p. 124.

(4) *Op. Cit.*, p. 52.

conçut l'idée de ses « schemata » comme intermédiaires entre les catégories et l'intuition pure. »

Relevons, sur l'emploi des hypothèses, un passage curieux qu'on trouve dans les *Quaestiones quodlibeticae* (1), œuvre de jeunesse de l'auteur : *Formato jam per scientias et maturo per experientias ingenio, hypothesis aliqua proponatur : id est, conjectura elementorum naturae, brevis sine superfluo, clara sine figmentis ignotarum rerum, quae experimentis omnibus continua diductione satisfaciat, scientiae, cujus vicem gerere debet, quam simillima. In hanc ne juret discipulus : teneatur quoad phaenomenis omnibus respondeat; ubi in puncto deficit rejiciatur, et alia tentetur verum.* C'est la première idée du genre d'hypothèses qu'on trouve plus tard dans la physique. Mais on peut voir aussi, semble-t-il, dans ce passage le germe de la théorie qui a été si bien développée par Mr E. Naville et par le P. de Smedt (2), — à savoir que l'hypothèse est un procédé de raisonnement des plus féconds, quand bien entendu elle est vérifiée par l'expérience et le raisonnement; car sans hypothèse préconçue, c'est-à-dire sans but déterminé, le savant ne ferait qu'entasser des observations stériles.

La physique de Geulincx, dans sa partie spéciale, est encore remarquable par l'importance qu'elle accorde au mouvement qui se trouve au fond de tous les phénomènes. Descartes avait assigné au mouvement sa véritable place comme cause des phénomènes — rejetant bien loin les propriétés spécifiques, « c'est-à-dire l'attribution aux choses de certaines propriétés qui consistent précisément à produire les phénomènes dont il faudrait déterminer la cause » (3).

---

(1) Édition de 1653, p. 13.

(2) E. Naville, *De la logique de l'hypothèse.* Le P. Ch. de Smedt, *Principes de la critique historique.*

(3) Cf. E. Pirmez, *De l'unité des forces de gravitation et d'inertie,* Ch. I.

C'est un mérite pour Geulincx d'avoir compris l'importance de cette découverte et d'avoir contribué à la propager.

D'autre part, on peut répéter ici les paroles attribuées à Descartes, et qui résument, en effet, sa physique : « qu'on me donne de l'étendue et du mouvement, et je fais le monde. » Il en résulte que, pas plus que son maître, Geulincx ne peut rendre compte de la diversité des phénomènes sensibles. — La vie, la force sont exclues de cette conception mécanique et géométrique de l'univers, et toute explication des phénomènes physiologiques et chimiques est impossible.

CHAPITRE IV.

La connaissance.

SOMMAIRE. — I. La vraie sagesse. — Il s'agit d'apprendre à connaître les choses pensées sans les formes de la pensée. — La physique et la métaphysique des péripatéticiens. — II. Caractère subjectif de nos connaissances. — Penchant de notre intelligence à attribuer aux choses sensibles les apparences qui sont en nous, et aux choses intellectuelles les formes qui servent à les concevoir. — Conséquences morales. — III. Les formes de la pensée sont : le sujet et le prédicat. — § 1. *Du sujet.* Cette notion n'a pas été obtenue par abstraction des choses réelles. C'est la désignation d'une forme sous laquelle nous saisissons une chose. — Substance et accident. — Origine du langage. — *Nihil est in corrupto intellectu quin prius fuerit in sensu.* — Le péché originel. — La substance et l'accident ramenés à la notion de sujet. — Les notions de tout et de parties ramenées également à la notion de sujet. — § 2. *Du prédicat.* Le prédicat est ce qui est dit du sujet. — IV. La logique de Geulincx. — La grammaire. — Nous ne pouvons saisir une chose que dans une forme. — Nous devons toujours rectifier nos connaissances. — Dieu seul connaît les choses complètement. — V. Importance de Geulincx comme adversaire de la scolastique. — Il combat à la fois les nominalistes et les réalistes. — Analogie avec Kant. — Jugement de Ruardus Andala.

> « Sapiens est qui capit et intelligit rem ut in
> » se est. » *Met.*, p. 129.
>
> » Hanc sapientiam nemo habet in summo gradu
> » circa rem aliquam, nisi qui rem illam effecerit,
> » et efficiendo intime possederit. »
> *Met.*, p. 130.
>
> « Cum intellectus noster finitus sit et limitatus,
> » nunquam rem aliquam attingit nisi sub certo
> » modo. » *Met.*, p. 173.

I.

La véritable sagesse, dit Geulincx, considère les choses

que nous connaissons, telles qu'elles sont en elles-mêmes ([1]). Nous connaissons les choses de deux manières : par les sens et par l'intelligence. Mais en elles-mêmes les choses ne sont pas telles que nous les représentent les sens et l'intelligence : « quelque chose de divin nous en avertit sans cesse » ([2]).

Nous avons vu que les choses ne peuvent être en réalité telles qu'elles apparaissent aux sens. Dans le monde extérieur il n'y a qu'étendue et mouvement ([3]). Il s'agit maintenant d'apprendre à connaître les choses pensées ([4]), *quod pauci videntur observasse,* séparées des formes ou modes ([5]) de la pensée, telles que substance, accidents, qualités, etc.

Cette étude fait l'objet de l'ouvrage de polémique intitulé : *Metaphysica ad mentem peripateticam,* et dans lequel Geulincx attaque les péripatéticiens de son temps et leurs doctrines scolastiques.

---

(1) *Vera sapientia considerat res ut sunt in se. — Nos non debemus considerare res prout sunt sensibiles (id est sub certa specie incurrunt in sensum) neque ut sunt intelligibiles (id est sub certo modo a nobis cogitantur).* — *Met.*, p. 155. Cf. *Met.*, pp. 97, 129.

(2) *Etiamsi nos semper phasmata sensus et intellectus ipsis rebus tribuamus, tamen est aliquid divinum in nobis, quod semper dicit nobis, non esse sic, et in hoc unico consistit nostra, quatenus homines sumus, sapientia. Met.*, p. 155, note.

(3) *Res quidem sensibus subjectas vera sapientia abstrahit a speciebus et imaginibus, quae per sensum iis affingi et adscribi solent, easque sic abstractas contemplatur in physica. Met.*, p. 156. Voir la partie générale de la physique.

(4) *Res quae sub sensum non subjiciuntur.* Ibid. — *Non minus enim, quod pauci videntur observasse, intellectus noster modos suarum cogitationum rebus a se cogitatis tribuit, quam sensus a se perceptis speciem, quam ipse in se habet, affingere et quasi appingere solet. Met.*, p. 156.

(5) Geulincx dit : *modi nostrarum cogitationum.* Nous traduisons *modus* par forme, afin de ne pas confondre avec les *modi mentis* et les *modi corporis,* lesquels sont les esprits et les corps particuliers.

La philosophie aristotélicienne fait fausse route : 1° dans la physique, où elle considère les choses telles qu'elles sont soumises aux sens, — et leur donne, d'après les apparences des sens, les dénominations de chaudes, de froides, etc.; 2° dans la métaphysique, où elle envisage les choses pensées telles qu'elles apparaissent sous les formes de notre intelligence. — Comme si les choses étaient réellement telles que nous nous les représentons par les sens et par l'intelligence!

En cela, dit Geulincx, les péripatéticiens sont des enfants. Quand une rame est plongée en partie dans l'eau, elle paraît brisée : tout le monde doit la voir ainsi par les sens et par l'intelligence. Mais l'homme raisonnable rectifiera son jugement par sa raison : l'enfant restera trompé. De même les péripatéticiens attribuent aux choses perçues par les sens, les apparences de leurs sens; aux choses intellectuelles, les formes de la pensée, et ils croient, que les unes et les autres sont telles qu'elles apparaissent à nos sens et à notre intelligence. Ainsi, ils sont fermement persuadés qu'en elles-mêmes les choses intellectuelles sont substances, accidents, qualités, relations, parties ou entiers, etc. Or, tout cela dépend des formes de notre intelligence, « de notre dire », et ne peut correspondre aux choses mêmes (1).

II.

Avant de se demander ce que sont ces formes de la

(1) *Totum id pendet a modis intelligentiae nostrae, totum inquam id nostrum dicere est propter quod nihil in re ponitur, nihil mutatur, ni habet oraculum sapientiae. Met.*, p. 158. — *Propter nostrum considerare nihil mutatur in re, ut recte olim Aristoteles. Annot. maj.*, p. 77. *Met.*, p. 156. Geulincx oppose donc là Aristote aux péripatéticiens scolastiques.

pensée, Geulincx s'étend longuement sur le caractère subjectif de nos connaissances et sur le penchant irrésistible qu'a l'intelligence humaine d'attribuer aux choses sensibles et intelligibles les formes de la sensibilité et de la pensée.

Il est clair d'abord que nous attribuons aux choses sensibles les formes ou modes de la sensibilité, c'est-à-dire les apparences sous lesquelles nous les percevons : *Certum est nos modum sentiendi nostrum, seu speciem illam quae in nobis sensuque nostro versatur, attribuere objecto seu rei per sensum perceptae* [1]. Le tison qu'on fait tourner dans l'obscurité est pour nos yeux un cercle de feu, et nous croyons que le cercle est réel, bien qu'il constitue une simple apparence qui est en nous.

Ainsi d'une manière générale, nous donnons aux objets les apparences sensibles qui sont purement subjectives. Notre penchant sous ce rapport est si fort que nous ne savons presque jamais saisir par la pensée un objet sans lui attribuer ces apparences, alors qu'il est évident qu'en elles-mêmes les choses ne sont ni blanches, ni lumineuses, ni chaudes, ni froides.

Presque tous les philosophes partagent à cet égard l'erreur du vulgaire : par leur jugement comme par leurs sens ils rapportent les apparences de blancheur à la neige, les apparences de la chaleur au feu, attribuant ainsi les phénomènes aux choses qui en sont seulement l'occasion [2].

Quant aux choses intellectuelles, nous leur attribuons les formes qui servent à les concevoir : *Non minus modos harum*

---

(1) *Met.*, p. 158.

(2) *Met.*, p. 160. — Le sens du tact dans la douleur est le seul qui fasse exception ici. En effet, nous ne plaçons pas la douleur dans le couteau qui nous a blessé, comme nous plaçons dans le soleil la lumière qui frappe nos regards. Dans les autres perceptions, le tact suit la voie ordinaire. *Met.*, p. 161.



cogitationum adscribimus objectis, quam species nostrorum sensuum : inde enim vocamus quaedam objecta nostra, substantias, accidentia, relationes, subjecta, praedicata, tota, partes, etc. quae omnia cum tantum dicant modos aliquos nostrae intelligentiae, solemus tamen ea considerare quasi res aliquas, quae ipsae in se infectae sunt istis phasmatibus intellectualibus (1).

Geulincx est frappé des conséquences que ce penchant engendre en morale. Notre volonté et nos passions sont portées à assigner à une chose extérieure une cause qui doit être cherchée en nous (2). De même les dénominations de bien et de mal n'ont rien d'objectif, c'est en nous-mêmes qu'il faut chercher leur origine, dans notre amour ou notre aversion pour une chose (3).

III.

Revenons aux formes de la pensée. Quelles sont ces formes ?

Geulincx les ramène au sujet (*ens*) et au prédicat (*modus entis*) (4). De là les deux divisions de son travail : *De ente, De modo entis*.

---

(1) *Met.*, p. 165.

(2) *Hisce modis agendi, humanae menti attexitur quaedam lascivia qua quidem non cogitandi modo, sed causam certo modo cogitandi attribuimus rebus cogitatis seu objectis externis : cum tamen subinde causa illa tota in nobis sit. Met.*, p. 166. — *Non solet enim voluntas atque passio speciem suam assignare rebus extra nos positis (ut sensus atque intellectus solent) sed eam speciem sibi reservantes, causam nihilominus istius speciei dant objectis. Met.*, p. 170.

(3) Ibid. Voir plus loin chapitre V.

(4) Geulincx parle encore d'une troisième forme de la pensée, *sententia*, dont il n'a pas à s'occuper ici : *tertium (modum) nobis reservamus : nec enim putamus res extra nos positas esse sententias, neque eas sic unquam vocamus, sed sententiam habere nos in mente, eam menti jam conceptam pronunciare nos et*

§ 1r. *Du Sujet.*

Tout ce que l'intelligence saisit est un sujet : ***ens seu aliquid, seu quid, seu id cui consonat Belgicum nostrum*** IET (sic). Geulincx ajoute : ***non est aliud quam modus subjecti, seu talis modus cogitandi, quo apprehendimus id quo affirmare, de quo dicere aliquid constituimus.***

La notion de sujet (*ens*) n'a pas été obtenue par abstraction des choses réelles, comme le croient les péripatéticiens. D'après eux le sujet existe hors de nous ([1]). Or, le sujet n'est que la manifestation extérieure par laquelle nous annonçons que nous saisissons quelque chose par l'esprit (*pura nota affirmandi*).

Nous saisissons une chose dans le but d'en dire une particularité ([2]). C'est pourquoi la *nota affirmandi* est en même temps la *nota subjecti*. En d'autres termes, l'*ens* est la désignation d'une certaine forme sous laquelle nous saisissons une chose. Comme simple forme, il est complètement vide (*quod est*). Il n'a un contenu que lorsque nous saisissons une chose (*quod est dulce*), et dès que nous saisissons une chose, c'est sous cette forme ([3]).

---

effere dicimus (p. 181). Voici des exemples des trois formes ou modes de la pensée : *Cura valetudinis* (sujet), *curans valetudinem* (prédicat), *curanda est valetudo* (sententia), p. 173.

(1) *Cogitant (Peripatetici) ens extra nos existere. Met.*, p. 182.

(2) *Res enim a se non habent quod cogitabiles sint, sed a nobis : igitur haec non est abstractio a rebus extra nos positis, sed extrinseca denominatio rerum a cogitatione nostra.* Ib., p. 183.

(3) *Res in se sunt quod sunt, nempe mentes vel corpora; nos vero cum de illis loqui volumus merito res appellamus ea, quia haec est nota subjecti, perinde cum de illis loqui volumus adhibenda est nobis ista nota.* Ib., p. 187. Cf. p. 186. — Grimm, *Op. cit.*, p. 58.

Substance et accident [1]. — Ce que nous saisissons comme *ens,* ou sujet, peut être saisi de différentes manières. Il y a des choses qui se présentent pour ainsi dire d'elles-mêmes comme sujet : *lapis, lignum.* D'autres, par exemple : *dulce,* pour être saisies comme sujet doivent être complétées au moyen de la *nota subjecti,* ou marque du sujet : *quod est dulce dilectat,* ou par une terminaison : *dulcedo.*

Au point de vue de l'origine du langage, il est à remarquer : 1° que les substantifs *lapis* et *lignum* ont précédé les adjectifs *lapideus* et *ligneus*; 2° que les adjectifs *dulcis* et *fortis* ont au contraire précédé les substantifs *fortitudo* et *dulcedo.*

C'est pourquoi Geulincx appelle les notions primitives, dans le premier cas : *substantiva primo;* dans le second cas : *adjectiva primo;*

Comme notions dérivées on trouve : dans le premier cas : *adjectiva secundo;* dans le second cas : *substantiva secundo.*

Mais comment se fait-il que les hommes ont, à l'origine, employé pour certaines choses d'abord un substantif et pour d'autres d'abord un adjectif? Pourquoi a-t-on dit *lapis* avant *lapideus* et au contraire *fortis* avant *fortitudo?*

C'est un fait, dit notre auteur, qui se constate dans tous les idiomes et qui s'explique malaisément. Geulincx émet pourtant à ce sujet une supposition. Certaines choses, dit-il, paraissent solides et durables tandis que d'autres sont passagères et fugitives. Les premières, qui semblaient être les substances par excellence, furent désignées par des substantifs; les autres qui étaient plutôt des accidents reçurent comme dénomination des adjectifs. — En effet, par suite « de la première faute et de son union avec le corps, » l'esprit

(1) *Met.,* § 2. *De substantia et accidente,* p. 188.

humain se laisse presque toujours guider par les sens ([1]). C'est pourquoi on peut répéter ici avec une légère variante l'axiome des sensualistes : *Nihil est in* CORRUPTO *ejus intellectu, quin prius fuerit ni sensu* ([2]). Dépravés pas nos préjugés sensibles, nous considérons le corps « comme sujet de tout, même de l'intelligence, même de Dieu ». Or, la grande erreur des péripatéticiens a été de considérer l'homme tel que l'a fait le péché originel ([3]).

Quoi qu'il en soit, c'est sur cette distinction du substantif primitif et de l'adjectif primitif qu'est basée, chez les péripatéticiens, la différence entre la substance et l'accident. De là leur définition : *Substantiam dicunt esse ens in se, aut etiam ens per se; accidens vero ens in alio, aut ens per aliud* ([4]). Mais les péripatéticiens se trompent gravement quand ils transportent aux choses mêmes cette distinction entre la substance et l'accident, alors qu'elle dépend uniquement de la manière dont notre intelligence saisit une chose ([5]).

A quoi bon d'ailleurs ces termes de substance et d'accident? Ils ne servent qu'à embrouiller des idées parfaitement claires. Certaines choses sont pensées directement comme

---

(1) *Cum etiam mens nostra et colligatione sui cum corpore, et prima labe, non tantum praejudiciis sensuum laboret; sed etiam in omnibus pene suis intellectionibus sequatur. Met.*, p. 191, note.

(2) Ibid. Ailleurs il ajoute au principe sensualiste : *et oportet intelligentem phasmata contemplari.* Ib., p. 179.

(3) *Post peccatum verum est, quod Peripatetici dicunt, nihil esse in intellectu quin prius fuerit in sensu, ergo videmus Peripatetici nunquam considerare hominem ut est in se, sed ut peccato inquinatus.* Ib., p. 179.

(4) Ib., p. 188.

(5) *An enim res in alio sit nec ne, quae per intellectum apprehensa est (in quo tota substantiam inter et accidens diversitas consistit) non pendet a reipsa, quae per intellectum sumta est, sed a modo sumendi, apprehendi nostro.* Ib., p. 201.

sujet, d'autres ont besoin d'être complétées par la *nota subjecti*. La substance est la chose pensée immédiatement comme *ens*, l'accident est la chose pensée avec le complément de l'*ens* ([1]).

On revient donc à la distinction de substantifs primitifs et d'adjectifs primitifs, qui est préférable.

Geulincx démontre ensuite, toujours contre les péripatéticiens, que les notions de tout et de partie n'appartiennent pas davantage aux choses. Le monde extérieur nous donne quelquefois l'occasion de former un tout, mais la notion même du tout ne peut se trouver que dans notre intelligence. Le tout en effet n'est que la pluralité ramenée à l'unité. C'est un mode qui consiste à réunir en faisceau (*simul sumptio*) ([2]) plusieurs choses et à en exclure un certain nombre d'autres.

Mais cette opération de notre intelligence est déjà comprise dans celle qui consiste à prendre une chose comme *ens* ou sujet.

§ 2. *Du prédicat.*

La seconde partie du traité est consacrée au *modus entis* qui n'est autre chose que le prédicat : *Modus entis non est aliud quam ratio praedicati seu adjectivi, seu modus ille intelligendi noster quem adhibemus ei quod de aliquo affirmare constituimus* ([3]).

---

(1) *Cum enim res aliqua sic sumta est, ut de ea affirmare possis sine ullo addito vel subaudito, substantia sumta intelligitur : cum vero nota aliqua addenda est vel subaudienda, accidens sumtum esse intelligitur : neque alia est inter haec quoad rem ipsam diversitas.* Ib., p. 202.

(2) *Modus apprehensionis quem jam simul sumtionis vocamus. Met.*, p. 220.

(3) *Met.*, p. 241. — Grimm, *Op. cit.*, p. 62.

Prendre une chose comme sujet, c'est la prendre pour en dire quelque chose. En conséquence le fait de poser un sujet exige, comme fait complémentaire, qu'on en dise quelque chose. Or, ce qu'on en dit est le prédicat, qui peut aussi être appelé adjectif.

IV.

Geulincx ramène donc les multiples notions des péripatéticiens scolastiques à celles de sujet et de prédicat, en d'autres termes aux notions de substantif et d'adjectif (1).

Il renvoie ici à son traité de logique, qui aboutit à la même conclusion (2) — et, à la vérité, tous les développe-

---

(1) *Met.*, p. 242.

(2) C'est ici le lieu de dire un mot de la logique de notre auteur. Geulincx semble s'être attribué un mérite spécial comme logicien. Dans le discours d'introduction des *Quaestiones quodlibeticae* (1652), on voit qu'il était préoccupé d'une réforme de la logique. Plus tard, il se dit le restaurateur de cette science : *Logica fondamentis suis, a quibus hactenus collapsa fuerat, restituta.* (Titre). D'autre part on l'accusait d'être novateur en logique. (V. la *Dissertatio philos. continens responsiones ad objectiones, quas non nemo proposuit,* 1664).

Cependant cette logique, qui est une des premières œuvres de Geulincx, rappelle encore d'une façon générale l'enseignement de l'école; elle n'est pas comparable à l'excellente logique de Clauberg qui avait paru quelques années auparavant. (Duisbourg, 1656). On y trouve néanmoins des passages fort remarquables et en rapport avec les idées développées dans les œuvres postérieures de l'auteur, spécialement en ce qui concerne la raison, l'évidence, la vraie connaissance des choses. Ce qui frappe le plus dans ce traité, c'est que l'induction et l'analogie y sont presque complètement négligées. L'auteur faisait, en effet, peu de cas de l'expérience. L'expérience ne nous montre que le motif externe, qui n'est pas le vrai motif. L'intelligence n'est satisfaite que par le motif interne que la raison peut seule donner. *Quatuor sunt proprietates rationis : 1º quietat, 2º delectat, 3º pascit, 4º satiat. — Animus enim irrequietus donec rationem inveniat.* (*Log.*, p. 505).

L'ouvrage intitulé : *Methodus inveniendi argumenta quae solersia quibusdam dicitur* (1663), est une suite à la logique. Dans la dédicace, Geulincx nous

ments de cette matière se rattachent moins à la métaphysique qu'à la logique ou même à la grammaire.

Que si ses adversaires se résignent difficilement à abaisser la métaphysique au rang de la grammaire, Geulincx leur déclare qu'ils n'ont pas lieu d'être humiliés, cette dernière science traitant des principes les plus généraux de la pensée (1).

En résumé, pour concevoir une chose, l'intelligence doit la concevoir comme sujet, comme *ens,* c'est à dire comme quelque chose; et que pourrait-elle en affirmer, si ce n'est un prédicat? Il reste ainsi acquis que notre intelligence, limitée et finie, ne peut jamais comprendre une chose que sous une forme de la pensée (2).

Donc, si d'une part nous sommes obligés de rectifier continuellement nos perceptions et d'établir que les choses sensibles n'ont pas en elles mêmes les apparences que leur attribuent nos sens, d'autre part nous devons nous dire sans cesse que les choses intellectuelles sont indépendantes

---

en indique lui-même l'originalité : j'ai le premier, dit-il, — *quod ante me nemo fecit* — comprimé, resserré le sol de la logique au moyen d'une chaîne continue de démonstrations, rendant ainsi possible la construction de l'auguste et immense sanctuaire de la sagesse. — C'est un petit traité de logique syllogistique qui ne manque pas d'intérêt.

Tout cela certes suffisait amplement pour justifier le reproche qui était fait à l'auteur d'imaginer des « nouveautés », d'autant plus qu'on lui cherchait chicane même pour de misérables subtilités, comme on peut le voir dans la *Responsio* citée plus haut.

(1) *Ideo ut tota eorum metaphysica ad rationem substantivi et adjectivi pertineat, quod idem ipsi objici sibi aegre ferrent (utpote grammaticam hanc et se indignam commentationem existimantes) sed tamen ita est : neque est quod hujusce commentationis pudeat (ut quae Philosophis dignissima sit pertineatque ad primos generalissimos, frequentissimos modos nostrarum cogitationum. Met.,* p. 241.

(2) *Cum enim intellectus noster finitus sit et limitatus nunquam rem aliquam attingit nisi sub certo modo.* Ib., p. 173.

des formes de la pensée. Mais de même que nous ne pouvons saisir par les sens les apparences sensibles comme étant en nous, de même il est impossible de saisir les choses intelligibles sous les formes de la pensée ([1]).

Le créateur seul, dans sa sagesse suprême, a une connaissance intime et complète des choses ([2]).

V.

Sans entrer ici dans toutes les subtilités scolastiques dont nous entretient l'auteur, et auxquelles lui-même ne reconnaissait pas d'utilité pratique, il importe d'observer, d'une manière générale, que Geulincx a combattu spécialement deux tendances :

1° Qu'on doit considérer les choses comme nous les présente l'observation.

2° Que les notions obtenues par abstraction (les *universalia* du moyen âge) sont des choses réelles.

Mr Grimm ([3]) a très bien mis en lumière le rôle de Geulincx combattant cette dernière tendance : son but, dit-il en substance, est d'en finir avec les derniers vestiges de la scolastique du moyen âge. Contre les réalistes, il montre que leurs notions les plus élevées, au lieu d'être des choses réelles ou d'en être abstraites, sont complètement

---

(1) *Quemadmodum etiam impossibile nobis est species sensu apprehendere tanquam in nobis, et non tanquam in objectis : vel res intelligibiles intellectu apprehendere sine modis nostris cogitandi, quid autem ibi facere debemus, nimirum judicio mentis perpetuo contradicere et nobiscum statuere res illas non habere in se species illas quas sentimus, nec existere in se sub modis istis, sub quibus nos eas, et sine quibus non possemus percipere. Met.,* p. 167, note.

(2) *Met.,* p. 130.

(3) GRIMM, *Op. cit.,* p. 69. *(Die Gegner des Geulincx).*

vides et sans contenu; contre les nominalistes, il prouve que ces notions sans contenu ne sont pas des principes, mais seulement l'expression de certaines formes qui sont propres à l'esprit humain, et sans lesquelles il ne peut penser. Par cette dernière découverte, ajoute Mr Grimm, il est le vainqueur de la scolastique à meilleur titre que Descartes. — Le génie de Descartes avait élevé un nouvel édifice en face de celui de la scolastique. Mais cette doctrine était toujours debout. Geulincx l'a ruinée jusque dans ses fondements.

Remarquons enfin, avec Ritter, que notre philosophe se rapproche de très près de la méthode de Kant, spécialement dans toute la partie de ce traité, où il parle du penchant presque invincible qu'ont les hommes à considérer comme objectif ce qui n'est que simplement subjectif, non-seulement au point de vue sensible, mais encore, ce qu'il importe surtout d'observer, au point de vue intellectuel.

Nous sommes loin de l'époque où le cartésien Ruardus Andala parlant de cette œuvre de Geulincx, pouvait dire dédaigneusement, et sans rencontrer des contradicteurs : *sed minus necessum esse judicamus has tricas proponere et inde nos extricare* (1) !

---

(1) RUARDUS ANDALA, *Pentas. Dissert. quarta,* n° 2.

CHAPITRE V.

La philosophie pratique.

SOMMAIRE. — I. Éthique basée sur la métaphysique. — La raison est la seule source. — Le rationalisme des anciens. — L'humilité chrétienne. — La Bible. — Principe de la vie pratique. — La volonté gouvernée par la raison. — II. L'éthique est le domaine de la raison. — La vertu est l'amour de la raison. — L'amour affectif et l'amour effectif. — La vertu est agissante. — III. L'habitude. — Les bonnes œuvres. — Dieu ne considère que l'intention. — Religion intérieure. — IV. L'homme obéit forcément à Dieu. — Il peut désobéir à la raison, loi de Dieu. — La toute-puissance et la liberté humaine. — Théorie de Bossuet. — La prescience et la liberté humaine. – Le bien et le mal. — V. Les vertus cardinales et les vertus particulières. — *a)* La diligence écoute la voix de la raison. — « Secours » ou moyens propres à l'obtenir : familiarité avec la raison. — Résultat : la sagesse. — *b)* L'obéissance consiste à faire ce qu'ordonne la raison. — Secours : établir une distinction entre la raison et les lois humaines. — Résultat : la liberté rationnelle. — *c)* La justice est la mesure de nos actions. — Secours : il faut s'attacher à l'essence des choses et non pas aux noms. — Résultats : la « satiété » et le contentement. — *d)* L'humilité ou l'oubli de soi pour ne songer qu'à la raison. — L'humilité comprend la connaissance de soi et l'abandon. — VI. Les sept obligations de l'humilité. — Soumission à l'heure de la mort. — Le suicide. — Entretien du corps et reproduction de l'espèce. — Choix d'une profession. — Résignation à la volonté de Dieu. — Beaucoup supporter, beaucoup agir. — Délasser l'esprit. — L'intention distingue les bons des méchants. — Être satisfait de la vie. — Hérédité. — Optimisme résigné. — VII. Les passions. — Elles ne sont pas les ennemies de la vertu. — On ne peut se laisser entraîner par les passions. — Inclination à suivre les passions, conséquence du péché originel. — Les passions sont indifférentes en éthique. — La conscience est une passion. — Le diable ou la persistance. — VIII. Le méchant trouve sa punition dans le péché. — IX. La recherche du bonheur est le grand obstacle à l'humilité. — *Finis operantis, finis*

operis. — Douceur du vrai bonheur. — L'amour de soi blamâble même dans sa forme religieuse. — Désintéressement absolu. — Résultat final de l'humilité : union avec Dieu, sublimité. — X. Récompense de la vertu sur cette terre : joie, paix, sagesse, véritable amitié.

« Nihil est tam magnum, sublime, sanctum, quod » non aliqua ratione Rationis examini subjiciatur. »
Eth., p. 52.

« Virtutis suprema lex sit se ipsum relinquere, se » ipsum non amare. » *Eth.*, p. 26, note.

I.

L'éthique de Geulincx se déduit rigoureusement de ses principes métaphysiques. Mais bien que simple « excursus » de la métaphysique (1), la morale doit être considérée comme la partie la plus importante de la philosophie. Aussi notre auteur avait-il une prédilection marquée pour la philosophie pratique.

Dans l'édifice de la sagesse, la logique pose des fondements solides; à l'aide des mathématiques et de la métaphysique s'élèvent des colonnes robustes et des murailles solidement bâties. Mais sans l'éthique le temple ne sera jamais complet, la toiture manquera toujours. Le sommet ou le couronnement du temple est la vertu (2). L'éthique sera donc une étude de la vertu (3).

Cette matière doit être traitée d'une manière complètement « naturelle. » On ne puisera pas aux sources sacrées. La raison seule servira de guide (4).

Mais les philosophes païens, eux aussi, ont enseigné qu'il

---

(1) *Met.*, pp. 2, 37.

(2) *Eth.*, déd.

(3) *Ethica versatur circa virtutem. Eth.*, p. 9 (titre).

(4) *Sicut autem has res a natura accipio, sic et naturaliter eas accipio ac tracto; nihil admisceo ex sacris fontibus; totum ex Ratione est, quiquid hic est rivuli. Eth.*, p. 3.

faut écouter la raison, et ils se plaisaient à répéter l'oracle divin : *ipse te nosce.* Comment donc ont-ils pu se tromper comme ils l'ont fait? Hélas! ils ne connaissaient pas le principe chrétien de l'humilité. L'amour-propre (*philautia*) les a tous entraînés, même le grand Platon, qu'on voudrait pouvoir excepter. « Tous ont navigué à pleines voiles vers la vie heureuse. » Seuls les chrétiens peuvent arriver à la sagesse. Mais même parmi eux, personne, semble-t-il, n'a scruté cette matière à l'aide de la « pure raison naturelle » (1). Geulincx s'empresse d'ajouter qu'il n'a pas la prétention d'avoir été plus perspicace que ses devanciers. Seulement il s'est servi de la Bible comme d'un microscope. Ayant appris ainsi à mieux voir, il a aperçu ensuite, à l'œil nu et sans le secours d'aucun instrument, bien des choses qui auparavant lui étaient inconnues (2).

L'éthique — ***Γνῶθι σεαυτόν*** sive Ethica — débute comme la métaphysique par un retour de la pensée sur elle-même. Or, l'examen de ma situation en ce monde m'a conduit à cette conclusion : « tu ne peux rien. » Le principe de la vie pratique sera donc : « là où tu ne peux rien, tu n'as rien à vouloir. » (3) Je n'ai à moi que ma volonté gouvernée par la raison, image de la divinité, loi que Dieu a placée en moi (4).

---

(1) *Nemo, quod sciam, philosophum hic egit, et purae putae Rationis naturalis acu (nam hoc philosophari mihi est) rem illam tetigit. Eth.*, pr. 5.

(2) *Eth.*, pr. 6.

(3) *Ubi nihil vales, ibi nihil velis.* L'éditeur ajoute avec raison : *et in hoc uno monito vertitur totius ethicae cardo. Eth.*, p. 129, note *c*. Cf. pp. 144, 149.

(4) *Ratio in nobis est imago divinitatis. Eth.*, 20. — *Ratio autem est lex et imago Dei in mentibus nostris. Eth.*, 322. — *Rationem esse veram imaginem divinitatis, cui cum probe conformamur animo et mente, jam bene rationales, jam boni homines, et quantum nobis datum est, divi sumus. Log.*, p. 506, — *Quaest. quodl.* (édit. 1665), p. 26,

II.

On ne pourrait définir la raison, mais celui qui en jouit la connaît suffisamment ([1]).

L'éthique est le domaine propre de la raison ([2]). Ailleurs la raison se borne à montrer, à exposer, ici elle ordonne ou défend ([3]). La vertu ne sera donc autre chose que l'amour de la raison. En précisant davantage, on peut définir la vertu : l'amour exclusif de la droite raison. *Virtus est rectae Rationis amor unicus*. Chaque mot de cette définition exige un commentaire.

Et d'abord le mot amour a différentes significations. Au point de vue de la morale, Geulincx distingue avec beaucoup de finesse deux espèces d'amours : l'amour affectif et l'amour effectif. Le premier est l'amour passion (*amor passio*) ou l'amour d'affection, qui se manifeste par une douce joie dans l'esprit de l'homme ([4]). Ce n'est pas cet amour là qui constitue la vertu, bien qu'il le produise souvent. L'amour affectif, en effet, n'est pas un véritable amour, c'est un état passif (*passio*). L'amour effectif, qui est appelé à plus juste titre amour, consiste en une résolution énergique : *Firmum propositum aliquid agendi* ([5]). Cet amour

---

(1) *Eth.*, p. 28. — Pour l'amour, comme pour la raison, il ne faut pas de définition : *res ea nobis per conscienciam et intimam experientiam quam notissima est. Eth.*, p. 9, note pp. 27 et 28. Cf. *Log.*, p. 4. sec. I, chap. 6.

(2) *Proprius locus et velut domus atque familia rationis est ethica. Eth.*, p. 66, note 2.

(3) *In physicis unum atque simplex insigne rationis est, exhibere; in moralibus geminum, praecipere et vetare. Eth.*, p. 66. *In rebus moralibus absolute praecipit ratio aut vetat, nulla interposita conditione.* Ibid.

(4) *Certus affectus seu passio quae mentem humanam demulcet et suaviter habet. Eth.*, p. 9.

(5) *Generatim firmum propositum aliquid agendi illo nomine intelligendum est. Eth.*, p. 14.

effectif, ce ferme propos constitue la vertu quand on a pris la résolution de faire ce qu'a décidé la raison : *Firmum propositum faciendi quod Ratio faciendum esse decernit.*

Geulincx au début de l'éthique repousse donc nettement la tendance qui conduit au quiétisme passif : la vertu est essentiellement active, agissante.

La « droite raison », dit la définition. Si la raison, en effet, par suite de nos préjugés et de nos sophismes, est sujette à l'erreur en physique, combien ne sera-t-elle pas exposée à se dépraver dans les choses morales, où elle aura à combattre en outre les désirs et les passions ? Néanmoins le mot « *rectae* » est superflu, une raison qui n'est pas droite n'étant pas la vraie raison. — Le mot « unique » est également inutile, car l'idée de vertu exclut tout mobile qui n'est pas basé uniquement sur la raison. En dernière analyse la vertu est donc simplement, comme nous l'avons dit, l'amour de la raison. — *Tota essentia atque natura virtutis in hoc uno absolvitur : efficaciter volo id unum facere quod jubet Ratio* (1).

III.

La vertu n'est pas, ainsi que le prétendent les péripatéticiens, le résultat d'une habitude, d'une pratique fréquente du bien. La vertu est antérieure à la bonne habitude. Il y a d'ailleurs une grande différence entre l'homme qui pratique la vertu par amour et celui qui est vertueux par habitude. L'habitude ne relève pas de la raison. Un méchant peut devenir subitement bon ; il n'a qu'à prendre une ferme résolution en disant : je ne ferai que ce qu'ordonne la raison (2).

---

(1) *Eth.*, p. 267.
(2) *Eth.*, p. 39.

Geulincx ne combat pas les bonnes œuvres, comme le dit Ritter (1). Il se borne à repousser celles qui résultent seulement de la facilité à faire le bien ou de l'habitude. Les bonnes œuvres doivent être le résultat direct de l'amour de Dieu ou de la raison. C'est ce que notre philosophe appelle la charité (2). Mais dans les bonnes œuvres, quelles qu'elles soient, Dieu ne considère que notre intention et l'état de notre âme (3). Aussi la meilleure religion est-elle un cœur bon et sincère. Nous ne devons pas être scrupuleux au sujet des signes extérieurs de la dévotion, qui sont inutiles. *Optimus autem cultus, imo continuus cultus Dei, est sincerus ac bonus animus; in gestibus et devotionis signis externis non debemus esse scrupulosi; quia illa parum ad rem faciunt* (4).

Dans la prière on ne demandera à Dieu que le pouvoir d'accomplir les devoirs qu'il nous a imposés par la raison (5). *Fiat voluntas tua!*

IV.

La vertu est l'amour de la raison, loi de Dieu. La vertu

---

(1) *Hist. de la phil. mod.*, I, p. 145.

(2) *Bona opera non esse facienda ex habilitate vel consuetudine, sed ex amore in Deum, aut ut loqui malunt, caritate. Eth.*, p. 43. Cf. *Met.*, p. 39. — *Virtus est ante probas actiones.* (*Disp. ethica de virtute*, thèse III).

(3) *Deus enim et ratio non indigent operibus nostris. — Est igitur Deus solo animo nostro et proposito contentus. Eth.*, p. 176, note. — Cela est certes logique dans le système de Geulincx.

(4) *Met.*, p. 90. Cf. *Eth.*, p. 298. *Optimus Dei cultus bonus animus est, ut non Senecae, sed Dei ipsius oraculum esse videatur* (*Tract.* II. *De religione*). — *Cautissime ergo temperandum est isti cacozeliae, qua multi praepostere pii feruntur, hoc sibi praestitutum habentes ut Deo gloriam aliquam et honorem apud homines, tanquam beneficium aliquod, quo Deo gratificentur, acquirant. Eth.*, p. 20, note 18.

(5) *Deus ob nullam aliam causam usquam est rogandus, quam ut exsequamur obligationes quas nobis, mediante Ratione seu lege sua, injunxit. Eth.*, p. 290.

n'est donc pas proprement l'amour de Dieu. Quoique nous fassions, nous lui obéissons forcément. Il n'est pas possible que Dieu tolère quelque chose de contraire à sa volonté. Dieu, en effet, est nécessairement heureux, or il ne le serait pas si on pouvait résister à sa volonté (1).

Il s'ensuit que la résolution d'obéir à Dieu d'une manière générale est inepte. Autant vaut dire qu'une montagne doit avoir sa vallée, ou que les trois angles d'un triangle doivent être égaux à deux droits (2).

Mais que devient la liberté humaine? Dieu est-il l'auteur du péché?

Geulincx répond : *Deo necessario morem gerunt omnes, imo omnia; sed legi, quam Deus nobis dixit, id est Rationi, parent aliqui et hi Boni dicuntur, quidam reluctantur et hi Mali sunt* (3).

Les méchants comme les bons obéissent donc nécessairement à Dieu. Mais l'homme de bien prendra la résolution d'obéir aux prescriptions que Dieu a placées dans la raison, le méchant refusera de s'y conformer. Le premier obéira volontairement, le second obéira malgré lui. Ainsi pour Geulincx, le mal n'est qu'une infraction volontaire à la raison, infraction qui n'a de signification que pour celui qui la commet : jamais le méchant ne pourra changer la volonté

---

(1) *Virtus est amor Rationis, et non tam proprie aut saltem non tam prope ipsius Dei in se : Deo enim, quid quid agamus, aut non agamus, necessario obedimus; alioqui enim quomodo Deus erit (quod necessario est) beatus, si voluntati ejus resistere quisquam valet? Si fiat aliquid, quod ipse fieri non vult? Nihil enim aliud est infelicem esse, quam pati aliquid contra animi sui sententiam. Eth.*, p. 30. — Cet argument du bonheur de Dieu est étrange dans le système de Geulincx.

(2) *Eth.*, p. 31.

(3) *Eth.*, p. 34. — *Asolutae illi, verae, et rigidae Dei voluntati parere velle, est actum agere. Eth.*, p. 31.



suprême et inviolable de Dieu, jamais il ne pourra en rien troubler l'ordre établi par lui (1).

Ce moyen proposé pour concilier la liberté humaine et la toute-puissance est remarquable pour l'époque.

Quelques années plus tard, Bossuet s'inspirant des thomistes, explique la difficulté par la prémotion ou prédétermination physique : tout ce qui est, de quelque manière que ce soit, doit nécessairement venir de Dieu. Dieu fait donc en nous l'agir, de même qu'il y fait le pouvoir d'agir. Notre liberté, en effet, considérée dans sa source ou dans son exercice, doit avoir sa cause en Dieu. Mais notre détermination n'en n'est pas moins libre *a priori*. Dieu, en effet, veut qu'elle soit libre : il en a décidé ainsi dans sa toute-puissance.

Les deux solutions ont de l'analogie entre elles. Mais l'explication de Geulincx paraît préférable dans sa simplicité.

---

(1) Dans les *Annotata majora,* Geulincx commentant Descartes, déclare que pour expliquer les deux termes de la question, il faudrait comprendre la toute-puissance de Dieu : *Cum illa conciliatio libertatis nostrae cum divina praeordinatione manifeste supponat comprehensionem omnipotentiae ejus* ... (p. 31). Descartes avait dit dans les *Principes* (Éd. Cousin, t. III, p. 87 : « Nous n'aurons pas du tout de peine à nous en délivrer (de ces difficultés), si nous remarquons que notre pensée est finie, et que la toute-puissance de Dieu, par laquelle il a non-seulement connu de tout éternité ce qui est ou qui peut être, mais il l'a aussi voulu, est infinie. Ce qui fait que nous avons bien assez d'intelligence pour connoître clairement et distinctement que cette puissance est en Dieu, mais que nous n'en avons pas assez pour comprendre tellement son étendue, que nous puissions savoir comment elle laisse les actions des hommes entièrement libres et indéterminées ; et que d'autre côté, nous sommes tellement assurés de la liberté et de l'indifférence qui est en nous, qu'il n'y a rien que nous connoissions plus clairement ; de façon que la toute-puissance de Dieu ne doit pas nous empêcher de la croire. » Cf. *Traité des passions*. — Geulincx conclut donc : *Magna pars sapientiae est quaedam aequo animo velle ignorare.* Il n'en est pas moins vrai que dans son éthique, il donne une explication très sérieuse.

Outre la toute-puissance de Dieu, on peut encore opposer la prescience à la liberté humaine. Geulincx donne la solution de ce dernier point dans les *Annotata majora* (1). *Deus omnia simul et videt et ordinat et exsequitur, etiam quaecumque nos ipsi agere dicimur, quando mere respectus fit ad ipsum Deum et non ad nos : cum enim nos respicimus, praescit et praeordinat et in tempore exsequitur, quae praeordinaverat.* Dieu voit donc tout dans un présent perpétuel et sa prescience se confond avec l'omni-présence. Le temps n'existe que pour nous. Dieu n'est pas dans le temps, il n'y a pour lui ni présent, ni passé, ni futur (2).

Cette explication de la prescience divine par l'omni-présence était connue. Geulincx a le mérite d'en avoir compris le caractère rationnel.

Pour notre philosophe, les mots bien et mal sont de simples dénominations « externes », qui par elles-mêmes (3) ne disent rien. Une même chose, observe-t-il, peut constituer le bien pour un homme et le mal pour un autre (4). Ceci est vrai non-seulement du bien agréable (*bonum jucundum*) mais encore du bien honnête (*bonum honestum*), qui est le vrai bien. Exemple : un simple particulier ne pourra tuer son semblable, il sera permis à un juge de mettre à mort un malheureux condamné à la peine capitale. Crime pour l'un, devoir pour l'autre. — Le bien et le mal doivent donc être considérés à un point de vue subjectif : *le bien*

---

(1) P. 31.

(2) V. la partie générale de la physique.

(3) *Bonum est, quod amamus; malum quod aversamur; unde bonum et malum sunt denominationes externae, et formaliter nihil ponunt in re illa quam denominant, sicut videri et audiri etc. similes denominationes sunt. Eth.*, p. 315.

(4) *Quae uni bona sunt, alteri saepe mala sunt.* Ibid. — *Nam qui unius palato sapidi sunt cibi ac potiones, ad alterius palatum non faciunt. Eth.*, p. 316.

est ce que nous aimons, le mal ce que nous haïssons (1).

Il faut s'entendre ici : Geulincx ne veut nullement soutenir que le bien est variable suivant les individus. Comme partout dans sa morale, il faut établir une distinction entre la « *philautia* » et l'amour qui constitue la vertu, entre l'amour de soi et l'amour de la raison et de Dieu. Or, le véritable amour ne peut s'appliquer au mal. L'homme vraiment vertueux ne peut aimer le mal ni haïr le bien (2). Le véritable bien est donc le même pour tout le monde. Mais ce n'est pas dans les choses qualifiées de bonnes ou de mauvaises qu'il faut chercher la cause de notre amour ou de notre aversion, mais en nous-mêmes (3).

V.

Revenons à la vertu.

La vertu en soi est indivisible (4) et égale (5), parce que

---

(1) *Met.*, p. 172. *Eth.*, p. 316. — *Duae sunt denominationes admodum splendidae, quae hinc originem deducunt* (il s'agit de notre penchant à attribuer aux choses ce qui est seulement en nous), *scilicet bonum et malum, quorum alterum ab amore nostro, alterum ab odio et aversatione denominatur. Met.*, p. 170. — Voir plus haut, ch. IV.

(2) Il n'y a pas même exception dans le cas d'ignorance invincible. — Exemple : l'enfant aime la pilule dorée qu'on lui présente; il la rejette dès qu'il en a goûté l'amertume : on ne pourrait dire que l'enfant a aimé l'amertume de la pilule.... *non esse prorsus idem quod amatur, et malum.*

(3) *Causas talium denominationum, boni inquam atque mali, et specierum utrorumque in nobis ipsis quaerendas esse, non vero, ut solemus, in rebus extra nos. Met.*, p. 172.

(4) *Virtus ergo individua nobis dicitur quia una virtus sine alia esse non potest, sed necessario ubi una est, ibi omnes, ubi una aliqua non est, ibi nulla. Eth.*, p. 262.

(5) *Virtus aequabilis, id est virtutes omnes inter se sunt aequales, nulla est alia major, minorve. Eth.*, p. 264. — Geulincx dit avec les stoïciens : *qui unam habet, omnes habet virtutes. Eth.*, p. 30, note 4.

ses propriétés essentielles sont inséparables les unes des autres, et toutes de la même importance.

Il résulte de là que la vertu est une et simple ([1]). On peut néanmoins considérer séparément chacun de ses aspects. Sous ce rapport, il y a différentes vertus : des vertus cardinales et des vertus particulières. Les premières sont celles qui dérivent immédiatement de la vertu proprement dite. Elles n'ont en vue aucune circonstance spéciale : ce sont des effets, des propriétés inséparables de la vertu ([2]). Les vertus particulières — la tempérance, la libéralité, la force, la piété, etc. — se rapportent toujours à quelque circonstance extérieure, particulière ([3]).

---

(1) *Virtus una atque simplex ... quae et Stoicorum mens fuisse videtur quorum hoc scitum est, virtutes omnes catenae in morem connexas esse, alteram ideo sine altera non aquiri, qui vero unam adeptus sit, ei nec caeteras deesse : non plus ergo dicimus. Eth.*, p. 267.

A propos de l'égalité entre les vertus, Geulincx développe quelques principes plus conformes au stoïcisme qu'au christianisme. *Eth.*, p. 264. Dans un naufrage votre père et votre esclave sont sur le point de périr. Vous pouver sauver l'un des deux, à votre choix. Il y a inégalité entre les devoirs *(officia)* de la vertu, mais non entre les vertus : sauver votre père sera le plus grand devoir; sauver votre esclave, un devoir moindre. Il ne peut être question ici de vertus différentes : vous devez sauver votre père. *Incumbit enim nobis facere quam optime possimus. Eth.*, p. 264. Si vous abandonnez votre père pour sauver votre esclave, ce n'est pas une vertu moindre, mais un crime : *erit ergo haec virtus verissimum scelus : nam servare servum, patrem deserere, nemini non scelestum atque nefarium videbitur.* — La vertu n'admet donc pas de degré : *Etiamsi vero officia virtutis alia quaedam majora urgentiaque sint aliis, alia tamen virtus alia virtute non major : si enim hoc foret, minor virtus non virtus, sed vitium esset. Eth.*, p. 265. Cf. DAMIRON, *Essai sur la philosophie en France au XVIIe siècle*, II, p. 166.

(2) *Eth.*, p. 47. — Voici en quel sens Geulincx entend le mot propriété : (*proemium*, 2e traité) *Virtutes cardinales sunt proprietates quaedam virtutis in officium et opus suum exeuntis.*

(3) *Virtutes cardinales non sunt aliud rei quam virtus exiens in officium quodcunque tandem; virtutes autem particulares non sunt aliud rei, quam virtus exiens*

Les vertus cardinales sont : la diligence, l'obéissance, la justice et l'humilité. Pour Socrate, Platon et les stoïciens, c'étaient la justice, la force, la prudence et la tempérance. De ces vertus Geulincx ne conserve que la justice; il rejette la prudence, qui n'est qu'un fruit de la vertu; la tempérance, parce qu'elle ne trouve pas son application dans le malheur, et la force, vertu essentiellement stoïcienne, qui dans la prospérité n'est plus une vertu (1). Aucune de ces dernières vertus n'est une condition *sine qua non* de la vertu proprement dite.

La diligence écoute la voix de la raison. C'est la première fille de la vertu. La raison se manifestant par un ordre, une suggestion, on ne peut l'aimer comme il faut qu'en lui prêtant toute attention. Pour cela l'intelligence se détournera des choses extérieures et se concentrera en elle-même (2). C'est, en effet, au fond de notre intelligence que parle la raison, pierre de touche sur laquelle nous devons éprouver toute chose. « Il n'y a rien de si grand, rien de si sublime, rien de si saint qui ne soit soumis à l'examen de la raison. » Il existe, à la vérité, des choses qui dépassent sa compréhension et qu'elle ne peut apprécier. Mais n'est-ce pas la raison qui nous a appris qu'elles sont incompréhensibles? (3)

---

determinate in hoc officium, vel illud; velut liberalitas est virtus exiens in sumtus: frugalitas est virtus abstinens a sumtu. Eth., tract: II, *proemium.*

(1) *Eth.*, préf.

(2) *Eth.*, p. 50.

(3) *Etiam si enim quaedam sint, quae captum Rationis excedunt, et ejus ponderibus pensiculari non debent; hoc tamen a quo rescivimus? utique non nisi ab ea, quae id ipsum in nobis testabatur Ratione; hactenus ergo etiam isti examini se stiterat. Eth.*, p. 52. Dans tout ce § de l'éthique (Ch. II, § 1), on peut relever un grand nombre de passages très remarquables au sujet de la raison.

Familiarisons-nous donc le plus possible avec la raison — non obscurcie par les préjugés ou les passions — en la considérant là où elle brille par sa clarté et sa vérité. Nous la découvrirons ensuite facilement, fût-elle cachée dans le puits de Démocrite.

C'est pourquoi Geulincx recommande aux jeunes gens, comme préparation à l'éthique, les sciences telles que la géométrie et l'arithmétique, où la raison et la démonstration ont seules de la valeur. — Celui qui écoute la raison deviendra sage, car la sagesse n'est autre que l'exacte perception de ce qu'a dit la raison : *Recta perceptio ejus quod recta Ratio dixerat.*

La raison étant notre loi, il ne suffit pas de la connaître, il faut l'exécuter : l'obéissance est donc une vertu inséparable de la diligence. — Elle consiste à faire ce qu'ordonne la raison et à omettre ce que celle-ci défend. L'obéissance à la raison n'a évidemment rien de commun avec l'obéissance aux lois humaines, qu'on peut assimiler aux mœurs et aux usages, et qui ne sont pas obligatoires par elles-mêmes [1]. Geulincx prend ici vivement à partie Aristote qui, dans son éthique, n'a pas trouvé de base certaine pour établir cette distinction. Il l'appelle le philosophe populaire et vain et lui reproche d'avoir traité les choses morales avec légèreté et sans art [2].

L'obéissance conduit à la liberté la plus complète. L'homme qui obéit à la raison est le plus libre de tous. *Nemini enim servit, qui Rationi servit, sed liberrimus est hoc ipso : facit quod vult, quod non vult non facit; et tantum facit quantum ipse constituit, non citra, non ultra ne latum unguem*

---

(1) § 2 *De obedientia.* V. aussi note 6, p. 69.

(2) *Eth.*, pp. 71 et 72, notes 10, 11 et 12.

quidem; in quo sane consistit summa libertas ([1]). Sa volonté et les prescriptions de la raison sont identiques ; il possède la véritable liberté : réduit à l'esclavage, soumis au maître le plus impitoyable, il n'en conservera pas moins sa liberté toute entière. — L'influence de Sénèque et d'Epictète se fait sentir ici.

Cette idée de la liberté telle que la conçoit Geulincx est très élevée : c'est la liberté rationelle, fruit de l'obéissance constante à la raison.

Pour bien obéir à la raison, il faut exécuter ses ordres dans de justes proportions : ne faire ni plus ni moins qu'elle ne prescrit ([2]). C'est l'objet de la justice, troisième fille de la vertu.

La raison étant la mesure de nos actions, la justice aura pour mission de retrancher, au moyen de son glaive, ce qui dépasse la mesure; sa balance montrera ce qu'il faut suppléer. La justice comprend donc la pureté, qui supprime ce qu'il y a de trop, et la perfection, qui ajoute ce qui manque. Comme les essences des choses sont semblables aux nombres, lesquels changent de nature par l'addition ou la soustraction d'une unité, il faut avant tout s'attacher à l'essence des choses et non pas aux noms qui leur ont été donnés. Le peuple, en effet, étend facilement les noms à d'autres choses, et n'arrive ainsi qu'à des notions approximatives. Or, si peu qu'on s'écarte de la raison, on est rebelle à Dieu et à la raison, et par conséquent coupable de péché. Le naufrage qui a lieu dans le port est toujours un naufrage. — La justice produit la « satiété », qui est

(1) *Eth.*, p. 76.
(2) *Eth.*, p. 82.

le juste milieu entre la *nimis* et le *minus* et ensuite le contentement.

Ainsi pour chacune des vertus cardinales, l'auteur ne donne pas seulement un conseil pratique, en indiquant quels sont les « secours » ou les moyens propres à l'obtenir, il en relève aussi les « fruits » ou les résultats (1).

L'humilité étant le complément indispensable des autres vertus cardinales, Geulincx consacre toute la seconde partie de son premier traité à l'étude de cette vertu qu'il considère comme le fondement de la morale.

L'humilité est le mépris de soi-même par amour de Dieu et de la raison (2). Cette *contemptio sui* est un mépris négatif : c'est l'oubli de soi pour ne s'occuper que de ce qu'ordonne la raison. Le mépris qui consisterait à se faire du tort, à se mépriser positivement, serait tout simplement de la démence. Il n'est nullement défendu à l'homme de bien de rechercher ce qui est avantageux pour son corps et agréable pour son âme, mais il ne peut le faire que pour obéir à la raison, qui ordonne de soigner le corps, de délasser l'âme (3).

L'humilité comprend la connaissance de soi et le mépris ou plutôt l'oubli de soi (4). Ce sont deux notions corrélatives. La première est la matière, l'autre la forme de l'humilité, pour employer, avec Geulincx, le langage de l'école.

---

(1) *Adminiculum diligentiae, adminiculum obedientiae*, etc. *Fructus diligentiae*, etc.

(2) *Humilitas est contemptio sui prae amore Dei ac Rationis; contemptio, inquam, non positiva, sed negativa. Eth.*, p. 99.

(3) *Solius contemplatione Rationis, quae quandoque jubet corpus reficere et animum relaxare. Eth.*, p. 101.

(4) *Inspectio sui et despectio sui.*

L'*inspectio sui* est le *ipse te nosce* des anciens et consiste en une enquête sur ma nature, ma condition, mon origine et ma fin. L'inscription du temple de Delphes est en quelque sorte la salutation adressée par Dieu aux hommes, salutation infiniment préférable à l'égoïste *salve*.

Or, que suis-je en ce monde? Un simple spectateur, et le spectacle merveilleux que je contemple est une faveur que Dieu m'accorde. Tout mon rôle se borne à penser et à vouloir. J'ignore de quelle manière je suis actuellement en ce monde, mon existence est incompréhensible pour moi. Et que dire de ma naissance, si non que je n'en sais rien (1)? J'ignore, en outre, quand je quitterai cette terre, bien que je sache que cela arrivera un jour. Aussi bien toute l'éthique est-elle dominée par un précepte qu'on ne peut assez répéter : *Ubi nihil vales, ibi nihil velis!*

La réalisation de ce précepte est la *despectio sui*, qui consiste dans l'abandon complet et sans restriction de l'homme à Dieu, dans la vie comme dans la mort : *Ita est, ita sit!*

VI.

L'abandon à Dieu comprend sept « obligations » concernant la naissance, la vie et la mort, et qui sont la mise en pratique de l'humilité.

Mon premier devoir sera de ne pas regretter la vie lorsque Dieu me rappellera d'ici; je serai prêt à partir, même si ma conscience n'est pas en paix. Quand, dans mon effroi de rendre

(1) *Eth.*, pp. 135, 141.

(2) *Consistit ea despectio in mei ipsius derelectione, qua ego Deo, cujus totus sum (totus huc veniendo, totus hic agendo, totus hinc abeundo), totum me relinquam, transcribam, dedam. Eth.*, p. 145. — Cf. *Eth.*, p. 208, note 1 et p. 129.

compte, esclave méchant, je veux résister à la volonté de Dieu, j'ajoute à tous mes crimes un dernier crime (1)!

Si je ne puis chercher à différer la mort, je ne puis non plus l'appeler. C'est pour avoir ignoré cette obligation, que les stoïciens et en particulier Sénèque n'ont pu connaître la vraie vertu.

Geulincx combat vivement le suicide. Dieu n'a pu donner aux hommes ce lâche conseil : *si pugnare non vultis, licet fugere.* Sénèque a beau dire à ses adversaires qu'ils suppriment la liberté : il ne s'agit ici que d'une fausse liberté (2). La vraie liberté est l'obéissance à la raison. Le suicide d'ailleurs est impossible (3). Dieu seul peut me dépouiller du corps qu'il a uni à mon esprit. Il a décidé — autant que je puis en juger par les sens et la conscience, — que je n'abandonnerai le corps que lorsqu'une certaine partie en sera brisée. Cette partie est le cœur, foyer qui vivifie le corps tout entier. La flamme de la vie est éteinte quand a lieu un mouvement nouveau et inusité. Or, Dieu seul produit le mouvement; lui seul me délivre donc du corps.

L'homme, à la vérité, peut en un certain sens être homicide. Mais ce n'est pas lui qui tue, c'est le maître du monde, le moteur qui veut bien donner suite à sa volonté (4). Dieu peut aussi ne pas produire le mouvement nécessaire à cette action. Mais dans cette affaire, assure Geulincx, Dieu prend rarement cette dernière détermination. Quand il a

---

(1) *Eth.*, p. 146. Cf. p. 135.

(2) *Eth.*, p. 164 et note 22.

(3) *Eth.*, p. 151. *Met.*, p. 142.

(4) *Homines quidem subinde homicidae sunt, non quasi ipsi occidant (hoc enim proprium est ei, qui dominus necis est) sed quia ipsi velint, et ad volontatem illam ille, qui dominus necis est, motum subinde accomodat non quia ipsi velint, sed quia ipse illis volentibus hoc velit. Met.*, p. 142.

résolu d'empêcher un suicide, il agit plutôt sur l'esprit de celui qui voulait commettre ce méfait et change son idée. Ce procédé est plus sage et plus digne de lui [1].

Les contemporains de Geulincx avaient déjà été frappés de ces conséquences singulières (et pourtant logiques) de son système occasionnaliste [2]. Quel rôle humiliant pour la divinité !

De la seconde obligation découle celle de nourrir et d'entretenir le corps, de boire, de manger et de dormir dans une juste mesure, d'éviter le danger, d'implorer au besoin des secours et enfin de perpétuer l'espèce humaine (*obligatio generandi*) [3]. Ce devoir n'est pas en contradiction avec le principe sur lequel est basé l'éthique. En nous plaçant sur cette terre, Dieu nous a prescrit de vouloir les mouvements propres à l'exécution de nos devoirs [4].

La quatrième obligation complète la troisième : l'homme doit choisir un emploi qui le fasse vivre. Il prendra la raison

---

(1) *Met.*, p. 144.

(2) RUARDUS ANDALA. *Diss. de septem Geulincx obligationibus, n° 12. (Examen Ethicae).*

(3) *Generare vero est humanum genus nutrire et reficere. Eth.*, p. 178, note 5. — *Sicut enim Deus me unum hominem hic manere jussit, sic et genus humanum hic manere jussit. Eth.*, p. 179. — Cette dernière obligation n'est pas absolue pourtant : *Ab hac autem obligatione generandi eximuntur subinde, qui egregie probi ac docti, alios etiam probitate morum ac doctrina facile possunt ad virtutem informare... Ceteri qui tantum aeris in censura non deferunt, qui nec tantum moribus et doctrina valent, ad proletarios plerumque referendi, proli generandae et educendae vacare debent : major pars orbis adhuc incolis caret. Eth.*, p. 179.

Dans une note (*Eth.*, p. 178, note 5), Geulincx dit que l'éthique comprend une partie « monarchique » *(monarchica)* et une partie politique *(politica)*. Dans la première on considère l'homme séparément, dans l'autre on voit comment l'homme doit se comporter à l'égard de ses semblables. Cette dernière partie ne peut logiquement rentrer dans la morale de notre auteur. Aussi ne s'en occupe-t-il qu'incidemment à propos de l'*obligatio generandi.*

(4) *Eth.*, p. 189.

pour guide, en se conformant aux règles de l'humilité et de la justice, « *ne quid minus, ne quid nimis* ». Suivant les qualités de mon corps ou de mon esprit, je serai ouvrier, portefaix, aubergiste, rapiéceur, maître d'école, philosophe, magistrat, etc. (1). Ma profession une fois choisie, je ne l'abandonnerai que pour des motifs tout à fait décisifs. Je mettrai toute mon énergie à surmonter les difficultés qui pourraient surgir. Si, malgré toute ma persévérance, je ne parviens pas à atteindre mon but, je ne me désespèrerai pas : Dieu connaît mes intentions. Qu'importe le résultat, si ma résolution est bonne (2) !

Le caractère résigné de la philosophie de Geulincx se révèle vivement ici. L'homme ne se laissera pas émouvoir par les malheurs qui l'accablent. Tout dépend de Dieu. *Deo obedire hic finis noster est, hoc satis est.* Ces réflexions nous conduisent à la cinquième obligation, qui consiste à supporter beaucoup et à agir beaucoup (*multa pati, multa facere*). Geulincx voit la vie en homme à qui le sort a toujours été contraire, et dont l'existence a été pleine de contrariétés. Aussi conclut-il : *Haec omnia ferenda et concoquenda sunt : Deus imposuit cui nos totos dedimus.*

Une autre obligation prescrit de laisser de temps en temps reposer l'esprit. Une tension trop continue l'affaiblirait. L'esprit comme le corps a besoin de distraction. L'arc est plus fort après avoir été détendu. On doit donc se réjouir et s'amuser *in loco*. Mais le plaisir ne sera pas le but, ce

---

(1) *Eth.*, p. 193.

(2) *Sed actiones ... non perveniunt ad illum exitum, qui mihi propositus erat? quid refert? Deus exitum non injunxit mihi, sed propositum. — Si ergo Deo parere vis, et (ut debes) hoc unum vis, quid est anime mi, quod angaris? Eth.*, p. 195.

ne sera que le moyen d'arriver à une plus grande-vigueur. L'intention seule distingue les bons des méchants.

La dernière obligation nous ordonne d'être satisfaits de la vie et de ne jamais regretter notre naissance. Ce sont de faux sages qui ont dit : *Optimum est non nasci, proximum huic, quam primum ad mortem ire.* Quoique nous soyons « le jouet des flots sur une immense mer d'infortunes », toujours exposés à des périls nouveaux, nous ne songerons jamais à maudire l'auteur de notre existence (1).

Mais pourquoi suis-je assailli par tous ces maux? Dirai-je avec Platon que je suis dans ce corps, comme dans une prison, pour y subir des peines que j'ai méritées antérieurement; ou avec les chrétiens que les fautes de nos pères, de nos ancêtres, du premier homme, pèsent sur nous? Cette dernière explication est assurément la vraie : l'hérédité se manifeste de toute façon chez les enfants (2).

Mais celui qui est vraiment humble, celui qui s'est abandonné à Dieu, ne se posera pas cette question, car pour celui-là il n'y a pas de calamités. Les maux n'existent que pour ceux qui se plaignent et qui ne songent qu'à eux-mêmes (3).

D'ailleurs, que mes maux soient réels ou imaginaires, la chose importe peu en morale. L'humilité m'ordonne

---

(1) *Eth.*, pp. 209 et ss.

(2) *Experimur enim vitia parentum in filios derivari; ut, si pater temulentus sit, filium ei nasci, qui similiter ebrietati addictus sit. Eth.*, p. 213, note 13. — *Jam enim experimento didicisse videor, subinde vitia quaedam corporis, imo et animi et mentis a parentitus in liberos diffundi, et velut per manus tradi. Eth.*, p. 214. Idée intéressante pour l'époque.

(3) *At non sunt hac calamitates nisi querulis et sui studiosis, non vero iis, qui humiles sunt, qui totos Deo devoverunt. Eth.*, p. 214. — *Calamitas non est aliud quam quod contra animi sententiam accidit. Eth.*, p. 214, note 14.

d'être satisfait de mon existence : *Voluit* (*Deus*) *me nasci, juvat me natum esse quomodocumque* ([1]).

Geulincx aboutit ainsi à un optimisme résigné, basé sur la volonté de Dieu. *Optimum est natum esse me; et ideo optimum, quia optimus voluit* ([2]).

VII.

L'homme ne devant se laisser guider que par la seule raison, évitera de céder aux penchants, aux passions qui pourraient l'en éloigner. Les passions ne sont cependant pas les ennemies de la vertu ([3]). Elles constituent, en effet, une grande partie de « notre condition humaine » ([4]) — qui consiste d'une part à agir sur le corps, d'autre part à subir (*pati*) son influence, — et à ce point de vue on peut les mettre sur la même ligne que les sensations. Ce serait donc une chose dangereuse, impossible même, que de vouloir les extirper violemment, comme le recommandent certaines écoles philosophiques et religieuses, notamment les stoïciens et les cyniques ([5]).

Le mal consiste à se laisser entraîner par les passions, quand la raison le défend, ou à hésiter entre la raison et les passions. Dans cette inclination à suivre les passions —

(1) *Eth.*, p. 216.

(2) *Eth.*, p. 209. *Videt ergo Deus in quaque re quod suum est, quod optimum est, atque sapientissimum, ex qua contemplatione necessarium est ipsum affici satisfactione inenarrabili. Eth.*, p. 307.

(3) *Hostes virtutis non sunt passiones nostrae (ut praeter meritum suum apud vulgus audiunt, et vulgo hic accedunt Stocii).* 4e traité de l'éthique, § 5.

(4) *Consistit enim in his passionibus bona pars conditionis humanae et fere potissimum per illas homines sumus. Eth.*, p. 327. Cf. p. 325.

(5) *Eth.*, pp. 333, 335, et passim.

résultat du péché originel [1], — se trouve la source de tout ce qui est mauvais [2].

L'homme de bien peut agir *cum passione*, il n'agira jamais *ex passione*. Geulincx rattache à ce dernier cas ce qu'on fait par confiance, par habitude, par crainte de l'inaccoutumé, par commisération (espèce d'égoïsme), par autorité extérieure, et même par conscience (ce mot pris dans son sens vulgaire); toutes « excitations passives » qui occupent une si grande place dans la vie de la plupart des hommes [3].

On peut donc dire que les passions doivent être considérées comme des choses purement naturelles et indifférentes en éthique [4], le vrai chrétien n'agira ni par passion, ni contre les passions [5].

Geulincx, disons-nous, range la conscience au nombre des passions. La conscience, en effet, est troublée ou en repos suivant qu'on la satisfait ou non, ce qui a lieu également pour les autres passions. Pas plus qu'une autre passion, la voix de la conscience n'est identique avec la raison : la

---

(1) *Proclivitas illa sine dubio supponit aliquod peccatum (quod christiani originale vocaverunt). Eth.*, p. 344. Cf. *Met.*, p. 167. *Hoc unum peccatum postea per totam vitam semper peccamus et consistit illud in actuali inclinatione ad id faciendum quod Deo displicet et ad contraveniendum legi divinae.*

(2) *In ea animi propensione, quam omnes in nobis tam luculenter sentimus, ad accomodandam affectibus suis actionem, consistit origo omnis peccati. Eth.*, p. 18, note 15. — *In qua propensione, effoeminatione et vacillatione magna inest turpitudo. Eth.*, p. 328. — *Quod vero nos passiones nostras sequamur, hoc turpe est. Eth.*, p. 327.

(3) *Eth.*, pp. 330, 317.

(4) *In genere autem moris nobis neque bonae neque malae sunt, sed habent se sicut videre et audire. Eth.*, p. 327. — *Denique passiones illae non sunt malae, sed in genere quidem moris* ADIAPHORÆ. *Eth.*, p. 334. — PFLEIDERER, *Geulincx*, etc., p. 44. — GÖPFERT, *Geulinx' ethisches System*, p. 19.

(5) *Qui vere probi sunt (ut Christiani sunt, cum non nomine tantum, sed re hoc sunt quod esse dicuntur), nec ex passione agunt, nec contra passionem agunt, sed praeter passionem. Eth.*, p. 337.

voix de la conscience peut être obscurcie, pervertie. Il y a des hommes qui croïent devoir s'infliger des tortures; on voit des Turcs s'arracher les yeux sur le tombeau de Mahomet! Ceux qui commettent ces actions pour obéir à leur conscience, agissent en réalité par passion et non *ex ratione* (1).

La persistance ou plutôt l'obstination à exécuter une résolution, quand la raison nous dit que nous devons nous arrêter, est ce que Geulincx appelle, d'une manière symbolique, le diable. Quand nous sommes dans la mauvaise voie, cet instigateur nous crie : continue puisque tu as commencé. — Le diable ou l'obstination (qu'on doit considérer comme une des formes les plus dangereuses de l'amour de soi), est le plus grand ennemi de la vertu, parce qu'il est éternel de sa nature et qu'il renferme en lui « une volupté horrible et infâme » (2)!

VIII.

L'amour-propre, l'amour de soi est l'origine de tout péché : *Philautia fons et origo omnis peccati* (3). Il en est aussi le châtiment. L'amour de soi donne naissance aux soucis du plaisir, lesquels produisent à leur tour la tristesse et l'anxiété. Le méchant est l'esclave de tout ce qui peut lui procurer quelque avantage. Ne faisant que strictement ce qu'il croit être de son intérêt, il pèche contre la justice et se voit abandonné des bons. Méprisé et odieux, il trouve dans le péché même sa punition (4).

---

(1) *Eth.*, p. 331.

(2) *Eth.*, pp. 350 et suiv. *De diabolo seu pertinacia.* — Cf. *Eth.*, p. 137, note 40.

(3) *Annot. maj.*, p. 51. — *Eth.*, passim.

(4) *Eth.*, p. 381. *Poena peccati* : C'est la contre partie de la théorie des vertus cardinales.

IX.

Mais pourquoi donc les hommes sont-ils si portés à négliger les devoirs qu'impose l'humilité? Parce que leur désir est avant tout d'arriver au bonheur ([1]). De toutes les bouches sortent ces mots : *Quod felix, faustumque sit.* Le bonheur! palladium que grands et petits, riches et pauvres veulent ravir, mais qui n'a jamais été possédé par ceux qui l'ont recherché! Car on n'est malheureux que parce qu'on a voulu être heureux. Le bonheur est une ombre qui échappe quand on le poursuit, et qui vient à celui qui l'évite ([2]).

Mais c'est franchement, sans la moindre idée intéressée, qu'il faut lui préférer la loi de Dieu. Sans doute, on ne doit pas repousser le bonheur « à coups de poings ou de bâton » ([3]) : il serait impie et inhumain de repousser ce que Dieu nous offre. Seulement on ne peut rien faire ni omettre en vue du bonheur : nous devons faire ce que Dieu ordonne, simplement parce qu'il l'ordonne, omettre ce qu'il défend, parce qu'il le défend, et nous arrêter là ([4]). Nous pouvons, il est vrai, songer théoriquement au bonheur, mais nous ne pouvons le faire dans le but d'être heureux. En d'autres termes, le bonheur ne doit pas être le but, la fin de l'ouvrier (*finis operantis*), mais la fin de l'œuvre (*finis operis*) : l'œuvre, en effet, a pour résultat le

---

(1) *Eth.*, pp. 219 et suiv. *Adminiculum humilitatis.*

(2) *Eth.*, p. 221.

(3) *Eth.*, p. 223.

(4) *Debemus nos habere mere negative ad beatitudinem nostram, id est, propter beatitudinem consequendam nihil facere vel omittere debemus; sed facere debemus; quod jubet Deus, mere quia jubet et omittere, quod vetat, mere quia vetat, ibi sistendo. Eth.*, p. 224.

bonheur (1). De même dans un champ de blé poussent des fleurs qui charment les regards : ce n'est pas à elles qu'a songé celui qui a ensemencé la terre : *aliud fuit propositum, hoc supervenit* (2).

Quelle est donc la cause de cette erreur si générale sur le but de la vie? La préoccupation des choses matérielles. On est si occupé de l'extérieur, si distrait par le corps, qu'on a peine à se replier sur soi-même. Comme un étranger, l'homme erre loin de sa patrie, laquelle est le domaine intérieur. C'est là qu'il se voit complètement subordonné à Dieu (3). Car on connaît Dieu par l'intelligence et non par les sens.

Mais que le vrai bonheur est doux! O chastes joies d'une intelligence vouée à Dieu et soumise à sa loi; douces, pures et nobles délices. Celui qui ne vous a pas connues n'a pas goûté le vrai bonheur! Heureux qui ainsi se perd en Dieu et trouve en lui ces délices! (4). Toutefois, se hâte d'ajouter le moraliste, si je recherche la vertu pour obtenir ces joies, je n'écoute plus la raison pour elle-même, mais la sensibilité; ce n'est pas moi qui me soumets à Dieu, mais Dieu que je soumets à moi-même. L'amour-propre doit donc être rejeté même dans sa forme religieuse, c'est-à-dire quand il a en vue le bonheur céleste. La vraie prière consiste à dire : que ta volonté soit faite (5).

---

(1) *Eth.* Traité III.

(2) *Eth.*, p. 230, note 7. D'après Sénèque : *De vita beata.*

(3) *Aegre se colligit, aegre se intra se revocat, ut ibi se videat, et sub Deo videat, et ita sub Deo, ut nihil cuiquam tam subjectum et obnoxium cogitari possit. Eth.*, p. 232.

(4) *Eth.*, pp. 237-238, note.

(5) Pour Geulincx, dit RITTER (*Op. cit.*, p. 147), « les sentiments béatifiques de la piété doivent être les suites de la moralité, ils n'en doivent pas être les causes. » — PFLEIDERR, *Op. cit.*, p. 42.

Geulincx poursuit ainsi l'amour-propre jusque dans ses recoins les plus cachés. Jamais nous ne ferons une chose par le motif qu'elle nous plaît. Avec un désintéressement absolu nous chercherons dans la raison le mobile de toutes nos actions.

Le résultat final de l'humilité sera la sublimité, car celui qui s'abaisse sera élevé (1). Tu as aimé suivant tes faibles forces. Lui t'aime d'un amour infini! Tu t'es abandonné à l'éternel, toi humble, sans songer à ton bonheur ou à ton malheur : aucun autre que lui ne peut te posséder (2). *Quam sublimis, quam felix es!*

X.

Sur cette terre aussi la vertu trouve sa récompense (3), qui consiste avant tout dans la joie que procure la vertu elle-même. Heureux donc celui qui peut se renfermer en elle, avec tous ses désirs (4)! La vertu donne, en outre, le bonheur en Dieu et procure une paix, une tranquilité profonde, résultat de l'absence des passions égoïstes (5); car là où il n'y a plus de « moi », il n'y a plus de « mien »,

---

(1) *Fructus humilitatis. Eth.*, pp. 242 et ss.

(2) *Reliquisti te, qui humilis es, altissimo : ille te habet (nec enim te jam alius habere quisquam potest). Eth.*, p. 244. — *Minimum ergo quod abitur a se, est ad Deum ire, et in Deo esse ... adeoque cum altissimo ipse pariter quasi altissimus sit.* Ib., note 6.

(3) *Eth.*, 5e traité.

(4) *Eth.*, p. 380.

(5) *Pax illa potissimum consistit in quiete et vacuitate passionum, seu potius absentia stimuli istius, quem habent passiones ad concitandum et turbandum animum, ad urgendum ut multa faciat, multa omittat gratia et contemplatione ipsarum. Eth.*, p. 365. — *Ex passionum illa internecione oritur in viro bono alta quaedam animi quies, et profundum silentium. Eth.*, p. 367.

et tout souci, toute inquiétude disparaît [1]. Après avoir repoussé loin de lui ces passions, qui — semblables aux enfants turbulents et querelleurs — sont si bruyantes qu'elles empêchent l'intelligence d'écouter la raison, l'homme de bien peut désormais, sans obstacle et dans le silence, fixer ses regards sur la raison, acquérant ainsi la sagesse et bientôt après la science [2].

Il ne doit pourtant pas s'isoler absolument de ses semblables : aimable, digne de respect et d'admiration, il rencontre la véritable amitié [3]. Les liens de l'amitié, en effet, ne peuvent exister qu'entre les bons, eux seuls se ressemblent et confondent leur volonté dans l'obéissance à la raison.

---

(1) *Eth.*, p. 182.

(2) *His (passionibus) igitur extinctis in viro bono, manet ipse in alto silentio, totus, nullo impediente, in Ratione defixus, vidensque clare quid illa dicat, sapiens redditur. Eth.*, p. 368.

(3) *Eth.*, pp. 369, 373. Geulincx n'arrive pas à la vraie notion de la charité envers son prochain.

CHAPITRE VI.

Geulincx dans l'histoire de la philosophie cartésienne.

SOMMAIRE : I. L'occasionnalisme chez Descartes. — Louis de La Forge. — Clauberg. — Cordemoy. — Différences entre l'occasionnalisme de Geulincx et celui de Malebranche. — Le fondement du système est plus profond chez Geulincx. — L'occasionnalisme et l'harmonie préétablie. — Leibniz. — On ne peut reconnaître le système de Geulincx dans l'explication que donne Leibniz des causes occasionnelles. — Différences entre Geulincx et Leibniz. — Sens de l'exemple des horloges chez Geulincx. — II. La création continuée de Descartes met en danger l'existence de l'individu. — Passivité. — Geulincx prédécesseur de Spinoza. — Les idées panthéistes restent éparses dans les écrits de Geulincx. — Il ne serait pas devenu panthéiste. — Analogies et différences entre son éthique et celle de Spinoza. — Supériorité morale de Geulincx. — Geulincx et Malebranche. — Concentration de toute activité en Dieu. — Vision en Dieu. — Les vérités de la raison. — Union de la volonté et de l'intelligence divines. — Analogies et différences en morale. — III. Subjectivisme de Geulincx. — Les phénomènes ne donnent pas la vraie réalité. — Connaissance des choses indépendamment des formes de la sensibilité et de l'intelligence. — Point de vue du criticisme. — L'éthique de Geulincx et la philosophie pratique de Kant. — IV. Geulincx et les philosophes anciens. — La scolastique. — Sénèque et Épictète. — La maxime du stoïcisme. — Aristote. — Platon. — L'humilité chrétienne a manqué à l'antiquité. — V. Le christianisme chez Geulincx. — Les PP. de l'église. — La philosophie indépendante de l'Écriture. — C'est d'après son système qu'il interprète l'Évangile, où il ne voit que l'humilité. — Le péché originel. — Demi-fatalisme. — VI. Geulincx moraliste. — Il complète Descartes. — Son éthique a tous les défauts de l'occasionnalisme sur lequel elle est basée. — Elle enseigne l'inaction. — Dieu responsable du mal. — La charité est absente. — Autres erreurs. — Le vrai terrain de cette morale est le for intérieur de l'homme. — Là Geulincx se révèle grand moraliste. — VII. Conclusion.

I.

Dans sa métaphysique Geulincx développe la doctrine qui a reçu le nom d'occasionnalisme, parce qu'elle ne voit dans la nature que des causes occasionnelles. Les créatures, esprits et corps, ne sont que des occasions à propos desquelles la véritable cause se décide à agir. Cette théorie résulte, en effet, de la tendance à refuser l'activité aux substances créées; elle se trouve en germe dans les œuvres de Descartes (1). Mais ce grand philosophe, en faisant intervenir la cause suprême pour expliquer les rapports entre l'âme et le corps, n'avait pas déterminé ce qu'est cette intervention. Souvent même il penche vers l'explication de l'influx physique, en vertu de laquelle l'âme exerce une action effective sur le corps (2).

Louis de La Forge formula le premier l'occasionnalisme avec une certaine netteté, dans son « Traité de l'âme humaine » qui parut en 1661, c'est-à-dire quatre ans avant l'éthique de Geulincx. Seulement La Forge admit, outre la cause générale qui régit les rapports entre l'âme et le corps, une cause particulière qui est la volonté humaine. Il limitait ainsi l'occasionnalisme aux mouvements volontaires.

Dans l'ouvrage de Clauberg : *De conjonctione corporis et*

---

(1) Nous croyons inutile de remonter pour ce système, avec BAYLE, jusqu'à Averroës et Philon. (V. *Réponse aux questions d'un Provincial,* éd. de 1706, III, p. 1296). — Voici un passage intéressant d'une lettre de Descartes à la princesse Élisabeth. « C'est luy aussi (Dieu) qui a disposé toutes les autres choses » qui sont hors de nous, pour faire que tels et tels objets se présentassent à nos » sens à tel et tel tems à l'occasion desquels il a sceu que nostre libre arbitre » nous determineroit à telle chose... » — L'occasionnalisme se trouve aussi en germe dans la 3e et dans la 6e méditation de Descartes.

(2) V. les lettres de Descartes, éd. Cousin, t. IX, p. 125, et t. X, p. 161.

animae in homine, se trouve une idée incomplète de la même théorie : les mouvements corporels sont des causes occasionnelles à l'égard des mouvements de l'âme; mais Clauberg n'applique pas sa théorie aux rapports de l'âme avec le corps.

Cordemoy au contraire, dans son écrit : « Discernement de l'âme et du corps », ne laisse à la volonté qu'une influence occasionnelle sur le mouvement des organes corporels.

L'occasionnalisme trouve tout son développement chez Geulincx d'abord ([1]) et ensuite chez Malebranche. Ce dernier a le plus contribué à répandre ce système, mais c'est dans les œuvres du philosophe néerlandais qu'il est formulé le plus rigoureusement.

Chez Geulincx l'occasionnalisme n'est pas uniquement anthropologique, il est universel. La doctrine de Malebranche contient aussi un occasionnalisme universel. Dieu est la seule vraie cause; lui seul est doué d'efficace; ce sont des principes vrais pour toute nature qu'il applique à l'explication des rapports entre l'âme et le corps ([2]). Seulement le fondement de l'occasionnalisme est plus profond chez Geulincx. Il résulte de cette idée que la connaissance seule a de la valeur. Un être doué de raison peut seul produire l'action : telle est la pensée dominante de sa philosophie. La conciliation du spirituel et du corporel n'est qu'une préoccupation secondaire. Et une fois arrivé aux

---

(1) RUARDUS ANDALA, en 1724, (*Disput. de unione mentis et corporis physica*) et TIEDEMAN (*Geschichte der Philos.*, 1817, t. X, p. 313), avaient déjà remarqué que Geulincx est le premier véritable occasionnaliste et non pas Malebranche. — Parmi les occasionnalistes postérieurs on peut citer : Regis, Bekker, Deurhoff, Lamy, Volder et même Spinoza.

(2) Malebranche dit, comme Geulinçx, que ce n'est pas le soleil, mais Dieu qui envoie la lumière.

causes occasionnelles, il conçoit ce système d'une manière si puissante qu'il en tire non-seulement le principe de la théologie et la règle de la vie pratique, mais encore une preuve certaine de l'existence *in actu* du monde corporel. — Pourquoi, en effet, Geulincx est-il forcé — (presque malgré lui à la vérité) — d'admettre qu'il y a réellement un monde extérieur? Parce que la matière est l'occasion nécessaire des perceptions sensibles que Dieu produit en moi. Malebranche, lui, tout en repoussant l'argument cartésien de la véracité divine, avait recours à la révélation pour justifier sa croyance à l'existence des corps: on ne doit croire, dit-il, qu'il y a un monde extérieur que parce que Dieu l'a révélé dans l'Écriture! — Enfin, dans la théorie de notre philosophe, l'intervention divine a lieu en vertu de lois préétablies.

Le système des causes occasionnelles aboutit par une filiation logique à l'harmonie préétablie. Leibniz nous montre lui-même (1) en quoi les deux systèmes diffèrent et se ressemblent, par sa comparaison des deux horloges qui s'accordent parfaitement. Trois hypothèses sont possibles :

« La première consiste dans l'influence mutuelle d'une horloge sur l'autre; la seconde dans le soin d'un homme qui y prend garde; la troisième dans leur propre exactitude. La première façon, qui est celle de l'influence, a été expérimentée par feu Mr Huygens, à son grand étonnement. Il avoit deux grandes pendules attachées à une même pièce de bois; les battements continuels de ces pendules avoient communiqué des tremblemens semblables aux particules du bois; mais ces tremblements divers ne pouvant pas bien subsister dans leur ordre, et sans s'entr'empêcher, à moins que les pendules ne s'accordassent, il arrivait par une espèce de merveille, que lorsqu'on avoit même troublé leurs battemens tout exprès, elles retournoient bientôt à battre ensemble, à peu près comme

---

(1) Dans l'*Histoire des ouvrages des Savans,* Févr., 1696; et dans le *Journal des Savans,* 19 november 1696. — *Leibnitii opera.* Berlin, 1840, p. 133 et 134.

deux cordes qui sont à l'unisson. La seconde manière de faire toujours accorder deux horloges bien que mauvaises, pourra être d'y faire toujours prendre garde par un habile ouvrier, qui les mette d'accord à tous momens: et c'est ce que j'appelle la voye de l'assistance. Enfin, la troisième manière sera, de faire accorder ces deux pendules avec tant d'art et de justesse, qu'on se puisse assurer de leur accord dans la suite; et c'est la voye du consentement préétabli. Mettez maintenant l'âme et le corps à la place de ces deux horloges. Leur accord ou sympathie arrivera aussi dans une de ces trois façons. La voye d'influence est celle de la philosophie vulgaire; mais comme on ne scauroit concevoir des particules matérielles, ni des espèces ou qualités immatérielles, qui puissent passer de l'une de ces substances dans l'autre, on est obligé d'abandonner ce sentiment. La voye de l'assistance est celle du sistème des causes occasionnelles; mais je tiens que c'est faire venir *Deum ex machina,* dans une chose naturelle et ordinaire, où selon la raison il ne doit intervenir que de la manière qu'il concourt à toutes les autres choses de la nature. Ainsi il ne reste que mon hypothèse, c'est-à-dire, que la voye de l'harmonie préétablie par un artifice divin prévenant, lequel dès le commencement a formé chacune de ces substances d'une manière si parfaite, et réglée avec tant d'exactitude, qu'en ne suivant que ses propres loix, qu'elle a reçues avec son être, elle s'accorde pourtant avec l'autre; tout comme s'il y avoit une influence mutuelle, ou comme si Dieu y mettoit toujours la main au delà de son concours général ».

L'explication que donne Leibniz du système des causes occasionnelles est exacte en général, et en particulier pour celui de Malebranche, que Leibniz avait spécialement en vue (1). Mais peut-on y reconnaître le système de Geulincx? Il semble que non; l'occasionnalisme imaginé par notre philosophe est trop rapproché de la théorie du consentement préétabli, pour mériter le reproche « de faire venir

---

(1) « Le système des causes occasionnelles qui a été mis en vogue par les belles réflexions de l'auteur de la Recherche de la vérité » LEIBNIZ, *De la nature et de la communication des substances. Leibnizii opera.* Berlin, 1840, p. 127.

L'écrit de FONTENELLE : *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*, qui fut publié à Rotterdam en 1686, sans nom d'auteur, contient un chapitre sur l'histoire des causes occasionnelles. Or, l'auteur n'y cite que Descartes et le P. Malebranche. — V. aussi à ce propos BAYLE, *Nouvelles de la république des lettres,* œuvres diverses. (La Haye, 1727), I, p. 507.

Deum ex machina ». Il y a certes des différences radicales entre les deux penseurs. Chez Leibniz le corps n'agit pas sur l'âme, l'âme n'agit pas sur le corps, ou, pour employer le langage du philosophe allemand, aucune monade n'a d'action sur une autre monade. Geulincx au contraire admet que cette action réciproque existe, quand Dieu le veut. Les monades de Leibniz se développent d'après la force interne qui est en elles. Aux yeux de Geulincx, les créatures, complètement passives, ne sont que des instruments dans les mains de la divinité. Mais il conçoit l'intervention de Dieu comme se manifestant d'après des lois préétablies. Geulincx, en cette matière, on doit le reconnaître, n'est pas toujours absolument conséquent avec lui-même; mais il est un fait incontestable, c'est qu'il emploie l'exemple des horloges dans le sens d'une harmonie préétablie.

II.

En assimilant la conservation du monde à une création continuée, à un renouvellement continuel de l'acte créateur, Descartes mettait en danger la croyance à l'existence des individus. Si tout ce qui existe est créé à chaque instant, il n'y aura plus d'être ayant une substantialité propre; la créature sera un simple accident, un mode ou un attribut de Dieu.

Sans doute Descartes concevait deux substances absolument distinctes : l'une étendue et l'autre pensante. Mais toutes deux ont pour caractère commun la passivité. Or, il se produira bientôt des penseurs logiques qui en feront une substance unique, dont les formes nécessaires seront d'une part l'étendue, d'autre part la pensée.

Dans cette voie Geulincx précède Spinoza et Malebranche.

Pour le philosophe d'Anvers, il n'existe qu'un seul Corps et un seul Esprit, dont les corps particuliers et les esprits particuliers sont les modes. L'esprit particulier n'est qu'une abstraction de l'Esprit; supprimez cette abstraction, il ne reste que Dieu. En face de l'Esprit se trouve, il est vrai, le Corps. Mais, aux yeux de Geulincx, la matière — le *brutum,* privé de toute intelligence — est presque identique au néant. En dehors de Dieu, être immuable et parfait, rien n'existe véritablement. Au point de vue de la théorie pure d'ailleurs, la philosophie devrait partir de l'idée de Dieu! Spinoza, lui, prendra pour point de départ la substance unique, cette substance que plus tard Hegel appellera l'idée indéterminée.

Il semble qu'avec un peu plus d'énergie dans la pensée, notre philosophe serait arrivé sans effort à la doctrine spinoziste. Il a su découvrir les idées profondes que recélaient les écrits du maître, il en a compris les pressentiments les plus intimes. Mais ces découvertes de génie, il les a jetées au hasard dans ses écrits; il n'a pas, comme Spinoza, cherché à les réunir en une vaste synthèse.

Geulincx aurait-il abouti à un panthéisme nettement formulé, s'il avait vécu plus longtemps et s'il avait joui de plus d'indépendance? On est fondé à croire que non. Il ne cesse de rappeler que le *ipse te nosce* est le fondement de toute philosophie : la connaissance de soi conduit à Dieu; l'étude du moi fait connaître le monde extérieur. Pour enlever irrévocablement toute individualité au sujet pensant, il aurait dû détruire tout son système.

Dans sa philosophie pratique, Geulincx a des analogies non moins frappantes avec le grand philosophe d'Amsterdam. L'un et l'autre considèrent l'éthique comme la partie la plus importante de la philosophie. Ils entendent la vertu presque dans le même sens. Tous deux prêchent la modéra-

tion, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. La perfection est d'obéir à la raison, la raison est l'amour de Dieu; la vie conforme à la raison nous fait participer à la nature divine. L'un et l'autre enfin tirent des prémisses cartésiennes une morale résolument anti-égoïste. Ce dernier point a spécialement frappé Mr Pfleiderer. Le professeur de Tubingen explique cette ressemblance d'une manière remarquable, par des raisons profondes, applicables aux deux penseurs, qui ayant passé par les mêmes vicissitudes de la fortune, étaient dans des dispositions d'esprit semblables. Prenant la quintessence des deux éthiques, il y trouve la même tendance philosophique, la même réaction contre ce cri impétueux et désordonné des temps nouveaux : émancipation violente de l'individualité qui tente tout et se croit capable de tout, au ciel et sur la terre. Spinoza, en effet, veut donner paix et repos au sujet qui considère le monde au point de vue de sa propre personnalité, et qui lutte et se débat dans la grandeur qu'il s'est arrogée; il le ramène à la modestie dans le rôle d'un mode de la substance infinie. Chez Geulincx, cette conscience d'être simplement un mode, est exprimée, avec des conséquences identiques, par sa vertu cardinale de l'humilité. — Geulincx, ajoute Mr Pfleiderer, est très éloigné de Spinoza comme métaphysicien; il n'approche pas de cette conception du monde formée d'une manière si grandiose. Sa doctrine pratique même, prise dans son ensemble, n'est pas d'une exécution parfaite; l'exposition n'y est pas pleine et entière, et malgré certains avantages, elle ne laissera jamais la forte impression de l'édifice granitique de Spinoza. Cependant quand on considère la pensée fondamentale de l'éthique de Geulincx, qui est analogue à celle du grand philosophe hollandais, — lutte contre tout ce qui est intéressé, — on doit reconnaître qu'elle a été développée d'une manière plus pure, plus nette, plus

conséquente. Chez Spinoza on trouve une conversion tardive au « *Suum esse conservare summum est* », en désaccord avec ses prémisses métaphysiques de la renonciation. Il y a là un retour vers ce principe dominant des temps nouveaux dont nous avons parlé, et qui avait précisément donné lieu à une éthique de désintéressement [1].

Rappelons ici le principe que Spinoza place à la fin de son éthique : *Beatitudo non est praemium virtutis sed ipsa virtus*. Le bonheur n'est pas la récompense de la vertu, c'est la vertu même. Combien l'idée de Geulincx, qui place la vertu avant le bonheur, est plus pure, plus élevée !

Geulincx est donc avant tout un précurseur de Spinoza. Mais, si l'on trouve dans ses écrits les bases du panthéisme réaliste, on doit y relever aussi la tendance qui conduit au panthéisme idéaliste. Malebranche et Geulincx, nous l'avons vu, ont pour principe commun la concentration en Dieu de toute efficace, de toute cause, de toute vraie réalité. Malebranche, comme Geulincx, développe l'idée de la vision en Dieu. Tous deux croient que Dieu nous fait voir le monde; nous ne sommes pas des acteurs, mais des spectateurs. Le monde n'existe pas tel que nous le voyons, et les idées que nous en avons nous viennent de Dieu. Cette action divine a lieu d'une manière ineffable, incompréhensible. — Descartes méconnaissait la valeur absolue des vérités de la raison. Cette erreur est réparée par Geulincx et par Malebranche. — Avant ce dernier, Geulincx a proclamé l'union intime de la volonté de Dieu avec son intelligence, avec sa sagesse.

Enfin l'éthique de Geulincx et le « Traité de morale »

---

(1) PFLEIDERER, *Geulincx, etc.* Cf. SAMTLEBEN, *Geulincx, ein Vorgänger Spinozas.*

de Malebranche ne sont pas sans analogie. Les deux écrits ont pour objet la vertu et ses applications, sa fin, sa récompense. Les vertus particulières dérivent, chez l'un, de l'amour de la raison, chez l'autre, de l'amour de l'ordre. Même lutte contre le joug du corps; mêmes tendances rationalistes. Mais à côté de ces ressemblances, on trouve des différences remarquables sur certains points fondamentaux de la morale, notamment au sujet du bonheur. « L'homme, dit Malebranche, ne peut être excité à cet amour (de Dieu) que par l'amour naturel et invincible qu'il a pour le bonheur ». — « Nous devons chercher dans l'amour invincible que Dieu nous donne pour le bonheur, des motifs qui nous fassent aimer l'ordre » ([1]). Geulincx, lui, voit dans l'idée du bonheur le plus grand obstacle au désintéressement. Malebranche fait à l'habitude une large place dans sa morale; Geulincx exclut du domaine de l'éthique tout acte qui ne procède pas immédiatement de la raison. L'œuvre de Malebranche porte, de plus, un certain caractère confessionnel qui trahit le prêtre de l'Oratoire. Geulincx repousse nettement tout principe d'autorité. Mais on est heureux de retrouver, chez le moraliste français, le grand précepte de la charité évangélique méconnu dans le système de Geulincx.

III.

Par l'idéalisme de sa métaphysique, Geulincx arrive à un subjectivisme véritable, bien qu'assez peu dégagé encore. Il veut connaître les choses en elles-mêmes par la pure raison. L'homme a un penchant irrésistible à considérer comme objectif ce qui est seulement subjectif. Or, les phénomènes ne nous donnent pas la vraie réalité; les choses

(1) MALEBRANCHE, *Traité de la morale*. Rotterdam, 1784. T. I, ch. VIII, 15.

ne sont pas en elles-mêmes ce qu'elles nous paraissent être. Mais il ne suffit pas de connaître les choses telles qu'elles sont indépendamment des formes de la sensibilité, il faut encore voir ce qu'elles sont en dehors des formes de l'intelligence. Après avoir examiné ces formes de la sensibilité et de l'intelligence, nous sommes forcés d'avouer que nous ne pouvons, d'aucune façon, connaître les choses en elles-mêmes. Tel est bien le point de vue du criticisme, auquel aboutit finalement le cartésianisme après une longue évolution. Ainsi, d'un bond, Geulincx se rapproche de Kant plus qu'aucun autre cartésien.

Descartes avait voulu connaître les choses indépendamment de l'expérience sensible. Geulincx, en soumettant les formes de la pensée à un examen rigoureux, est allé beaucoup plus loin que son maître. Mais il ne voit pas qu'il continue ici l'idée cartésienne. « C'est quelque chose de divin », qui nous avertit sans cesse que les choses ne sont pas telles que nous les représentent les sens et l'intelligence!

Que si nous passons maintenant à l'éthique, nous remarquons que Geulincx, comme plus tard Kant, attache la plus grande importance à sa philosophie pratique, qui est pour lui le couronnement de l'édifice philosophique. L'éthique est la véritable patrie de la raison; c'est là que la raison commande d'une manière absolue, tandis qu'ailleurs elle se borne « à montrer, à exposer ». Or, celui qui est arrivé là n'habite plus le monde que par ses sens; dans sa raison, il est au-dessus du monde et près de Dieu (1). On peut encore relever ici le caractère rigoriste et élevé de la morale de Geulincx. Pour lui, comme pour le philosophe de Königsberg, le devoir a une valeur absolue, le devoir ne saurait être un moyen : il a en lui-même sa fin.

---

(1) Voir plus haut, p. 108.

IV.

Geulincx ne fait pas commencer la philosophie avec Descartes. Il ne tombe pas dans les travers de son maître, qui dédaignait les œuvres des philosophes antérieurs. De même que Clauberg, il doit être rangé parmi les érudits de l'école cartésienne. Il connaît et les péripatéticiens scolastiques — qu'il attaque victorieusement sur leur propre terrain — et les grands philosophes de l'antiquité. C'est à ces derniers qu'il fait remonter l'origine du rationalisme. Les anciens ont découvert, il se plaît à le redire, l'oracle divin : *ipse te nosce,* base de toute philosophie rationnelle.

Nous trouvons dans son éthique l'influence de Sénèque et d'Épictète, bien qu'il n'hésite pas à rejeter énergiquement la doctrine du Portique, quand elle lui semble contraire à la saine raison et en opposition avec le christianisme. Il lui reproche notamment l'un de ses traits les plus caractéristiques : l'orgueil. Néanmoins on sent qu'il à presque toujours les maximes stoïciennes sous les yeux.

Le précepte : *sustine et abstine* pourrait à certains égards s'appliquer à sa morale. Geulincx dit aussi: supporte tous les maux que la fortune t' envoie ! Il n'enseigne pas l'abstention, mais son principe de la résignation s'en approche beaucoup(1).

Adversaire décidé des péripatéticiens du moyen âge, Geulincx ne méprisait pas cependant Aristote : ça et là il approuve une idée du Stagirite (2). Mais il est surtout plein d'admiration pour le grand Platon. Dans la métaphysique, dans les

---

(1) Au point de vue de la théologie de Geulincx, observons que le Dieu des Stoïciens produit l'harmonie du monde dont il est à la fois la demeure primitive, la raison et la force motrice.

(2) *Veteres illi fuerent egregii philosophi ut et ipse Aristoteles, sed postea a scholasticis corrupta est tota philosophia. Met.,* p. 133, note.

Annotata et même dans l'éthique, il cite avec éloge certains principes de ce dernier, et il met les platoniciens sur le même rang que les vrais philosophes (1). C'est à regret qu'au début de l'éthique il se voit obligé de repousser le principe moral du noble philosophe païen. La philosophie, en effet, doit être chrétienne.

La morale de Platon, comme celle de toute l'antiquité, doit être corrigée par un principe emprunté au christianisme.

V.

Les chrétiens seuls, dit notre philosophe, peuvent arriver à la sagesse. Les pères de l'Église sont les vrais sages, surtout saint Paul et saint Augustin (2).

La philosophie néanmoins est tout à fait indépendante de l'Écriture. Mais Geulincx n'aurait été ni de son temps ni de son école, s'il ne s'était préoccupé de l'accord de la raison avec la foi (3). Il ne peut y avoir, dit-il, de contradiction entre l'une et l'autre. La vérité se trouve dans l'Écriture; mais il faut être philosophe pour en pénétrer la raison ! (4).

---

(1) *Met.*, p. 96. *Met.*, p. 282. *Apud Platonicos et veros philosophos. Annot. maj.*, p. 52. *Eth.*, pp. 108, 221, 336, 371 et passim. —Nous avons vu qu'il repousse la théorie platonicienne de la réminiscence des idées. *Met.*, p. 245.

(2) *Augustinus post Paulum optimus doctor ecclesiae fuit et omnia ejus ex intimis verae philosophiae penetralibus hausta videntur. Met.*, p. 90, Cf. p. 133.

(3) La plupart des cartésiens hollandais s'occupent de questions théologiques. Descartes lui-même ne put s'en désintéresser.

(4) *Ineffabile hoc est Dei beneficium, quod Christiani habent, quod nempe omnem veritatem quam philosophi antehac tanto labore quaesiverint, nec in pluribus invenerunt, ex sacris suis absque labore haurire possunt, sed tamen licet sciant et habeant illam veritatem : rationem illius ignorant tamen, quam philosophus penetrare potest, adeoque summa cum delectatione consensum illum philosophiae cum scriptura perspicere. Met.*, p. 133, note.

Relevons quelques explications symboliques des Livres Saints : l'apparition de

On peut dire que Geulincx voit la Bible à travers son système. L'humilité résume pour lui l'Évangile. Mais, s'il recommande si vivement l'humilité, n'est-ce pas plutôt parce que la métaphysique a démontré que nous sommes impuissants à rien faire ?

Dans un grand nombre d'endroits, il nous entretient du péché originel (1). Il distingue entre l'intelligence humaine avant la chute et notre intelligence actuelle. Depuis le premier péché, l'homme est tombé sous l'empire du corps, et il est soumis aux préjugés sensibles ; son intelligence dépravée, ne voyant plus que ce que lui rapportent les sens, en arrive à considérer le corps « comme sujet de tout ». Au point de vue moral, d'autre part, on trouve chez l'homme une inclination continuelle à suivre les passions, à désobéir à la loi de Dieu, résultat de la faute de nos premiers parents. L'inclination est quelquefois invincible (2). A relever à ce propos une idée intéressante sur l'hérédité : dans notre corps, comme dans notre intelligence, observe Geulincx, se retrouvent les défauts de nos parents. Ce demi-fatalisme, dû sans doute à l'influence du jansénisme (3) et du calvinisme, s'allie bien avec les idées de l'auteur sur l'humilité chrétienne.

Dieu à Moïse doit s'entendre en ce sens que Dieu se laisse volontiers connaître *ex effectis*. *Met.*, p. 111. Le diable symbolique. *Eth.*, p. 350. Dieu habite dans les cieux, c'est-à-dire qu'il est de toute éternité. *Met.*, p. 97. Cf. *Met.*, pp. 117, 169.

(1) *Eth.*, pp. 213, 329, 344. *Met.*, pp. 167, 179, 191. *Annot. maj.*, p. 48. Voir plus haut, pp. 62, 66, 108, 134 et 136.

(2) *Et licet in optimis cogitationibus versemur, insciis interdum nobis adhaeret ista labes: et quicquid facimus, non possimus contra : unde Paulus recte quiritatur: miser ego homo quis me liberabit. Met.*, p. 167, Cf. p. 168.

(3) Voici un passage qui a une teinte janséniste : *Sic superbos Deus deserit et sibi relictos de uno scelere in aliud volvit. — Nec mirum : gratia, inquit Augustinus, est velut pluvia, quae de culminibus montium decidit ad ima vallium: superbos cito destituit, in humilibus haeret. — Collegium orat.*, p. 36. Cf. *Met.*, p. 90.

VI.

Ceci nous ramène à l'éthique.

En morale Geulincx a complété son maître, et ce n'est certes pas là son moindre mérite. Trop prudent et trop circonspect pour oser traiter des questions de pure morale, qui auraient pu lui attirer des démêlés avec le monde des théologiens, Descartes avait laissé de côté tout ce qui avait quelque rapport avec la religion. Il s'était donc borné à poser, dans la troisième partie du discours de la méthode, quelques maximes d'une morale par provision.

Il est évident que là n'est point toute sa morale, et qu'un enseignement plus noble découle de sa philosophie.

C'est un point que le premier éditeur de l'éthique complète avait déjà fait ressortir, en insistant sur ce qu'avait de fâcheux et de dangereux cette lacune dans la philosophie du maître. D'après Philarète, l'éthique rédigée par Geulincx correspond parfaitement aux principes de Descartes et aux vérités chrétiennes. Le besoin d'une éthique basée sur ces principes, ajoute-t-il, se faisait vivement sentir, alors que tant de cartésiens, privés de la direction du maître, en étaient arrivés à l'athéisme et même à la négation d'une loi morale (1).

Philarète avait raison. L'éthique de Geulincx est bien conforme à l'esprit de la philosophie cartésienne : elle est caractérisée par un retour sur soi-même, et partant essentiellement rationaliste, idéaliste : *Relege ea in animo tuo; ne dubites, ibi etiam haec scripta sunt.*

Mais le rappel de la pensée à elle-même conduit Geulincx

---

(1) *Dedicatio Philareti.*

au système des causes occasionnelles; la morale qu'il tirera de là, aura ainsi tous les défauts inhérents à ce système considéré au point de vue pratique : elle ne nous enseignera que l'inaction; elle sera de nulle valeur quand elle traitera de notre activité dans le monde, de nos rapports avec les autres hommes. En vain Geulincx voudra-t-il, par moments, réagir contre cette logique impitoyable; en vain nous imposera-t-il l'action. N'est-il pas puéril de parler d'obligations, de devoirs dans un monde où nous en sommes réduits à dire en toute humilité : *Ibi nihil valemus. Ita est, ita sit?* Que signifie la défense de mettre fin à ses jours, l'obligation de se nourrir, de perpétuer l'espèce? L'embarras du moraliste est visible quand il doit expliquer le suicide. Dieu seul est cause efficiente et nos moindres actions sont à sa merci. En fait donc, Dieu est responsable de tout le mal qui se commet sur la terre. Il n'était certes pas nécessaire, dans un pareil système, d'invoquer le bonheur de Dieu pour prouver que nous lui obéissons nécessairement!

La charité, cette vertu active par excellence, et qui devrait figurer à côté de la justice, ne peut trouver place ici, en tant qu'elle s'applique à notre prochain. Geulincx, en effet, n'a guère considéré que l'homme renfermé en lui-même, et qui vit dans le recueillement, « dans un profond silence » ([1]). Il nous dit du reste, au début de la métaphysique, que la science doit être acquise avant tout pour notre propre bien.

Il y aurait lieu de signaler aussi des erreurs, qui tiennent non à l'ensemble des idées, mais à un certain esprit de systématisation scolastique. Ainsi n'est-ce pas dénaturer la notion de la conscience que de la ranger parmi les passions? La conscience, en effet, est le sens du bien; la paix de la

---

(1) *Cardo, radix, ostium fluminis moralis est soliloquium seu inspectio sui.*

conscience est l'amour actif du bien. Est-il juste d'assimiler la pitié à l'égoïsme? Pourquoi y a-t-il sept obligations, pas une de plus, pas une de moins? Peut-on indiquer d'une manière précise les « fruits » ou les résultats de chaque vertu?

Mais Geulincx se revèle grand moraliste quand il ne quitte pas le vrai terrain de son éthique : le monde intérieur de l'homme. Les passages où il défend la suprématie de la raison sont remarquables par la force et la justesse de l'expression. Nul ne voit de plus haut la douleur et les misères d'ici-bas. Il poursuit l'égoïsme jusque dans ses recoins les plus cachés. Sa morale conclut au plus complet renoncement de l'homme sous la main de Dieu. L'amour qu'on doit vouer à la raison, loi divine, est un amour sans bornes et absolument désintéressé. Néanmoins le penseur sait éviter l'écueil du quiétisme mystique, où il était près de se heurter. Il combat énergiquement toutes les « excitations passives » qui se trouvent en nous; bien plus, il y voit la source de tout péché. L'amour est effectif, c'est un ferme propos; la vertu est agissante; pour se conformer à la raison, elle prend des résolutions viriles; l'abandon même à la volonté de Dieu, loin d'être passif, comprend une série de devoirs.

En effet, bien qu'il ne soit qu'un simple mode de l'Esprit, et qu'il n'ait aucune action sur ce qui se trouve hors de lui, l'homme est libre dans son for intérieur. L'éthique par conséquent ne considérera que la volonté seule, l'intention [1], et la plus noble des religions sera le culte intérieur.

---

(1) *Ex proposito facere — quod solum ad mores pertinet. Eth.*, p. 244.

VII.

Conclusion.

L'œuvre d'un philosophe, quelque grande qu'elle puisse être, n'est vraiment féconde que lorsqu'elle a été scrutée à fond, pensée à nouveau par d'autres philosophes originaux. Ceux-ci, en effet, ne s'arrêteront pas aux principes du maître; ils les pousseront jusque dans leurs dernières conséquences : ils développeront et les vérités et les erreurs qu'ils y découvriront. D'une manière comme de l'autre ils auront ainsi rendu service à l'humanité. Les vérités, mieux définies, fortifiées, affermies, paraîtront plus évidentes; les erreurs, vues sous un jour nouveau, démesurément agrandies seront près d'être bannies à jamais. Tel fut le sort réservé au cartésianisme. Pourquoi cette philosophie a-t-elle laissé un sillon si profond dans l'histoire du progrès humain? Parce qu'elle a trouvé presque immédiatement des interprètes qui l'ont continuée, qui, avec toute la clairvoyance du génie, l'ont poussée vers les divers points où elle devait logiquement aboutir, en bien comme en mal.

Parmi ceux-ci, l'on doit assigner à Geulincx une place à part : il a conduit la philosophie du maître jusqu'à l'endroit précis où, pour progresser encore, elle devra nécessairement se diviser en plusieurs rameaux; et arrivé là, il a eu comme une vision — par moments confuse et incertaine, mais souvent lumineuse — des destinées futures de cette école cartésienne à laquelle viendront se rattacher tant d'illustres penseurs.

TROISIÈME PARTIE.

GEULINGIANA.

CHAPITRE I.

Des emprunts faits à Geulincx par d'autres philosophes.

SOMMAIRE. — I. Leibniz et Geulincx. — L'exemple des horloges chez ces deux philosophes. — Discussion relative aux notes et aux éditions de l'éthique. — Points établis. — Discussion nouvelle soulevée par Mr Pfleiderer au sujet de Leibniz et de Geulincx. — Avis de Mr Eucken et de Mr Zeller. — Conclusion. — II. Spinoza et Geulincx. — Sont-ils restés étrangers l'un à l'autre? — III. Le médecin Bontekoe et Geulincx. — La métaphysique de Bontekoe semble n'être qu'une rédaction différente de la métaphysique de Geulincx. — Explication probable de ce fait.

I.

Au siècle dernier déjà on avait remarqué l'analogie frappante qui existe entre Geulincx et Leibniz.

Ruardus Andala, après avoir rapporté l'exemple des horloges qui a été employé par Geulincx, dit, en 1724 (1) : *Notatu dignum est, quod et alibi vir Cl. observavit* (2), *eodem*

---

(1) *Disput. de unione mentis et corporis physica.* 1724, § 28.

(2) Ce *vir Cl.* est Jaquelot qui avait publié un livre sur la conformité de la foi avec la raison, (Amsterd., 1705), dans lequel il rejette à la fois le système de Leibniz et la théorie des causes occasionnelles. — Nous n'avons pourtant pas rencontré le nom de Geulincx dans cet ouvrage.

simili a duplice horologio in eumdem finem quoque usum esse illustrem Leibnitium.

On lit à l'article « harmonie préétablie » de l'Encyclopédie : « Il y a surtout un passage dans Geulinus (sic) (Eth. » tract. I., sect. D., n° 7) qui dérobe à Leibniz presque toute » la gloire de l'invention ». — Or il s'agit précisément de l'exemple des horloges.

Dans le courant de ce siècle, l'attention fut attirée à différentes reprises sur ce passage de Geulincx notamment par Sigwart (1822) (1), Ritter (1852) (2) et Bouillier (1854) (3).

Une difficulté se présentait à ce sujet. La comparaison n'est citée chez Geulincx que dans les notes de l'éthique. Or, l'édition incomplète qui parut du vivant de Geulincx, ne contient pas les notes. Comme l'édition la plus répandue est celle de 1709, laquelle est postérieure à l'écrit qui contient l'exemple de Leibniz, Erdmann (4) émit la supposition que l'exemple qui se trouve chez Geulincx pouvait avoir été emprunté à Leibniz par les éditeurs de l'éthique. Mr du Bois-Reymond exprima une opinion analogue dans un écrit récent (5). En réponse à ce dernier, le Dr Berthold (6) signala une édition de l'éthique de 1683, avec la comparaison, et il montra que l'exemple avait été employé par Foucher de Dijon en 1695.

Plusieurs des principaux professeurs de l'Allemagne :

---

(1) *Die Leibniz'sche Lehre von der prästabilitirten Harmonie. Tübingen,* 1882.

(2) *Gesch. der Phil.*

(3) *Hist. de la phil. cartés.*

(4) *Grundriss der Geschichte der Philosophie.* (Dans une édition postérieure à celle de 1866).

(5) *Ueber die Grenzen des Naturerkenners.* La 1re édition de ce petit écrit, qui a été traduit en français, en anglais et en serbe, parut en 1872; nous avons sous les yeux la 6me (1884).

(6) *Monatsbericht der Königl. Akad. zu Berlin,* p. 561.

MMrs Pfleiderer, Eucken et Zeller, prirent ensuite part à la discussion.

Résumons les points établis :

1° Les notes sont bien de Geulincx (1).

2° La première édition complète avec toutes les notes date de 1675 (2).

3° Leibniz peut avoir pris connaissance de cette édition. Les années de l'élaboration de son système comprennent la période 1660-1680. Il traversa en 1676 la Hollande, où il rendit visite à Spinoza peu avant la mort de ce dernier. Il eut aussi l'occasion de s'initier aux écrits cartésiens pendant son séjour à Paris (1672-1676).

4° Leibniz doit avoir connu au moins le nom de Geulincx. En effet, un compte rendu de la physique de Geulincx se trouve dans les *Acta eruditorum publicata Lipsiae*, (1688, septembre p. 487). Or, les *Acta* de 1689 contiennent un article de Leibniz. L'on sait du reste que l'érudition de Leibniz était exceptionnelle. Christian Thomasius, son élève, parle de l'éthique de Geulincx dans ses *Cautelae,* en 1710, du vivant donc de Leibniz.

5° L'horloge était un exemple souvent employé dans l'école cartésienne, et on pouvait le considérer comme un bien commun. Descartes l'emploie pour expliquer la situation des corps dans sa théorie mécanique (3).

6° Peu avant de citer l'exemple des horloges, Leibniz

---

(1) Voir la bibliographie de Geulincx.

(2) Ib.

(3) *Nam quemadmodum ob eodem artifice duo horologia fieri possunt, quae quamvis horas aeque bene indicent, et extrinsecus omnino similia sint, intus tamen ex valde dissimili rotularum compage constant; ita non dubium est, quin summus rerum opifex omnia illa quae videmus, pluribus diversis modis potuerit efficere.* Desc., *Princ. phil.*, IV, § 204. Cf. § 203.

avait reçu une lettre du chanoine Foucher, de Dijon, où le même exemple est rapporté (1695). Cette lettre lui en aura sans doute donné l'idée (1).

7° L'exemple des horloges n'est pas l'exemple de prédilection de Leibniz comme on l'a souvent dit. Il l'abandonne peu après l'avoir employé et semble ainsi l'avoir désavoué (2).

Concluons donc que Geulincx a le premier employé l'exemple des horloges dans le sens de l'harmonie préétablie, et que Leibniz l'emploie ensuite pour rendre une idée semblable, sans pourtant le lui emprunter.

Ce n'est pas tout. Dans sa première étude sur Geulincx, publiée en 1882, Mr Pfleiderer avait émis l'idée que c'est à Leibniz qu'on doit, selon toute apparence, attribuer le discrédit dans lequel est tombé la philosophie de Geulincx. Leibniz, disait-il, a connu Geulincx, mais bien que sa doctrine ait beaucoup d'analogie avec celle du philosophe néerlandais, et qu'il se soit occupé de l'occasionnalisme, il ne le cite nulle part. Il y aurait donc eu une omission prémé-

---

(1) Réponse de Mr Foucher à Mr Leibniz (*Journal des Savans*, 12 septembre 1695). « On vous accordera que Dieu, ce grand Artisan de l'Univers, peut si bien » ajuster toutes les parties organiques du corps d'un homme, qu'elles soient » capables de produire tous les mouvements que l'âme jointe à ce corps voudra » produire dans le cours de sa vie, sans qu'elle ait le pouvoir de changer ces » mouvements, ni de les modifier en aucune manière, et que réciproquement » Dieu peut faire une construction dans l'âme (soit que ce soit une machine d'une » nouvelle espèce, ou non) par le moyen de laquelle toutes les pensées et » modifications, qui correspondent à ces mouvements, puissent naître successi- » vement dans le même moment que le corps fera ses fonctions, et que cela n'est » pas plus impossible que de faire que deux horloges s'accordent si bien, et » agissent si uniformément, que dans le moment que l'horloge A sonnera midi, » l'horloge B le sonne aussi, en sorte que l'on s'imagine que les deux horloges ne » soient conduites que par un même poids ou un même ressort. » (Cité par Mr le dr Berthold).

(2) V. à ce sujet la 2me étude de Mr Pfleiderer.

ditée, Leibniz n'ayant pas voulu avoir un prédécesseur trop immédiat pour son harmonie préétablie, dont il aimait à se dire l'auteur (1).

Comme on sait, Leibniz se sert de la comparaison des deux horloges pour établir la différence des systèmes métaphysiques sur l'union de l'âme et du corps. Or, il aurait exposé inexactement l'occasionnalisme en ayant en vue celui qui le premier avait employé cet exemple, afin d'établir une différence facile à saisir entre cette doctrine et la sienne. L'inflexible justice, ajoutait le professeur de Tubingen, qui mesure finalement à la même aune les grands et les petits, ne peut malheureusement voir ici une simple négligence théorique (*theorisches Versehen*), mais une préméditation déplacée (*ungehörige Absichtlichkeit*) (2).

Venant d'un professeur aussi connu en Allemagne, et que les critiques avaient appelé antérieurement le panégyriste de Leibniz (3), cette accusation fut très remarquée. — Bien que favorable à Geulincx, Mr Eucken (4) s'élève vivement contre l'assertion que nous venons de citer, et qui est des plus graves pour l'honneur littéraire de Leibniz. Il reconnaît : 1° que Leibniz doit avoir connu Geulincx; 2° qu'il ne le cite pas, et 3° que l'occasionnalisme a, jusqu'à un certain point, été méconnu par lui.

Mais il ne trouve pas là matière à reproche. Il commence par rappeler que, depuis Aristote, on a toujours reproché

---

(1) *Systema quod produxi primus.*

(2) PFLEIDERER, *Geulincx*, etc., p. 30.

(3) A propos de son livre : *G. W. Liebniz als Patriot, Staatsmann und Bildungsträger, ein Lichtpunkt aus Deutschlands trübster Zeit für die Gegenwart dargestelt.* Leipzig, 1870.

(4) *Man wird in der Geschichte der Ethic Geulincx fortan erheblich höher stellen müssen als bislang geschehen ist.* (p. 528). R. EUCKEN, *Philos. Monatshefte von C. Schaarschmidt*, 1883.

aux grands hommes d'avoir été injustes à l'égard de leurs prédécesseurs, spécialement à l'égard de leurs prédécesseurs et maîtres immédiats, et même de les avoir défigurés dans leurs écrits. Cela s'explique au point de vue psychologique. Les penseurs qui créent ont plus facilement conscience de la différence que de la ressemblance de leurs idées avec les doctrines antérieures, et il est naturel que cette différence soit mise vivement en lumière par eux, précisément à l'égard des auteurs les plus rapprochés de leur époque (1). Mr Eucken démontre ensuite que, considéré dans le sens large, le jugement que Leibniz porte sur l'occasionnalisme est juste. Ce dernier peut, il est vrai, avoir exagéré la différence qui existe entre sa théorie et l'occasionnalisme, mais on ne peut d'aucune façon l'accuser d'une mutilation intentionnelle des faits. Les contemporains d'ailleurs ne lui ont fait aucun reproche à ce sujet. Si Leibniz, n'a pas cité Geulincx, on doit l'attribuer à la situation de l'occasionnalisme à son époque. L'occasionnalisme était considéré. dans son ensemble, comme une simple tendance, et quand on citait un nom, c'était Malebranche. Geulincx semble avoir été peu remarqué dans le grand monde littéraire comme penseur original. Enfin, si par le silence de Leibniz, il a été fait tort à Geulincx, il n'y a pas là un motif suffisant pour admettre un oubli calculé.

Dans une étude récente, Mr Zeller, l'éminent historien de la philosophie, s'est attaché à prouver que l'occasionnalisme de Geulincx pouvait très bien être placé par Leibniz sur la même ligne que les systèmes des autres occasionnalistes. Le grand philosophe allemand ne devait donc rien à Geulincx, et il n'avait pas à le citer comme son prédécesseur. Pour Mr Zeller, l'importance de Geulincx réside

---

(1) Eucken, *Op. cit.*, p. 531.

non pas dans sa théorie des causes occasionnelles, mais dans ces parties de son œuvre qui font de lui un parent et un prédécesseur de Spinoza.

Dans le courant de la discussion relative à Leibniz, Mr Pfleiderer a atténué considérablement ses premières idées, dont on avait d'ailleurs exagéré la portée, tout en maintenant — non sans raison — son interprétation nouvelle de l'occasionnalisme de Geulincx.

Nous croyons pouvoir admettre :

1° Que l'explication donnée par Leibniz de l'occasionnalisme ne peut comprendre le système de Geulincx.

2° Que Leibniz a connu le nom de Geulincx.

3° Qu'il a ignoré que le système de Geulincx se distinguât notablement de celui des autres occasionnalistes.

Les raisons qui justifient les deux premiers points ont déjà été indiquées. A propos du troisième, nous ferons observer que l'endroit où Geulincx se rapproche le plus nettement de Leibniz est précisément l'exemple des horloges. Mais, d'une manière générale, l'exemple d'une ou de plusieurs horloges était si conforme au génie mécaniste du cartésianisme, qu'il se présentait tout naturellement à l'esprit de tous les philosophes de cette école [1]. On ne peut raisonnablement supposer que Leibniz, avant d'employer à son tour cet exemple, aura recherché le sens précis qu'il pouvait avoir chez tous les cartésiens qui l'avaient employé.

Du reste, personne à l'origine n'avait remarqué que

---

(1) Outre les passages où Geulincx cite l'horloge à propos de la comparaison qui nous occupe (*Eth.*, p. 124, note 19, p. 140, note 48, p. 155, note 7, édit. 1709), il parle de l'horloge comme mécanique et automate, dans l'éthique, p. 289; dans la cinquième dissertation physique, p. 186; dans les *Annotata majora*, p. 50, et dans la métaphysique, p. 118. — Bontekoe (Philarète) parle également de l'horloge dans deux passages de son traité *De motu*, p. 14 et p. 18.

Geulincx eût donné à sa comparaison (et à son occasionnalisme en général) un sens caractéristique et original.

De Reus, grand admirateur du talent de Geulincx, et qui avait été étudiant à Leyde, du temps de ce dernier, interprète inexactement le fameux exemple quand il dit : *Gelijk twee uurwerken, evenkonstig van een selvde meester gemaakt, om de verdeling der dagen en sonneloop aan te wijsen, het eene alleen met de uren te slaan, en 't andere met enkelijk te wijsen, bijde in het selvde stip des tijds, sonder dat sij onderling oorsaak zijn van des eenes of des anderes slaan of wijsen; maar omdat se bijde door gelijke konst en op gelijke wijse t'samen gesteld en geschikt zijn* (p. 193). (Comme deux horloges faites avec un art égal par le même maître, pour indiquer la division des jours et le cours du soleil, l'une sonnant seulement les heures, l'autre se bornant à les marquer, toutes deux au même moment, sans qu'elles soient mutuellement la cause de la sonnerie de l'une ou de l'indication des heures de l'autre; mais parce que toutes deux ont été faites avec le même art et de la même manière). — A la vérité le sens général est exact, mais la traduction fautive prouve qu'on n'avait pas encore fait attention à cet exemple. Enfin les éditeurs ne crurent pas devoir l'imprimer en italique, comme l'exemple du berceau et d'autres passages sur lesquels il y avait lieu d'insister.

II.

Geulincx a-t-il exercé réellement une influence quelconque sur les idées de Spinoza? Quelques auteurs le supposent. « Mille faits dans l'histoire, dit Ritter, rappellent avec une grande force, que la propagation des doctrines philosophiques n'est pas seulement l'œuvre de la littérature, et parmi les faits de cet ordre il faut compter les rapports, impossibles à mé-

connaître, que présentent les doctrines des deux philosophes cartésiens les plus considérables des Pays-Bas » [1].

Mr Pfleiderer croit à la complète indépendance réciproque des deux penseurs. Il les compare à deux jets sortis d'une même racine et appelle leurs éthiques des sœurs jumelles, tout en tenant compte des différences qu'elles présentent sous le rapport de la signification et de la valeur philosophiques.

On doit s'en tenir avant tout ici aux faits et aux dates. — Geulincx est né en 1624, mort en 1669, à l'âge de 45 ans. Spinoza naquit en 1632, et mourut en 1677, huit ans après Geulincx. Geulincx habita Leyde de 1658 jusqu'à sa mort. Spinoza habita Rhynsburg, aux portes de Leyde, à partir de 1661 jusqu'en 1664 [2]. Or, il y a spécialement entre l'éthique de Spinoza et celle de Geulincx des coïncidences remarquables. La partie générale de l'éthique de Geulincx parut en 1665. L'œuvre de Spinoza, commencée en 1661, comme il résulte de ses lettres, était achevée en 1665, bien qu'elle n'ait été imprimée qu'en 1677, après la mort de l'auteur. Il semble donc, à première vue, assez difficile d'admettre que ce dernier ait fait usage de l'œuvre du professeur de Leyde. Mais, on doit remarquer que le nom de Geulincx n'était pas tout à fait inconnu à l'époque où Spinoza habitait près de Leyde. Il avait publié plusieurs ouvrages; ses idées avaient été attaquées; plusieurs dissertations avaient été soutenues sous sa présidence. Enfin, parmi ces dissertations, il en est une qui contient en quelque sorte le canevas de la partie générale de l'éthique [3]. Or, cette dissertation avait été publiée en 1664. — On doit aussi tenir compte ici de l'avis d'un successeur immédiat de Ruardus Andala : *Vixit*

---

(1) Ritter. Art. Spinoza.

(2) K. Fischer, *Gesch. der neuern Phil.* 1-2 theil., p. 115 et suiv.

(3) *De virtute et primis ejus proprietatibus*, 26. apr. 1664.

ille eodem cum Spinoza tempore, in vicina urbe Leidensi. Potuit cum eo colore amicitiam, et familiaritatem habuisse, quin et ita factum sit non est debitandum (1).

C'est là un concours de circonstances que nous signalons, tout en ayant la conviction que l'opinion la plus vraisemblable est celle qui les fait étrangers l'un à l'autre.

III.

Avant de terminer ce chapitre, nous avons encore à nous occuper d'un ouvrage du médecin Bontekoe. Outre ses nombreux écrits sur la médecine, Bontekoe a laissé quelques œuvres philosophiques, notamment une métaphysique qui parut à Leyde en 1688, trois ans après sa mort, en même temps que la physique de Geulincx. Or, il se trouve que cette métaphysique de Bontekoe semble n'être qu'une rédaction différente de la *Metaphysica vera* de Geulincx. Comme l'œuvre de ce dernier, la métaphysique de Bontekoe comprend une introduction, une autologie, une somatologie et une théologie. Seulement l'ordre des deux dernières parties a été interverti. De même que chez Geulincx, chacune de ces parties est divisée en petits chapitres appelés « sciences ». L'introduction est également un *aditus ad primam scientiam*. Les exemples de Geulincx s'y retrouvent. Le doute est entendu dans le même sens. Dans la première partie, on peut relever presque toutes les idées de Geulincx. Les « sciences » de la théologie sont comme celles de notre philosophe : *Deus est pater meus, sed ineffabilis pater, Deus est sapiens, liber et sui juris,* etc. Enfin la partie qui chez Geulincx s'appelle somatologie, porte pour titre : *Sequentia*

(2) *Disput. de unione,* § 28, p. 27.

ad physicam magis spectant. La ressemblance des deux ouvrages est ici complète.

Voici le tableau des divisions chez les deux auteurs :

GEULINCX.	BONTEKOE.
SCIENTIA.	SCIENTIA.
I. Corpus minime potest esse ab aeterno.	I. Corpus non est ab aeterno.
II. Corpus est ante me hominem.	II. Corpus est ante me hominem.
III. Corpus quoquo versus in infinitum extenditur.	III. Corpus in infinitum extenditur.
IV. Vacuum est impossibile.	IV. Vacuum est impossibile.
V. Spatium est corpus.	V. Spatium est corpus.
VI. Corpus est divisibile.	VI. Locus est spatium.
VII. Corpus habet tres dimensiones.	VII. Corpus est divisibile.
VIII. Corporum dimensiones inter se realiter non differunt.	VIII. Corpus habet tres dimensiones.
IX. Corpus secundum trinam dimensionem divisibile est in infinitum.	IX. Dimensiones inter se realiter non differunt.
X. Corpus est mobile.	X. Corpus secundum trinam dimensionem divisibile est in infinitum.
XI. Motum a se habere corpus non potest.	XI. Corpus est mobile.
XII. Ex motu tempus atque successio.	XII. Motum a se habere nequit corpus.
XIII. Motus atque tempus non possunt esse ab initio, nedum ab aeterno.	XIII. Ex motu tempus atque successio.
XIV. Corpus quiescere potest respondet § 10, ubi dicebatur corpus moveri potest.	XIV. Motus atque tempus non possunt ab initio, nedum ab aeterno esse.
XV. A motu et quiete inter se conjunctis, figura.	XV. Corpus quiescere potest.
XVI. Impossibilis est idem corpus modo majus modo minus esse.	XVI. A motu et quiete inter se conjunctis, figura.
XVII. Corpus non replicabile, non penetrabile est.	XVII. Idem corpus non est modo majus modo minus.
XVIII. Corpus est palpabile.	XVIII. Corpus non est replicabile nec penetrabile.
	XIX. Corpus est palpabile.
	XX. In eodem loco semper aeque multum est corporis, et idem corpus semper occupat aeque multum loci.

Le texte de Bontekoe pourtant est tout différent; il n'a pas de notes; les chapitres sont quelquefois plus longs, généralement plus courts. Mais on trouve, surtout dans les deux dernières parties, des phrases identiques. Que conclure de là? Il ne peut être question de plagiat fait d'après un manuscrit de la métaphysique de Geulincx (1), puisque la métaphysique de Bontekoe est une œuvre posthume. D'ailleurs Bontekoe était plein d'admiration pour Geulincx; il s'était même fait son éditeur sous le pseudonyme de Philarète. Voici ce qui paraît vraisemblable. Bontekoe, après la mort de son maître, aura rassemblé plusieurs de ses œuvres dans le but de les publier : il a dû avoir des manuscrits de l'éthique; on sait qu'il avait eu aussi en sa possession un exemplaire manuscrit du *Collegium oratorium* (2). Il avait probablement rédigé, et complété à sa manière, un cahier défectueux du cours de métaphysique, et un éditeur, en le trouvant plus tard parmi les écrits de Bontekoe, l'aura publié comme œuvre de celui-ci (3). Il y a un fait qui paraît confirmer cette supposition. L'édition complète des œuvres de Bontekoe contient, outre les trois traités que nous venons d'analyser, et qui forment le huitième livre, deux autres livres (le quatrième et le sixième) ayant également trait à la philosophie. Le premier de ceux-ci renferme une introduction à la philosophie et quelques notions de métaphysique; le second, une physique ou somatologie. Le huitième livre, qui forme double emploi, peut donc avoir été intercalé par l'éditeur (4).

(1) La métaphysique de Geulincx ne parut qu'en 1691.

(2) V. notice bibliogr.

(3) En tout cas ce texte n'a pas été rédigé par Geulincx, puisque les divisions ne correspondent pas aux renvois renseignés dans d'autres œuvres, notamment dans l'éthique (même dans les éditions antérieures à la publication de la métaphysique).

(4) Voir plus loin la bibliogr. de Bontekoe.

CHAPITRE II.

Admirateurs et détracteurs de Geulincx.

SOMMAIRE. — 1. Heidanus. — Philarète (Bontekoe). — Son admiration pour Geulincx. — Poète anonyme. — Andreas Hollebeek. — Flenderus. — Abraham Hazeu. — Antoine De Reus. — Les ministres Van Borrendam, Vleugels, de Graav et Spyerd. — Paul Van Thiel. — K. Vermeulen. — Préface du *Collegium*. — Préface des *Annotata*. — Antoine De Reus, traducteur de la métaphysique et de la physique. — Les ministres Steenwinkel, Aalstius et Van der Meer. — Epithètes laudatives prodiguées à Geulincx. — II. Geulincx n'est pas accusé de spinozisme à l'origine. — Ruardus Andala, d'abord favorable à Geulincx, ensuite son détracteur. — Willem Deurhoff. — Charles Tuinman. — Thomasius. — Antoine Driessen. — *Zeitungen von Gelehrten Sachen*. — Martin Steyaert. — Van den Honert. — Cornelius Valerius Vonck. — Abraham Wieling. — *Bibliotheca Reimaniana*. — Le nom de Geulincx tombe dans l'oubli.

I.

Le premier nom à citer parmi les amis du philosophe anversois, est Heidanus que nous avons déjà rencontré dans la biographie.

Le ministre Heidanus, qui appréciait déjà le talent de Geulincx, de son vivant, aura sans nul doute contribué à faire connaître l'éthique complète, dont il paraît avoir fait grand cas (1). Mieux que personne, en effet, comme l'observe

---

(1) *Quomodo qui in vilioribus tibi quondam placuit Geulingius, in hisce gravioribus poterit displicere, vir ubique sibi similis?* Déd. de Philarète à Heidanus. (Edit. complète de l'éthique).

Philarète, il pouvait recommander cet ouvrage aux théologiens, aux prédicateurs, aux étudiants et en général à toutes les personnes qui le prenaient pour guide de leur vie et de leurs études.

Mais le premier admirateur enthousiaste de Geulincx est Philarète. *Philaretus* (1) est le nom d'un personnage imaginaire que Geulincx, dans son premier traité, fait intervenir comme interlocuteur. Ce nom a été adopté par l'éditeur de l'éthique complète, lequel est Cornelius Bontekoe. Flenderus (2) dit, en effet : *Philaretus primus editor* (3) *non alius nobis est quam hic ipse noster Bontekoe* (4). Il l'appelle non sans raison : *Optimus Geulingii discipulus et amicus.*

Pour Philarète, Geulincx est le meilleur moraliste qui ait jamais existé. Se trouve-t-il parmi les sept sages de la Grèce, à Rome, chez n'importe quel peuple depuis le commencement du monde, un philosophe qui décrit la véritable vertu? Geulincx, nous citons toujours Philarète, est l'auteur d'une morale qui correspond aussi bien aux principes cartésiens qu'à l'Écriture. La nécessité de publier les œuvres complètes de cet homme remarquable se fait vivement

---

(1) Ibid. Plusieurs éditions de l'éthique portent fautivement: *Philarethus.*

(2) Dans la préface du traité : *De passionibus* de Bontekoe, qui fait suite à l'éthique de Geulincx. (Éditions de 1696 et de 1709).

(3) L'édition précédente porte *Geulingianus,* à la place des mots *primus editor.*

(4) Cornelius Bontekoe, de son nom patronymique Decker, devait le surnom de Bontekoe (littéralement : vache bigarrée) à l'enseigne de la maison paternelle à Alkmaar. Il fut inscrit, en 1665, comme étudiant à l'Université de Leyde, où il se passionna pour Descartes. Devenu médecin, il appliqua à l'art de guérir les théories de ce philosophe. Il se distingua par ses excentricités ainsi que par son caractère inquiet et remuant. On le trouve successivement à La Haye, à Amsterdam, à Hambourg, à Berlin. Il devint enfin médecin de l'Électeur de Brandebourg. Les éditeurs lui donnent aussi le titre de professeur à Franckfort sur l'Oder. Il mourut à Berlin en 1685, des suites d'une chute faite après un banquet. V. sa biographie en tête de ses œuvres complètes.

sentir. Sous les apparences du cartésianisme, en effet, certains philosophes ressuscitent les impiétés de Vanini, de Servet et se conduisent en athées. S'en tenant uniquement à la physique de Descartes et aux mathématiques, ils se moquent de toute métaphysique, de toute logique, de toute éthique, en un mot de tout ce qui distingue l'homme de la brute. Ils vont jusqu'à nier Dieu, prenant le monde pour le vrai Dieu. Ils affirment que tout a lieu nécessairement, que les brutes ne diffèrent pas plus de l'homme que le sage ne se distingue de l'homme vulgaire, que les singes, s'ils étaient instruits, parleraient le langage humain, qu'il n'y a de loi que celle qui est l'œuvre du magistrat. — Mais il ne s'agit pas seulement de combattre les athées, il faut encore mettre un terme aux querelles des théologiens (*contentiosa natio*). Tu en sais quelque chose, toi, Heidanus, qui as éprouvé les effets de cet *Odium theologicum* (*odium sane acerbissimum*), toi qui détestes du fond de l'âme ces disputes : *Acerrimas illas lites theologorum quos decet esse pacificos.*

La pratique de l'éthique de Geulincx, de celle-là seule, mettrait tout le monde d'accord : *Haec sola Ethica quae ex purae justae rationis oraculo veram virtutis naturam nobis ob oculos posuit, tam in totius Ethnicismi, omnisque ejus in rebus vulgo dictis moralibus jactatae sapientiae opprobium, quam in laudem sacrarum litterarum* (1).

On était loin alors de comparer Geulincx à Spinoza :

Frustra hic Spinosae quaeras molimina mentis,

dit un poète anonyme. Il est vrai que les idées de Spinoza n'étaient guère connues en ce moment (1675).

---

(1) Déd. de Phil. à Heidanus.

Le ministre Andreas Hollebeek ([2]) affirme hautement la supériorité de Geulincx sur les anciens :

Hic sileant Senecae, sileant quoque scripta Platonis
Discat Aristoteles, multa docendus adhuc.

Ce dernier poème est intitulé : *In Ethicam, fundamentis, a quibus hactenus collapsa fuerat, restitutam.*

Un autre grand admirateur de notre moraliste est Flenderus ([3]). Dans la préface à un écrit de Bontekoe ([4]), où il explique pourquoi il s'est chargé de la révision de l'éthique de Geulincx, il dit : *Hinc a capite ad calcem summa cum attentione Cl. Geulingii — (post Dei Verbum, unice sanctissimum, et absolute perfectissimum) — incomparabilem fere in hoc scriptorum genere ethicam denuo perlegi...*

Cette éthique est incomparable; on peut la placer immédiatement après l'Évangile!

Dans un sixain, le même Flenderus prend à la fois la défense de Geulincx et de Bontekoe :

Mome, Osor Sophiae, quid rodis dentibus atris
Magnos Geulingum, Bontecuumque Sophos?
Risor Virtutis, rode ungues dente maligno;
Nam Sophia et Virtus invidiam superat :
Neutrius poteris Sophiam, nec laedere Famam,
Illa est vera, volet Fama per ora virum.

En lançant dans le monde l'édition publiée par Flenderus

(1) Andreas van Hollebeek, inscrit comme élève sur l'*album* de l'université de Leyde en 1664, ministre à Heindric-Ivo-Ambacht en 1677, et à Dordrecht en 1688, mort en 1710. Contemporain de Geulincx.

(2) Johannes Flenderus, professeur de droit et de philosophie à Zutphen, mort en 1755.

(3) *Tr. de passionibus.*

et Abraham Hazeu ([1]), le typographe prédit qu'elle ramènera l'âge d'or sur la terre :

> Ibit et indomitam vitae depellet ab orbe
> Barbariem, castos mores cultumque reducens
> Aurea quam quondam viderunt secula terris.

Antoine de Reus ([2]) déclare avoir traduit l'éthique afin que cette création divine (*dat goddelijk schepsel*) fût connue de ceux qui ne lisent pas le latin. On y voit, en effet, la raison, cette image de la vertu, dans toute sa céleste beauté : *Si hiir* (sic) *het goddelijk schone deugdbeeld de Rede, of Zedewet konstig na 't leven bebijteld en gesneden door den schranderen en gadelosen Arnold Geulincx.*

Après avoir exposé assez longuement ses principes de morale, qui sont semblables à ceux de Geulincx, il déclare qu'après la parole révélée, rien ne peut être imaginé de plus utile, de plus profitable, de plus salutaire pour un chrétien que l'étude de ce petit livre de morale : *Mijns eragtens kan 'r, naast Gods geopenbaarde H. Woord, niits* (sic) *hijlsamer, nutter, en diinstiger* (sic) *voor een vroom en oprecht kristen bedagt of gevonden worden, als dese hijlsame deugdelessen, di* (sic) *in dit boukjen begrepen en geleert werden* ([3]).

De Reus nous apprend que ses amis partagent à cet égard son sentiment, et il dédie sa traduction aux ministres Georges Van Borrendam, Jacob Vleugels, Pierre de Graav et Adrien

(1) Abraham Hazeu (Haseu?), *antistes Oegeestensis.* Un Abraham Haseu fut inscrit sur l'*album studiosorum* en 1663. On trouve également ce nom comme *respondens,* dans une dissertation soutenue sous la présidence de Geulincx en 1668. (V. bibliogr.)

(2) Antoine de Reus était un contemporain de Geulincx. Il fut inscrit sur l'*album* de Leyde le 24 avril 1668, comme élève en droit.

(3) Dédicace de De Reus.

Spyerd (1), qui mieux que d'autres apprécieront cette œuvre que chacun devrait connaître. — De Reus caractérise bien l'éthique de Geulincx par ces mots : renoncement, connaissance de soi conduisant à la connaissance de Dieu.

Un poète néerlandais, Paul van Thiil (Thiel), ne veut pas rester en arrière. Dans cette éthique, s'écrie-t-il, se cache un trésor dont la valeur dépasse tout ce qu'on peut imaginer; aussi le nom de Geulincx est-il cité maintenant chez tous les peuples; sa science est vantée à l'autre bout du monde :

Derhalven hoort men nu den naam van Geulings noemen
By alle volkeren : en syn geleerdhyd *(sic)* roemen
Aan 's werelds andre zyd . . .

et les Bataves tressent des couronnes à De Reus pour avoir traduit son œuvre. L'athée gît à terre. Les querelles religieuses sont terminées :

So dat nu gans den twist van alle Godsdiinst *(sic)* zaken
Uyt is.

K. Vermeulen chante la divine beauté de cette œuvre qui est portée aux cieux sur des ailes d'anges :

De zeden-konst, aanminnig, Godd'lyk-schoon
In 't Rooms-gewaad (2), uit Geulings brein, ten troon
Verheven, en op Hemelsse Eng'le veeren
Gevoerd ...

Passons maintenant aux autres ouvrages.

Dans la préface au *Collegium oratorium,* le typographe déclare que c'est aux applaudissements des savants (*certe non sine magno eruditorum applausu*) qu'on publie, après la

---

(1) Respectivement ministres à Zierikzee, Jirsen, Wijk et Nieuwland.

(2) Dans son texte latin.

mort de Geulincx, les œuvres qu'il n'a pu faire paraître lui-même. Il fait appel à ceux qui eurent le bonheur d'étudier sous la direction de ce philosophe. Il rappelle que, d'après leur témoignage unanime, Geulincx se distinguait entre tous par la facilité et la solidité de la doctrine qu'il enseignait *vel publice vel privatim.*

Les *Annotata ad Cartesii principia* sont appréciés en ces termes par l'imprimeur Théodore Goris : *Hujus autem dictata cum ad nostras manus pervenissent et nonnulli in iis praeter compendiosam perspicuitatem, atque utilissimam operis Cartesiani analysin, singularem judicii soliditatem multis encomiis celebrarent, non potuimus non ea quantivis pretii existimare, et de republica literaria bene mereri volentes a blattis et tineis vindicare.*

Quant à la métaphysique, qui est citée partout dans les autres écrits de Geulincx, mais qui semblait perdue, les jeunes gens studieux non moins que les savants, dit l'éditeur, en désiraient depuis longtemps la publication.

C'est dans un but pieux qu'Antoine de Reus a traduit la métaphysique comme l'éthique. L'ingénieux et pénétrant Geulincx a, dit-il, prouvé l'existence d'une divinité suprême par les principes clairs et simples de la connaissance de soi-même, aussi bien que par les œuvres mêmes de Dieu. Voilà donc, s'écrie notre traducteur, cet édifice de la pure vérité. Basé sur un roc, il défiera le temps. Il fera crever l'envie; les méchants dans leur rage y briseront leurs dents.

De Reus observe cependant que la métaphysique et la physique, œuvres posthumes, ne se distinguent pas, ainsi que les ouvrages publiées du vivant de Geulincx, par l'élégance et la netteté du style comme par le facile enchaînement des matières.

L'idée de traduire la métaphysique lui est venue à la suite de ses entretiens avec les ministres Paul Steenwinkel (1) et Jean Aalstius (2).

Pour être complets, citons enfin quelques épithètes relevées çà et là sur les titres et dans les préfaces, les avis aux lecteurs et les dédicaces :

Vir favore tuo atque laude dignissimus (3). — *Professor celeberrimus* (4). — *Acutissimus* (5). — *Doctissimus.* — *Eximius* (6). — *Clarissimus Geulincx in ethica sua numquam satis laudanda* (7). — *Dialecticorum maximus* (8). — *Professor olim dignissimus, hujus philosophiae* (*Cartesii*) *propugnator acerrimus* (9). — *Vir ut maximi ingenii ita quoque antiquae pietatis* (10). — *Professor Lugdunensis, eheu! magno bonorum omnium, et genuinae sapientiae amantium dolore, e vivis ereptus* (11). — *Verae virtutis ac novo-veteris sapientiae instaurator indefessus* (12). —

---

(1) Paul Steenwinkel, ministre à Wijk, près Duurstede, en 1693, mort en 1740; auteur de quelques écrits théologiques.

(2) Jean Aalstius, ministre à Hoornaar en 1678. Professeur de philosophie à Middelbourg en 1709, mort en 1712, a laissé des écrits sur la théologie et la morale.

A tous ces ministres qui s'intéressaient aux œuvres de Geulincx, on peut encore ajouter Nicolas Van der Meer qui avait prêté à Flenderus un manuscrit du traité *De passionibus* de Bontekoe (publié à la suite de l'éthique, 1696). Nicolas Van der Meer fut ministre dans diverses localités notamment à Otterlo, en 1679, et à Zutphen, en 1694. Il mourut en 1698. Il a composé des poésies religieuses et des pièces de circonstances. Cf. la préface du traité de Bontekoe.

(3) *Comp. phys.*

(4) *Phys.* — *Eth.*, 1696.

(5) *Comp. phys.*

(6) *Eth.*, 1683.

(7) *Phys.*

(8) *Phys.*

(9) *Phys.*

(10) *Eth.*, dédicace.

(11) Ib.

(12) *Eth.*, 1683.

Verae virtutis ac novo-antiquae sapientiae instaurator maximus, cujus ingenii acumen omnes admirantur, quotquot ejus disciplinam moralem sine prejudicio ruminarunt (1). — *Inter philosophos et oratores hujus aevi facile primus* (2).

Les latinistes du temps employaient volontiers les superlatifs. On doit avouer que pour Geulincx, ils semblent avoir épuisé leur vocabulaire.

II.

Jusque vers la fin du XVII[e] siècle donc, Geulincx est considéré comme un philosophe cartésien et essentiellement pieux.

De Reus ne soupçonne pas encore qu'on puisse l'accuser de spinozisme. En 1696, il déclare qu'il aurait ajouté à sa traduction de la métaphysique l'excellent discours sur Dieu que le théologien Christ. Wittich avait attaché à sa réfutation de Spinoza, si cet ouvrage n'avait paru déjà en néerlandais. Il joint à son édition néerlandaise quelques petits traités de Geulincx, afin de faire mieux comprendre les principes de Descartes.

Mais voici venir Ruardus Andala (3), le grand détracteur de Geulincx. Andala s'était d'abord montré favorable aux idées de ce dernier (4), mais il n'avait pas tardé à y découvrir

---

(1) *Annot. praecurrentia.*

(2) *Eth.,* 1683.

(3) Ruardus Andala (1665-1717), de son vrai nom Ruurd Ruards, avait pris le nom du hameau où il était né, Andlahuizen, près de Burgwerd en Frise. Professeur de philosophie à l'université de Franeker, il était plein d'ardeur pour l'enseignement de l'église protestante et grand partisan de la philosophie cartésienne.

(4) Dans les corollaires de sa thèse de docteur en 1684, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même.

de graves erreurs. S'inspirant de cette maxime rappelée par les fanatiques de toutes les époques : *Veritas vindiciis eget hoc tempore non minus quam forte unquam* (1), il crut nécessaire d'entreprendre une critique complète de notre auteur. Pendant une trentaine d'années, il s'acharna véritablement à la poursuite de ses œuvres, et on peut dire que, par la persistance de ses attaques, il parvint à discréditer complètement sa victime. On ne devait naturellement pas s'attendre à une censure impartiale de la part d'un écrivain qui avait presque toujours en vue l'enseignement orthodoxe de l'Écriture et le pur cartésianisme; mais il put démontrer victorieusement que Geulincx n'était qu'un faux cartésien et qu'il avait de nombreuses analogies avec l'impie Spinoza.

Nous examinerons séparément, dans le chapitre suivant, les écrits d'Andala relatifs à Geulincx.

Andala cite, comme appartenant à l'école de notre philosophe, Willem Deurhoff (2). Il confond donc dans une même réprobation Geulincx et son disciple, lequel renchérit encore au sujet de la négation des causes secondes. Deurhoff refuse aux créatures toute causalité et toute efficace; on ne peut, d'après lui, appeler cause que ce qui produit quelque chose de rien (3). Aussi fut-il stigmatisé du nom de panthéiste et de spinoziste.

---

(1) *Examen ethicae Geulingii.* Introd. 22.

(2) *Haec etiam tractavi Pentadis dissert. IV, potissimum indicans impuros rivulos ex Geulingio derivatos quibus W. Deurhoff suos hortos irrigavit.* ANDALA, *Examen eth. Geul.*, int. 28. Cf. diss. III et IV passim. — *Tam manifestum vero demonstravi ibidem consensum inter Geulingium et W. Deurhoff ut pateat hunc ex illo plurima desumpsisse.* ANDALA, *Diss. de unione physica*, p. 31.

(3) Deurhoff n'admettait cependant pas toutes les idées de Geulincx. Tako Hajo Van den Honert (1666-1740), qui attaqua vivement Deurhoff, prit la défense de l'éthique de Geulincx.

Remarquons que Deurhoff [1] semble être le seul philosophe qui ait continué les opinions de Geulincx au point de vue purement métaphysique.

En même temps que Ruardus Andala, un certain nombre d'écrivains, tels que Tuinman, Thomasius, Driessen, Martin Steyaert, s'efforçaient, de leur côté, de réfuter l'éthique de Geulincx.

Charles Tuinman [2], ministre à Middelbourg, attaqua Geulincx comme impie et le traita de « compagnon » de Spinoza et des libre-penseurs, dans l'ouvrage suivant : *De liegende en bedriegende vrijgeest, ontmaskert en een Antwoord aan den vermomden Constantius Prudens. Hierbij is gevoegt A. Geulinx, medemaat van B. Spinoza en der vrijgeesten.* (*Middelburg*, 1715) [3].

Dans son ouvrage : *Cautelae circa praecognita jurisprudentiae.* (*Halae Magdeb.* 1710), Thomasius [4] donne aux étudiants en droit des conseils sur diverses sciences. Au chapitre XIV

---

(1) Willem Deurhoff (1660-1717) naquit à Amsterdam. Il se rattachait par sa mère, Jeanne Senguerd, à une famille de professeurs. Il était, selon les uns, vannier ou menuisier; fabricant de coffres, d'après les autres. S'étant passionné pour les écrits de Descartes, il acquit des connaissances si sérieuses qu'il fut bientôt appelé à donner des conférences philosophiques et théologiques. Plus tard il devint ministre protestant. Il publia un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Beginselen van waerheid en deugd,* Amsterd., 1684 (dont Andala traduit le titre : *Principia veritatis et virtutis*). — *Grondvesten van de christelyken Godsdienst,* Amst., 1690 et 1705 *(Fundamenta religionis Christianae).* — Deurhoff fut toute sa vie un homme très pieux, et en dépit des efforts de ses adversaires, il réunit autour de lui un groupe de fidèles qui s'appelèrent plus tard *Deurhovianen.*

(2) Le ministre Charles Tuinman, qui vivait dans la première moitié du XVIIIe siècle, est connu comme poète et comme linguiste.

(3) Nous n'avons rencontré cet ouvrage dans aucune bibliothèque. Nous le citons d'après Van der Aa, *Biogr. woordenboek.*

(4) Christianus Thomasen ou Thomasius, jurisconsulte né à Leipzig (1655-1728). Ses *Cautelae* eurent plusieurs éditions en latin et en allemand.

intitulé : *Cautelae circa studium ethicum,* il dit que l'éthique de Geulincx est vivement recommandée par beaucoup de gens, comme pieuse et conforme aux principes de Descartes. Il met ses lecteurs en garde, d'une part contre les subtilités, difficiles à comprendre, que contient cette œuvre, d'autre part contre ses tendances, qui aboutissent, sans qu'on s'en doute, au spinozisme. Il y relève le principe : là où je ne puis rien, je n'ai rien à vouloir, et il remarque que cette doctrine est incompatible avec la liberté et la responsabilité de l'homme (1).

Antoine Driessen, le célèbre théologien polémiste (2), écrivit la préface d'un ouvrage qui porte ce titre singulier : *Kort begrip der Geuliaensche zedekonst, opgestelt door* KEPOTYRANNOS GERMANUS, *met de aenmerkingen van den Heer* CARTESIUS CHRISTIANUS : *voorgestelt aen 't oordeel van den Hooggeleerden en wijd beroemden Heere Antonius Driessen, professor in de Godtgeleertheit te Groningen; onder wiens aenspraek aen den Autheur dit geschrift 't licht ziet. Te Groningen,* 1722 (In-4°, 59 pp.). — Analyse sommaire de l'éthique, accompagnée

(1) *Valde quidem a multis commendari ethica Arnoldi Geilingii* (sic) *tanquam pia et genuine Cartesiana, sed cavenda tamen erit quam maxime studioso sapientiae tanquam inaniter subtilis et obscura, et tandem in Spinosismum insensibiliter quasi desinens. — Vide praefationem ad eam nescio cujus Philarethae, opusculum hoc eximie commendantum. Subtilitatem cape ex excerptis hisce de doctrinis ejus potioribus in tractatu de quatuor virtutibus.* (Suit une analyse du premier traité de l'éthique). — *Vides quam insensibiliter in Spinosismum ducaris : i. e. quod omnia fiant necessario ex necessitate infinitae et unius subtantiae, unde omnis spontaneitas et imputatio destruitur. At vero annon ex hoc :* UBI NIHIL VALEO, NIHIL VOLO *idem sua sponte sequitur. An si homo nihil agit nec patitur, sed solus Deus omnia agit et imprimit, habere poteris serium virtutis et peccati conceptum? Et quo modo Deum liberabis a causa peccati? ut alia contradictoria ex his Geulengii subtilitatibus necessario fluentia omittam,* p. 225, note 1.

(2) Antonius Driessen (1684-1748) devint en 1717 professeur de théologie à Groningue. Il fut mêlé à toutes les controverses religieuses de son temps.

de remarques. Cet opuscule contient un grand nombre d'extraits de Geulincx et tend à prouver que sous une belle apparence, se cachent des analogies avec les stoïciens et les spinozistes. Le titre mentionne deux noms d'auteurs, dont l'un est censé avoir fait le résumé de la doctrine de Geulincx, et l'autre les nombreuses remarques qui y sont ajoutées. Ces deux pseudonymes semblent se rapporter à la même personne, un théologien que Driessen, dans sa préface, considère comme un collaborateur. Driessen déclare que dans sa jeunesse il a tenu l'œuvre de Geulincx en haute estime, mais que les écrits d'Andala et une étude attentive lui ont ouvert les yeux. Il ne veut cependant pas décider si cette morale aboutit à une extrême impiété et à un athéisme complet, ni affirmer que la doctrine des stoïciens et celle des spinozistes sont en général identiques. Il n'en rejette pas moins ce traité, qui est un écrit impie.

Un article des *Neue Zeitungen von Gelehrten Sachen* [1], qui nous fait connaître l'ouvrage précédent, contient quelques réflexions sur Geulincx. On sait, y est-il dit, combien est estimée par beaucoup de gens, cette éthique qui a été traduite en néerlandais par Ant. de Reus. Pendant longtemps on ignorait que cet ouvrage renfermât quelque chose de dangereux (*das was gefährliches in dem Buche stecke*); mais Ruardus Andala lui a enlevé son masque, en y découvrant les principes fondamentaux de Spinoza et des stoïciens.

Plusieurs années auparavant déjà, Martin Steyaert [2], professeur de théologie à Louvain et censeur des livres, avait parlé avec mépris de Geulincx et donné un avertissement aux catholiques qui commençaient à le prendre pour

---

(1) Leipzig, a° 1723. Novembre, p. 868.

(2) Martin Steyaert (1647-1701), célèbre théologien de Louvain, recteur magnifique en 1688 et en 1695.

guide : *Quatuor tales (virtutes cardinales) jam inde agnovit Antiquitas; videlicet Prudentiam, Justitiam, Fortitudinem et Temperantiam; quas et ipsa Scriptura* (*Sap.* 8) *his nominibus designavit : Sobrietas, Prudentia, Justitia, Virtus. Alias nescio quas illis substitutum ivit* APOSTATA QUIDAM FIDEI ET HUJUS ACADEMIAE *in sua Ethica : male et futiliter; at pejus illum etiam Catholici cæperunt aemulari. Maneant immoti cardines, ut ne ostium ipsum in discrimen veniat* (1).

Cependant quelques rares écrivains prirent la défense de l'éthique. Ainsi Van den Honert (2), dans son ouvrage : *De veris Dei viis,* déclare qu'il fait grand cas de cette éthique, bien qu'elle soit attaquée avec la dernière violence.

Cornelius Valerius Vonck, dans sa préface (1746) à la seconde partie de l'*Apologeticus* d'Abraham Wieling (3), oppose en ces termes, aux détracteurs de Geulincx, l'opinion de Van den Honert : *Geulingii auctoritatem, ex quo pag.* 182,

---

(1) *Theologiae practicae Aphorismi Lovanii in Majori Theologorum collegio ad disputandum propositi. — (Pars tertia, De jure et justitia,* n° 2. Dans le tome 4 des *Opuscula* de Martin Steyaert, Louvain, 1703). C'est Paquot qui nous apprend qu'il est bien réellement question de Geulincx dans ce passage. — L'ouvrage de Steyaert nous a été communiqué par la bibliothèque universitaire de Louvain.

(2) Tako Hajo Van den Honert (1666-1740) fut ministre dans diverses localités, notamment à Amsterdam (1698) où il résida 36 ans. Son ouvrage principal, que nous venons de citer *(De veris Dei viis),* porte pour titre en néerlandais : *De waarachtige wegen die God met den mensch houd, uit een vast grondbeginsel door hulp van de ingeschapene openbaring Gods afgeleidt en 't zamen geschakelt.* La première partie fut publiée en 1695. Autres éditions : 1703, 1730 (avec développements), 1742.

(3) *Abrahami Wieling, jurisc. et antec. Nubes Testium, sive Apologetici pars altera, Opus posthumum Edidit et praefationem adjunxit Cornelius Valerius Vonck. Trajecti Viltorum, Apud Herm. Besseling, bibliop.*, 1746. In-8°. — Un exemplaire de cet ouvrage se trouve à la bibliothèque Casanatense à Rome. Nous en avons obtenu communication par l'entremise de Mr Van Loo, ministre de Belgique, à Rome.

183 (1), *nonnulla adscribuntur, si quis contemtui habeat, propter heterodoxiae suspicionem; opponimus ei celeberrimi Honerti Patris verba, in libro vernacule edito* DE VERIS DEI VIIS « *Cl. Geulingius, ait, cujus Ethicam magni facio, quamvis* » *hodie a quibusdam arrogantia tumidis censoribus, et nasutulis* » *haeretificibus, atrocissimis calumniis proscindi vulgo soleat.* »

Relevons enfin (2) un jugement sur l'éthique de Geulincx (édit. de 1691), qu'on trouve dans le *Catalogus bibliothecae theologiae* (*Bibliotheca Reimaniana. Hildesiae,* 1731, p. 1125) : *Novum plane condidit hic auctor systema ethicum — commendandum omnino a brevitate, perspicuitate, soliditate, et exquisita partium connexione. Absit tamen ut istud omnino prorsus vocare culpa dicere velimus. Multa in eo sunt nova, paradoxa et a vulgari philosophorum et theologorum consuetudine aliena, qualia sunt p.* 34 *de diabolo philosophico* (3). Cependant, chose étrange, à propos du reproche de spinozisme, on ne met pas en question l'orthodoxie de l'auteur.

Mais ces opinions favorables à l'œuvre de Geulincx, perdues dans des ouvrages divers, restèrent sans écho, et aucun écrivain ne songea à les développer en publiant une réfutation sérieuse des critiques de Ruardus Andala. A partir de l'époque de la mort de ce dernier (1727), le silence se fait peu à peu sur le nom du philosophe anversois, et, pendant de longues années, il n'est guère cité que pour mémoire parmi les pâles satellites de Descartes et de Spinoza.

---

(1) Le passage cité par Wieling porte ce titre : *Arn. Geulincks, De bono sui praemio.* Il est extrait de l'éthique, Traité I, Sect. II, § 11. *Adminiculum Humilitatis.* C'est l'alinéa : *Debemus nos habere mere negative ad Beatitudinem nostram ... nam facile est decipi a propria sua concupiscentia.* (Pp. 224-227, édit. 1709). Wieling n'admettait cependant pas toutes les opinions mentionnées dans son ouvrage. (V. la préface de Corn. Vonck).

(2) D'après Mr Göpfert : *Geulincx' Ethiches System,* p. 28.

(3) *Eth.,* p. 350. *De diabolo seu pertinacia.*

CHAPITRE III.

Bibliographie des œuvres de Ruardus Andala [1].

Ruardi Andala philosophiae doctoris et professoris, Dissertationum philosophicarum Pentas, cui adjecta est continuatio ephemeridum aeris atmosphaerici variationum. A mense julio A. 1710 ad mensem junium A. 1712.

Franequerae, apud Franciscum Halmam. 1712.

In-4°, 10 ff. liminaires, 282 pages et 5 ff. pour l'index à la fin. La 4e dissertation (pp. 133-178) est consacrée spécialement à l'examen de la doctrine métaphysique de Geulincx. Elle porte pour titre : *R. Andala dissertatio philosophica quarta, in qua strictim speciales errores circa notiones substantiae et causae, circa mentes et corpora particularia, circa decretum, creationem, conservationem et concursum Dei, nec non circa mentis cum corpore unionem, ejus creationem et immortalitatem, notantur, examinantur* [2].

L'auteur examine dans cette dissertation, les notions de substance, de cause efficiente, l'union de l'esprit et du corps, etc., chez Geulincx et chez son disciple Willem Deurhoff. Il combat énergiquement leurs idées et signale en passant des analogies avec Spinoza. Cette étude qui est la première critique sérieuse des opinions de Geulincx a souvent été mise à profit, spécialement en France, par ceux qui se sont occupés de notre philosophe. On y trouve en effet la reproduction textuelle d'un

---

(1) Nous ne nous occupons ici que des œuvres qui ont un intérêt spécial au point de vue de Geulincx.

(2) L'édition séparée de cette dissertation porte en plus : *quam auspice summo numine D. T. O. M. sub praesidio viri Cl. D. Ruardi Andala ... publice defendet Wilhelmus Vay.*

grand nombre de passages caractéristiques des œuvres du philosophe anversois.

Ruardi Andala phil. et S. S. Theol. doctoris et professoris ordinarii, Examen Ethicae Clar. Geulingii sive dissertationum philosophicarum in quibus praemissa introductione sententiae quaedam paradoxae examinantur, Pentas.

Franequerae apud Wibium Bleck, bibliopolam 1716.

In-4°, 5 ff. lim. et 178 pp. Les liminaires comprennent : le titre, la dédicace à J. Botnia a Burmania, et la préface.

Les *respondentes* sont : Zach. L'Epie, Samuel Simon de Chaufepié, Bernard Voocht, Jean Welau et Henri Jonas.

Dans la préface, Andala reconnaît que cette éthique a été recommandée par les hommes les plus érudits et les plus pieux : *a tot viris eruditissimis, clarissimis, orthodoxis simul et piissimis laudata, commendata, eximiisque elogiis ornata*. Mais, quand on remarque, ajoute-t-il, combien elle renferme de paradoxes, d'opinions périlleuses et impies, on s'étonne que pendant cinquante ans cet écrit n'ait pas soulevé de censure, alors que des critiques acerbes et injustes s'élevaient contre Descartes et ses sectateurs. Il avoue que les doctrines de Geulincx l'ont aussi entraîné dans sa jeunesse : *Me quod attinet, fateor ingeniosissimum et clarissimum auctorem me adolescentem quoque in suas sententias, sano tamen sensu acceptas, pertraxisse*. Mais plus tard, s'adonnant spécialement à la théologie, il y a relevé beaucoup d'erreurs périlleuses : *periculosos errores*. (Ce sont celles qui frappent surtout Andala). Il a pris alors la résolution de faire un examen de l'éthique Geulingienne. Avant tout, on commencera par effacer son nom de la liste des disciples de Descartes, auquel il n'a emprunté que pour mieux en imposer au monde instruit.

Suivent les cinq dissertations de ce recueil.

I. — Dissertationum philosophicarum in quibus praemissa introductione sententiae quaedam paradoxae ex Ethica Cl. Geulingii examinantur, prima.

Pp. 1-28.

Cette dissertation est une introduction à l'étude Geulincx.

Après avoir parlé de Spinoza, le pire des faux cartésiens (*omnium longe pessimus*), de Huet, de Leibniz, de Volder, de Clericus, il en vient à

Geulincx dont il constate le grand succès. Geulincx, dit-il, fut un professeur éminent. *Insignia procul dubio habuit dicendi dona. Stylo in scribendo usus est admodum eleganti, terso, copiosa, jucundo, suas opiniones admodum speciose et accomodate ad persuadendum proponere potuit. Hinc non est mirum, quod magnam sibi comparavit famam, magnam sui in animis auditorum suscitaverit admirationem. Fama hujus viri impulsi studiosi bona a malis, utilia a noxiis discernere non valentes (e quorum numero ipse fui) diligenter dictata vel excerpta hujus viri certatim ut fieri assolet, describebant, mysteria et arcana sapientiae et magis reconditae, et profundioris, in his manuscriptis, quam in libris sibi persuadentes.* Les typographes ont ainsi livré à leurs presses des manuscrits tout à fait imparfaits et défectueux.

Andala constate que l'éthique eut tant de lecteurs qu'on en fit plusieurs éditions et qu'on la traduisit en néerlandais.

On éleva cette œuvre aux nues : *Summopere laudata est a plurimis haec Auctoris Ethica. Viri quoque optimi plurima ex eadem in sua scripta, sed sensu orthodoxo, transtulerunt, et pro suis usi sunt. Fateor, Auctorem ingeniosissimum me quoque in suam sententiam de Deo non colendo intuitu renumerationis, de abdicanda cura propriae salutis pertraxisse, eamque a*° 1684 *pro gradu consequendo disputantem in corollariis positam defendisse; brevi tamen post theologicis studiis unice intentum retractasse et abdicasse.*

Andala cite ensuite des passages de Geulincx dans le sens du spinozisme, et conclut en disant que Geulincx et les autres auteurs qu'il a cité en commençant, sont des ennemis clandestins non seulement du cartésianisme mais de toute philosophie.

Andala a soin d'avertir le lecteur, et spécialement les partisans de Geulincx *(Geulingii fautores)*, qu'il a été amené a écrire cette censure, *non perverso quodam affectu sed purissimo veritatis vindicandae amore motus.*

II. — Dissertationum philosophicarum, in quibus sententiae quaedam paradoxa ex Ethica Cl. Geulingii examinantur, secunda philosophico-theologica quaestio, an intuitu propriae salutis sive aeternae beatitatis obtinendae gratia, et divinae remunerationis spe, Deum colere liceat?

Pp. 29-70.

Dans cette dissertation, Andala combat une proposition qui se trouve

partout dans l'éthique : à savoir qu'on ne peut honorer Dieu en vue de son propre salut ou dans l'espoir d'une récompense. C'est pour lui le pire amour de soi *(pessima philautia)* et la source de tous les maux. Andala démontre que l'obéissance et la piété ainsi entendues, sans la perspective de la récompense et du salut, ne peuvent se concilier avec la véritable piété et le culte de Dieu.

III. — Dissertationum ... tertia, de septem ejus obligationibus.

Pp. 71-140.

Andala y examine successivement les sept obligations de l'éthique. Ils les avait admises d'abord dans sa *Theologia naturalis*. Il n'avait pas encore remarqué alors que Geulincx les considérait *pro norma et regula universa vivendi et moriendi*. Plus tard il y releva encore un grand nombre de choses répréhensibles, qui lui avaient échappé d'abord. (V. introd., nº 23). A propos de la 6e obligation qui consiste à chercher des distractions pour l'esprit, il trouve la morale de Geulincx tout à fait abominable : *Ego vero hanc ethicam dico malam horrendam, nefariam et infamem* (nº 24). Il est à remarquer qu'il donne à certains passages, en les isolant, un sens qu'ils n'ont pas chez Geulincx, par exemple à propos des mots *debacchari, pergraecari*, etc.

IV. — Dissertationum ... quarta, de virtute in genere, et virtutibus ejus cardinalibus et particularibus.

Pp. 105-140.

Longues et fastidieuses critiques de détail, sans conclusions générales, des idées de notre philosophe sur le fondement de la vertu ainsi que sur les vertus cardinales et particulières.

V. — Dissertationum ... quinta et ultima, de bono et malo.

Pp. 141-178.

Examen des idées de Geulincx sur le bien et le mal, spécialement au point de vue religieux. Andala y découvre toutes les impiétés. Comme dans les autres dissertations sur l'éthique, la doctrine de Geulincx est envisagée d'une manière excessivement étroite et mesquine.

Disputatio philosophica, continens quaestionem physicam, sive physiologicam de unione mentis et corporis

physica, neutiquam metaphysica, simulque brevem apologiam pro philosophia cartesiana, quam favente Deo sub praesidio viri clarissimi D. Ruardi Andala ... publicae disquisitioni subjicit Wibius van Slooten.

Franequerae, excudit Henricus Halma, 1724 (1).

Plus bas on lit : *Halae Saxonum, recudit Christianus Henckelius, Acad. typogr.* (2).

In-4o, 56 pages.

L'exemplaire que nous avons sous les yeux est donc une réimpression de cette dissertation faite à Halle. Dans un avis au lecteur, l'éditeur allemand donne la raison de cette édition : *Quod publicum et egregium veritatis testimonium ut etiam Germanis nostris ad eo faciliorem controversiarum, de systemate isto* (Descartes) *ortarum, diiudicationem, usui sit, pace Cl. Auctoris prelo nunc denuo committitur.*

Cet écrit est dirigé contre les faux cartésiens *(spurios Cartesios)*, tels que Geulincx, Malebranche, Volder, Becker, Deurhoff et tous ceux qui ont quelque analogie avec Spinoza. Andala y distingue pour la première fois l'occasionnalisme du cartésianisme et sépare nettement les purs cartésiens des occasionnalistes. Parmi ces derniers, il cite Malebranche et Geulincx qu'il repousse loin de Descartes. Mais, tandis qu'il traite Malebranche avec une certaine considération (*cui Cartesius fuit in magna admiratione, licet et graviter hic et alibi erraverit,* no 28), il s'attaque avec opiniâtreté à Geulincx et reproduit contre lui les griefs qu'il avait développés dans ses écrits précédents (où, dit-il, *omne ejus virus et venenum detexi*). On trouve dans cet opuscule un passage sur l'exemple des horloges, et une remarque au sujet des rapports entre Geulincx et Spinoza, que nous avons cités ailleurs (3).

Disputatio philosophica de quatuor fictis simplicium speciebus, ex quibus illustris Leibnizius cum Cl. Wolfio derivare

---

(1) Le texte porte par erreur MCCXXIV.

(2) Il existe un écrit antérieur d'Andala, intitulé : *Disputatio de unione mentis cum corpore,* 1706, et dont il existe un exemplaire à la bibl. univ. d'Oxford.

(3) V. plus haut pp. 160 et 169.

volvit omnia mundi corpora, animas brutorum, et hominum, ut et ipsum intellectum divinum. Quam favente Deo O. M. sub praesidio viri clarissimi D. Ruardi Andala ... publicae disquisitioni subjicit Bernardus Jorna, Frisius.

Franequerae, excudit Henricus Halma, 1727.

Recusa Halae Saxonum. — In-4°. 28 pp. Réimpression de Halle.

Cette dissertation est intéressante, parce qu'elle nous fait voir combien l'ouvrage précédent a été répandu en Allemagne et quel tort il a ainsi fait à Geulincx : *Sed disputatione mea de Unione mentis et corporis, Halae Saxonum recusa, plurimisque imo omnibus copiosissimae novae editionis exemplaribus per universam Germaniam distractis, quam plurimi rectius sunt informati, et agnoverunt, non ea dogmata Cartesii, nec Cartesianorum; nec mea, licet ut consentiens nominatim in partes essem vocatus, sed spuriorum cartesianorum, asseclarum potius Spinozae, et nomine Cartesii et Cartesianorum abutentium, et hac arte, dolo et impostura, orbi erudito imponentium* (n° 9).

Les exemplaires des œuvres d'Andala que nous avons eus sous les yeux, sont conservées, la *Pentas* et l'*Examen ethicae Geulingii,* à la bibliothèque de Marburg; la *Disputatio de unione* et la *Disputatio de quatuor speciebus,* à la bibliothèque de l'université de Halle.

Bontekoe, Cornelis — Bibliog.

CHAPITRE IV.

Bibliographie des œuvres philosophiques de Bontekoe.

Verscheyde tractaetjes, handelende van de voornaemste grondstukken om tot een waere kennisse der philosophie en medecyne te geraeken, zynde een inleydingh tot de philosophie, metaphysica, logica, physica, alsook een nieuwe leer van de physiologia, pathologia, ofte kennis vande siektens, nevens een verhandeling van de geswellen, door de heer Cornelis Bontekoe, M. D. in sijn leven raad ende lyfmedicus van den Cheurvorst van Brandeburg, en professor tot Franckfort aan den Oder.

In 's Gravenhage by Pieter Hagen en t' Amsterdam by Jan ten Hoorn, boeckverkoopers, 1687.

In-8°, 9 ff. et 282 pp., plus 3 ff. pour la table alphabétique. — Les liminaires comprennent : le titre, un avant-propos où l'on fait l'éloge de l'auteur; un avis de l'imprimeur au lecteur; trois strophes au sujet de ces traités, signées P. L. V. S., et la table.

Ce recueil contient : 1° *Inleyding tot de ware philosophie.* — 2° *Metaphysica of Wetenschap der geesten.* — 3° *Kort begryp van de logica.* — 4° *Inleyding tot de welsprekentheid.* — 5° *Het eerste deel van de Physica, welken naem is zomatologia.* — 6° *Een nieuwe leer van de physiologia.* — 7° *Pathologia of kennisse van de siektens, etc.* — 8° *Een verhandeling van de geswellen.* — 9° *Register der saeken in dit boeck begrepen.*

Cl: C. Bontekoe Serenissimi Electoris Brandeburgici Consiliari (*sic*) et Archiatrie dignissimii (*sic*) Metaphysica, et liber singularis De Motu, nec non ejusdem Oeconomia animalis,

Opera posthuma : Quibus accedit Arnoldi Geulincx olim in illustri Lugdunensium Athenæo professoris celeberrimi, eximii Physica vera, Opus posthumum.

Lugduni Batavorum, apud Joh. de Vivié et Fred. Haaring 1688.

In-8°, 7 ff. lim. Chaque traité a une pagination spéciale : *Metaph.*, 109 pp. — *De motu*, 109 pp. — *Oecon.*, 144 pp., plus un f. pour les errata — *Physica*, 156 pp., plus 2 ff. pour l'index.

Les liminaires comprennent : titre général avec frontispice, titre, avis au lecteur (qui sert de préface à tous les traités). — Ces différents écrits ont été réunis, parce qu'ils se complètent les uns les autres, dans le sens de la philosophie cartésienne.

Nous avons fait connaître les ressemblances qui existent entre la métaphysique attribuée à Bontekoe et la *Metaphysica vera* de Geulincx.

Alle de philosophische, medicale en chymische werken van den heer Corn. Bontekoe, in syn leven Med. doct. raad. en oppergenees-heer van de Keurvorst van Brandenburg, etc. etc. etc. Professor tot Frankfort an den Oder, etc. etc. Behelsende een afwerp der ongefondeerde medecyne, chirurgie en pharmacie der oude genees-heeren. Neffens den opbouw van een ware philosophie, medecyne en chymie dienende om de gesondheid lang te bewaren, en de siektens kort en veilig te genesen.

t' Amsterdam by Jan ten Hoorn. 1689.

Grand in-4°, 2 volumes. 1°, 28 ff. lim. 356 + 404 pp. — 2°, 4 ff. lim. 432 + 418 + 136 pp.

Œuvres médicales et philosophiques, texte néerlandais.

Les feuillets liminaires du premier volume contiennent : le titre, une introduction de l'auteur, la biographie de Bontekoe, une pièce de vers, signée P. Rabus, sur les œuvres de Bontekoe. Ce volume est divisé en deux parties consacrées, l'une à la médecine et l'autre à la philosophie.

La partie philosophique comprend neuf livres : I. Des jugements des hommes. Dans ce livre l'auteur traite du doute. — II. De l'éducation

des enfants. — III. De la raison. — IV. Introduction à la vraie philosophie. Il y traite sommairement de la métaphysique, de la logique, de l'éthique, de la grammaire et de la rhétorique. — V. De la logique. — VI. De la physique ou somatologie. — VII. De la rhétorique. — VIII. De la métaphysique. Nous avons parlé, p. 169, de cette partie de l'œuvre de Bontekoe. — IX. Des diverses espèces de mouvements.

Le second volume ne contient que des études sur la médecine, la chirurgie et l'hygiène.

Le nom de Geulincx n'est cité nulle part dans ces deux volumes.

Cornelii Bontekoe, celeberrimi, dum viveret, medici et philosophi, tractatus ethico-physicus de animi et corporis passionibus, earumdemque certissimis remediis, — (qui necessarium et utilissimum quarti tractatus Ethici Geulingiani est supplementum, imo totius ejusdem Ethicae compendium et quasi anima) — ex manuscripto in lucem fideliter protractus, sectionibusque utilibus, et argumentis in fronte paginarum et paragraphorum omnino necessariis, locoque indicis serie rerum uberiore, ceu integri tractatus synopsi, ornatus et auctus, a Johanne Flendero, profess. et rector. Zutphaniensi.

(Amstel., apud. Janssonio-Waesbergios, 1696).

In-12°, 4 ff. lim., 110 pp. et 5 ff. pour la *series rerum*.

Les liminaires comprennent : 1° le titre; 2° un sixain intitulé : *Ad Geulingiani et Bontekoejani nominis rosores utriusque editor J. Fl.(enderus)*; 3° la préface.

Ce traité, qui fait suite à l'éthique de Geulincx (éd. 1696 et 1709), n'est pas compris dans l'édition des œuvres complètes de Bontekoe. Il a été publié d'après un manuscrit appartenant à Nicolas Van der Meer (1). — Aux yeux de Flenderus, cet opuscule est un supplément très utile, nécessaire même, au quatrième traité de l'éthique. A cause

---

(1) Nous avons cité plus haut, p. 179, le nom de ce ministre.

des remèdes très efficaces qu'on y trouve contre les passions, on peut, dit-il, le considérer comme l'âme de toute la morale geulingienne.

Cornelii Bontekoe ... Tractatus ... de passionibus. (Amst., apud Janssonio-Waesbergios, 1709).

2e édition, publiée à la suite de l'éthique de 1709. Même pagination.

Een zedelijk-lichhaamkundige (sic) verhandeling van des ziels en lichaams lydingen. En derselver sekere geneesmiddelen. Door den niet min vermaarden artz als schranderen wysgeer Kornelis Bontekoe. Een werkje seer nut en nodig tot voltoijing en volmaking der vorenstaande zedekonst; noyt voor desen aan 't ligt gebragt; maar nu in de laatste latijnse herdrukking uyt een getrow (*sic*) afschrivt daar agter gevoegt, nu mede door den selvden vertaler met eenige uytbraidende verklaringen voorsien.

Te Dordregt, by Dirk Goris. 1696.

In-8o, 1 f. lim., 213 pp.

Traduction néerlandaise du traité précédent, par Antoine de Reus, traducteur de l'éthique de Geulincx. La préface de Flenderus a disparu. De Reus a ajouté au texte quelques notes.

Nous avons reçu en communication de la société de Médecine d'Amsterdam les *Verscheyde tractaetjes* ainsi que l'édition complète. Cette dernière édition se trouve aussi à la bibliothèque de Gand. — Les autres œuvres de Bontekoe sont jointes à des écrits de Geulincx.

CHAPITRE V.

Bibliographie des œuvres de Geulincx.

QUAESTIONES QUODLIBETICAE.

PREMIÈRE ÉDITION.

Arnoldi Geulincx Antverpiensis Philosophiæ Doctoris, Ejusdemque Lovanii in Pædagogio Lilii Professoris Academici, Quæstiones Quodlibeticæ In utramque partem disputatæ, Habitæ Lovanii in Schola Artium diebus Saturnalium anno 1652.

(Armoiries de Geulincx avec la devise : *Serio et Candide*).

Antverpiæ, apud viduam Joannis Cnobbari, Anno 1653.

Gr. in-4o, 63 pp. Il y a en tout 28 *Quaestiones*, qui sont précédées du discours prononcé à l'ouverture des *Quaestiones quodlibeticæ*, le 24 dec. 1652, et qui est intitulé : *Actio in seductores genios, Pantomimum praecipue, Mangonem et Dogmatistam, qui omnes ad Philosophiae tribunal citantur; fraudis seductionis et stellionatus rei aguntur.*

Ritter (1) n'a pas une idée exacte de cet ouvrage, quand il dit que c'est une série de thèses que Geulincx soutint comme professeur et qu'il fit imprimer plus tard. Cela ferait supposer que l'enseignement de Geulincx roulait sur des matières frivoles. C'est au contraire un ouvrage de circonstance. Nous trouvons, dans Valère André (2), la description de la fête annuelle qui y avait donné lieu :

---

(1) *Gesch. der Phil.*, t. IX.

(2) Fasti Academici, 1650, p. 249.

Propriae hujus facultatis sunt disputationes quodlibeticae, sive de quolibet, ut vulgo loqui, recepto hactenus vocabulo, amant anno CIↃ. CCCC. XXVII., XVI Kal. Octob. institutae, circa festum S. Luciae jam inde solemniter in Schola Artium haberi soletae. In his magister unus disputans solet proponere cuilibet magistrorum respondere volentium quaestionem unam cum argumentis ac duobus quodlibetis, ipseque magister respondens ad primam respondere per tres conclusiones et tria corollaria; ad alia vero duo quodlibeta simpliciter rationem quaesiti adsignando. Et ut hujusmodi actum quodlibeticum auditores frequentiores visitent, permissum est jocosa seriis miscere, modo non sint turpia, diffamatoria, vel ulla ratione offensiva. Ita fere habent acta et statuta ejusdem facultatis (1).

A la fin se trouve l'*Imprimi potest* du chanoine G. Bolognino.

DEUXIÈME ÉDITION.

Arnoldi Geulincx Antverpiensis Saturnalia, Seu (ut passim vocantur) Quæstiones Quodlibeticæ in utramque partem disputatæ. Editio secunda ab auctore recognita et aucta. Lugduni Batavorum ex officina Henrici Verbiest, 1665.

In-12°, 12 ff. lim., 383 pp.

Les liminaires comprennent : 1°, le titre; 2°, dédicace, datée de Leyde, 4 janvier 1665, à Nicolas Staefvenisse, magistrat de Flessingue, dont le neveu, Cornelius de Jonghe, est l'élève de Geulincx depuis plus de trois ans; 3°, avis au lecteur; 4°, index; 5°, *errata*. Nous avons relevé quelques passages de l'Avis au lecteur dans la biographie.

---

(1) Nous avons trouvé dans les registres de la faculté des arts (a° 1652, f° 330), un passage curieux au sujet de la présidence de Geulincx, et qui montre l'importance qu'on attachait à cette cérémonie : *Die* 13 *dec.* 1652, *indicta est congregatio extraordinaria facultatis ad instantiam domini Geulincx, praesidis quaestionum quodlibeticarum, in eaque exposuit unum ex oratoribus suis aegrotare, et quia incipere deberet sequenti die huic petiit secum dispensari ut prius inciperet die* 16, *et domini ipsi annuerunt, ea tamen conditione ut in publicatione earumdem exprimeret eas debuisse inchoare die* 14, *sed propter graves causas dilatas esse.* — Les registres de la docte faculté ne sont pas toujours aussi explicites quand il s'agit d'affaires importantes.

L'auteur avertit qu'il a fait des corrections et des suppressions dans le texte; il a remanié spécialement le discours d'introduction.

Le corps de l'ouvrage comprend : 1° Des commentaires et des paraphrases sur toutes les parties du premier discours. — 2° Le texte de ce discours. L'importance accordée à la raison y est encore plus accentuée que dans la première édition. — 3° Les 28 *Quaestiones*. La première *Quaestio* est suivie d'un commentaire. Les appendices aux questions ont été supprimés. — 4° *Oratio de removendis parergis et nitore conciliando disciplinis*, p. 350. Discours prononcé à l'ouverture de son cours public de logique, le 14 oct. 1662 [1]. En un style souvent allégorique, Geulincx repousse énergiquement du domaine de la science, tous les accessoires *(parerga)* de la scolastique, qu'on appelle : prologue, avertissement préalable *(prognosis, praemonitio)*, rapsodie, anomalies. Ce sont là « des sentines et des cloaques. » Ainsi le prologue comprend les *quaestiones procemiales*, questions prolixes s'il en fut, dans lesquelles on accumule cent argumentations et autant de réfutations, et où, avant de traiter une science quelconque, on commence par traiter de la science en elle-même, de la manière la plus confuse. Ainsi pour la logique : *quaerunt quid sit logica, an sit pars philosophiae, an instrumentum an sit ars, an sciencia, quid logica docens, quid utens, quid naturalis, quid artificialis, quod objectum ejus, quis finis, an ad alias scientias adipiscendas sit necessaria, in quot partes ac tractatus dispesci debeat, et id genus alia quam plurima*. Ce discours a été reproduit aussi à la suite des *Annotata majora*.

TROISIÈME ÉDITION.

Saturnalia seu Quæstiones Quodlibeticæ...
Editio tertia ab auctore recognita.
Lugduni Batavorum ex officina Salomonis Wagenaer 1669.

In-12°, 12 ff. lim., 384 pp.

C'est l'édition précédente dont les feuillets liminaires ont été réimprimés. Il est facile de s'en apercevoir : toutes les fautes typogr. s'y retrouvent, de même que la page cotée 139 au lieu de 164.

---

(1) V. *Annotata majora*, 3e f.

QUATRIÈME ÉDITION.

Saturnalia seu Quaestiones Quodlibeticae...
Hanoviae, 1669.

In-16°. Édition citée par Paquot et dont on ne connaît pas d'exemplaire. Van der Aa *(Bibl. woordenboek)* en fait, par erreur, une édition de Hanovre. L'existence de cette édition est douteuse.

DISPUTATIO DE FEBRIBUS.

Dispvtatio medica inauguralis, de febribus. Quam sub auspicio Numinis Divini, ex Authoritate Magnifici Domini Rectoris, D. Antonii Thysii, J. U. D. Eloquentiæ atque Juris publici Professoris eximii, uti et Bibliothecæ publicæ Præfecti. Nec non, Amplissimi Senatus Academici assensu, atque Nobilissimæ Facultatis Medicæ decreto, Pro Gradu Doctoratus et summis in Medicina privilegiis, consequendis, Publico examini subjicit, Arnoldus Geulincx. Ad diem 16 septembris loco horisque solitis.

Lugduni Batavorvm, apud Johannem Elsevirivm, Academ. Typograph. 1658.

In-4°, 8 feuillets non chiffrés. Geulincx dédie cette dissertation à Abraham Heidanus, *Patrono plurimum honorando.* On n'y trouve absolument aucun renseignement intéressant.

La dissertation comprend 25 thèses, dans lesquelles l'auteur traite de la cause des différentes fièvres, de leur durée, de la méthode curative, etc. Il cite Galien, Hippocrate, Fernelius, Senertus. — Geulincx, qui venait d'être destitué à Louvain et qui était sans ressources à Leyde, se sera bien gardé de froisser les opinions reçues, en introduisant des idées nouvelles dans son travail.

Cette dissertation n'est mentionnée dans aucun des ouvrages consacrés aux impressions elzeviriennes.

LOGICA.

PREMIÈRE ÉDITION.

Arnoldi Geulincx Antverpiensis Logica fundamentis suis, A quibus hactenus collapsa fuerat restituta.

Lugduni Batavorum, apud Henricum Verbiest, bibliop. 1662.

In-12°, 12 ff. lim., 526 pp., et un feuillet pour les *errata*.

Les liminaires comprennent : 1° Le titre. — 2° La dédicace à Amelius van Bouckhorst, Gerardus Scaep, Cornelius van Beveren, personnages politiques de distinction, ainsi qu'à Guilielmus Paedts, Johannes Meerman, Arnold Wittens, Johan. Symonsz. van Leeuwe, curateurs de l'université de Leyde, et Joachim a Wevelichoven, secrétaire des curateurs. Cette dédicace, signée Geulincx et datée du 1r août 1662, a été déjà analysée (v. biographie). — 3° L'avis au lecteur. — 4° L'index.

Pour ne pas être prolixe, l'auteur laisse complètement de côté les principes de métaphysique. (V. Avis au lecteur et appendice). Il veut s'en tenir exclusivement à la logique. Il n'a pas trouvé nécessaire non plus de s'occuper ici de la méthode : *Methodum tractare non concernit logicam sed aliam aliquam scientiam, secundam a logica, anonymam hactenus, quam circumloquendo vocare possemus scientiam de scientiis.*

DEUXIÈME ÉDITION.

Logica . . .

Amstelædami, apud Johannem Wolters, 1698.

Même pagination. Les *errata,* à la fin, ont disparu. — Réimpression page par page de l'édition précédente.

Dans *Georgi, Allgemeines Europäisches Bücher Lexicon,* (Leipzig, 1742, 2e partie), est citée, en même temps que les deux éditions précédentes, une édition de 1689, laquelle semble ne pas avoir existé.

METHODUS.

PREMIÈRE ÉDITION.

Arnoldi Geulincx Antverpiensis Methodus inveniendi argumenta quæ Solertia quibusdam dicitur.

Lugduni Batavorum, apud Isaacum de Wael, 1663.

In-12°, 4 ff. liminaires, 220 pp.

Les liminaires comprennent la dédicace de Geulincx, datée de Leyde, août 1663, à Amelius van Bouckhorst, Gerard Scaep, Johannes van Thilt, hommes politiques, ainsi qu'aux curateurs de l'université de Leyde : Johannes Meerman, Joh. van der Marssen, Hermanus Schuyl et Wilhelmus van Sanen, et au secrétaire des curateurs, Joachim a Wevelickhoven.

Cette œuvre, dit l'auteur, est une suite à la logique. L'une et l'autre posent les bases de l'édifice philosophique.

DEUXIÈME ÉDITION.

Methodus ... nunc novis rursum typis descripta et aliquis objectionibus ac responsionibus adversus Ethicam ejusdem auctoris adaucta.

Lugd. Batav., apud Adrianum Severini, 1675.

In-12°, 13 ff. liminaires, 215 pp.

Le seul exemplaire connu de cette édition se trouve à Oxford. Il en existait autrefois un autre à la bibliothèque *Casanatense* à Rome. Mais Mr le ministre belge auprès du gouvernement italien nous a appris que cet exemplaire avait disparu depuis l'année 1775, époque à laquelle le catalogue avait été imprimé.

Comme la bibliothèque d'Oxford ne peut prêter ses livres à l'extérieur, nous n'avons pu avoir sous les yeux cette édition, qui est surtout intéressante à cause du supplément. Néanmoins grâce à l'obligeance de Mr le professeur Land, de Leyde, qui s'est adressé à l'un de ses correspondants en Angleterre, homme très compétent, nous avons pu obtenir les renseignements suivants au sujet de l'appendice.

A la fin de la préface, le *typographus* explique pourquoi on a ajouté l'*appendix : Et ne qua parte deficeret gratificandi nostra voluntas, adjunxi-*

mus objectiones adversus Ethicam authoris, quas serius ad Philaretum qui eas posuit, transmisit : propterea non potuerunt ipsi Ethicae apponi, sed cum vacarent aliquot in hoc opere paginae, pro bono utilique facturos nos credidimus, si hoc loco excuderentur. — Cependant il ne donne pas tout ce qu'il promet, puisque l'*appendix* se termine brusquement par cette note : *Reliquis object. et resp. nunc deficiente pagina, alias locum dabimus. Vale. — Finis.*

Les six objections de l'appendice se rapportent à la condamnation de la *philautia* par Geulincx. Parmi les réponses de celui-ci, la plus intéressante est la première, dont voici la conclusion : *Ut adeo in omni actione morali indissolubili nexu conjungi debeant quod et quia et inconcussae semper veritatis esse, te non facere quod jubet ratio, nisi id feceris mere ideo, quia jubet ratio.*

L'honorable correspondant ajoute : « Je suis le premier lecteur de l'exemplaire dont il s'agit, puisque j'ai été obligé de couper les feuilles, afin de vous procurer ce peu de renseignements ».

DISPUTATIO DE VIRTUTE.

Disputatio ethica de Virtute et primis ejus proprietatibus. Quam favente Deo Opt. Max. sub præsidio clarissimi doctissimique viri D. Arnoldi Geulincx, Phil. et Med. Doctoris publice defendendam suscipit Jacobus van Hoogemade, Lugd. Bat. ad diem (26.) April. (ante mer.) (1).

Lugduni Batavorum, ex officina Petri et Cornelii Hackii MDCLXIV (1664).

Édition renseignée par Mr Zeller dans son article : *Über die erste Ausgabe von Geulincx, Ethic. (Sitsungsberichte der K. pr. Akad.*, 1884, p. 677), d'après un exemplaire conservé à la bibliothèque royale de Berlin.

Dissertation réimprimée à la suite des *Annotata majora* (p. 308), où elle comprend 8 pages, in-4o.

C'est une esquisse du premier traité de l'éthique. L'éthique a pour

---

(1) Les mots entre parenthèses ont été ajoutés à la main.

objet la vertu; la vertu est l'amour de la raison; la droite raison est la véritable image de Dieu. La vertu a quatre propriétés qui sont les vertus cardinales : diligence, obéissance, justice et humilité. L'auteur insiste plus longuement sur cette dernière vertu que sur les autres. Il recommande le mépris de la douleur et le désintéressement. Plusieurs passages sont reproduits littéralement dans le premier traité de l'éthique qui porte le même titre (1665).

ETHICA.

PREMIÈRE ÉDITION (incomplète).

Arnoldi Geulincx Antverpiensis, de Virtute et Primis ejus Proprietatibus, Quæ vulgo Virtutes cardinales vocantur Tractatus Ethicus primus.

Lugduni Batavorvm, apud Philippvm de Croy, 1665.

In-12°, 11 ff. liminaires (titre, dédicace, avis), 176 pages et une page blanche. La dédicace, datée de Leyde, 27 juillet 1665, est adressée à Amelius van Bouckhorst, Gérard Schaep, Johan van Thilt, personnages politiques de distinction, ainsi qu'aux magistrats de Leyde, Corn. Buytevest, Guill. Paedts, Arnold Wittens, Ribert van Groenendyck, et au secrétaire des curateurs de l'université, Joachim van Wevelickhoven.

Dans l'avis au lecteur, l'auteur dit explicitement qu'il se basera uniquement sur la raison. L'avis et la dédicace sont des documents intéressants pour l'étude de la philosophie de Geulincx. On les trouve dans toutes les éditions.

Cet ouvrage forme le premier traité de l'éthique, lequel seul parut du vivant de l'auteur. Il ne contient aucune note, et les résumés ou *argumenta* des paragraphes n'y sont pas encore. — C'est la plus parfaite des œuvres de Geulincx, au point de vue du style et de l'enchaînement des idées.

Nous relevons, dans la dédicace, ce passage : *Contuli me ad opus amœnum magis : futuri aedificii coronidem fabricare ingressus sum :* HANC ADUMBRATAM JAM ANTE MIHI, ET TYPO ETIAM MANDATAM, *aliquamdiu jam, dies totos pingo fingo, caelo. Coronis ea, de virtute et primis ejus proprietatibus commentatio est.*

Geulincx fait allusion ici à sa *Disputatio de virtute* qui avait paru l'année précédente.

DEUXIÈME ÉDITION.

ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ, Sive Arnoldi Geulincs (Dum viveret) Medicinæ ac Philosophiæ Doctoris, hujusque primum Lovanii in prima Cathedra, post Lugd. ápud Bat. Profess. eximii, dialecticorum maximi, veræ Virtutis ac novo-veteris sapientiæ instauratoris indefessi, inter Philosophos et Oratores hujus ævi facile primi, ETHICA. Post tristia authoris (*sic*) fata Omnibus suis partibus in lucem edita, et tam seculi hujus, quam atheorum quorumdam Philosophorum impietati scelestisque moribus, quamquam Specioso ut plurimum Virtutis prætexta larvatis, opposita per Philarethum.

Lugd. Batav., apud Adrianum Severini, MDCLXXV (1675).

In-12°, divisé en deux parties. La 1re partie comprend 23 ff. lim. et 280 pp. Dans l'exemplaire que nous avons sous les yeux, deux de ces ff. liminaires se trouvent entre la page 186 (marquée par erreur 286) et la p. 187 de la 2de partie.

La 2de partie contient 3 ff. lim. (titre et *procemium*) et 196 pages.

Les liminaires de la 1re partie comprennent : 1° Titre. 2° Lettre de Philaretus à Abraham Heidanus, professeur de théologie et ministre protestant. Dans cette lettre, Philaretus fait un grand éloge de Geulincx, et il rappelle tout ce qu'Heidanus a fait pour ce malheureux philosophe. 3° Avis du typographe au lecteur. 4° Titre du 1er traité. 5° Poésie sur l'éthique de Geulincx, par Andreas Hollebeek. 6° Autre poésie sur l'éthique du très docte et très célèbre Arnold Geulinxs (*sic*). 7° Dédicace de Geulincx, datée de Leyde 27 juillet 1665. 8° Avis au lecteur, avec des notes qui ne se trouvent pas dans l'édit. antérieure. 9° Quelques lignes portant pour titre : *Seneca, De vita beata*.

Le corps de l'ouvrage comprend, dans la 1re partie, le premier traité de l'éthique, et dans la 2de, les cinq autres traités, plus la *Chreia* (1) *philo-*

---

(1) *Chreia*, dissertation, lieu commun avec ses développements. Bontekoe (Œuvres, t. I, p. 141) définit ainsi cet exercice : *Chreia is een nette en cierlyke woordenwisseling over eenige sententie.*

sophica super hac sententia : qui unam habet, omnes habet virtutes. Cet opuscule est extrait du *Collegium oratorium* de Geulincx, qui n'avait pas encore été imprimé à ce moment.

Cette édition complète parut six ans après la mort de l'auteur; elle servit de type à toutes les éditions postérieures. Le texte du 1er traité est semblable à celui qui avait paru antérieurement. Seulement quelques fautes d'orthographe ont été corrigées et l'éditeur a ajouté, après chaque §, des *argumenta* ou résumés, ainsi qu'un nombre considérable de notes.

Ces notes (1) sont très importantes; elles renferment une partie de la doctrine de Geulincx. Sont-elles bien de lui? A propos de la priorité de certaines idées, des auteurs ont prétendu qu'on doit attribuer ces notes aux éditeurs. Nous croyons pouvoir affirmer qu'elles sont de Geulincx. En effet :

1° Dans son avis au lecteur, le typographe nous apprend que de nombreuses notes ont été ajoutées. Parmi ces notes, dit-il, celles *qui* portent les lettres *a, b, c* ... ne sont pas de l'auteur. Ce sont des explications empruntées par Philarète à la version flamande faite par Geulincx lui-même. Donc les autres notes sont l'œuvre personnelle de Geulincx. Si le fait n'avait pas été vrai d'ailleurs, il aurait certainement été relevé par les élèves du philosophe.

2° L'auteur des notes renvoie, à diverses reprises, à sa métaphysique et à d'autres œuvres qui étaient encore manuscrites. Exemple : (édition de 1675), *vide in prima parte* METAPHYSICÆ NOSTRÆ *seu autologia, quae magnam cum hac materia affinitatem habet.* (*Eth.*, p. 145, note 32). — *Ut in* PHYSICA *magisque in* METAPHYSICA *demonstravimus.* (Ibid.) — *Vide de his* ANNOTATA AD CARTESIUM *praesertim ad part.* I § 71. (*Eth.*, p. 232, note 7).

3° Il y parle ordinairement en nom personnel : *Dixi circa.. vidimus...*, tandis que dans les notes portant des lettres, on lit, par exemple : *Dicit auctor in versione Belgica.*

4° Les premiers commentateurs attribuent les notes à Geulincx. Andala dit à différentes reprises : Geulincx *observat in notis ... scribit*

---

(1) Remarquons en passant que ces notes ne varient pas dans les diverses éditions. On trouve donc déjà ici l'exemple des horloges à trois endroits différents : p. 135, note 19; p. 153, note 48; p. 170, note 7.

in notis. Nous devons ajouter cependant que dans certaines dissertations ils les attribue aussi à Philarète. L'éditeur du recueil qui contient la métaphysique de Bontekoe et la physique de Geulincx (1688), dit : Geulincx *in ethica sua... in notis ubi inter caetera quid de mathesi sentiat his exponit...* Le traducteur Antoine de Reus (*Geestkunde van Arnold Geulincx,* avis au lecteur) attribue également les notes à notre philosophe.

TROISIÈME ÉDITION.

ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ sive ... Ethica.

Lugd. Batav., apud Johannem de Vivié CIƆ IƆC LXXXIII (1683).

Même pagination.

Cette édition est presque identique à la précédente. La réimpression a été faite page par page, sauf de 209 à 250. A première vue, on croirait que le titre seul a été changé. Le texte a cependant été réimprimé complètement. Toutes les fautes mentionnées dans les *errata* de l'édition précédente (*errata* qui eux-mêmes ne sont pas très corrects) n'ont pas été corrigées. Les deux derniers traités sont intitulés par erreur : *tractatus quartus*.

QUATRIÈME ÉDITION.

ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ sive ... Ethica.

Amstelædami, apud Janssonio-Waesbergios, 1691.

In-12°, 14 ff. lim. 416 pp.

Le titre porte ici en plus : *Editio prioribus auctior et emendatior*. L'avis au lecteur a été quelque peu modifié vers la fin et on y a renseigné quelques *errata*. Le sixième traité est intitulé, par erreur, traité quatrième. L'ouvrage n'est plus divisé en deux parties.

CINQUIÈME ÉDITION.

ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ sive ... Ethica.

Editio novissima ab innumeris mendis, quibus priores scatebant, accuratissime emendata. Cui accessit adhuc non editus Clariss. Cornelii Bontekoe eruditissimus et utilissimus

Libellus de Passionibus Animae cum serie rerum quae in Ethica tractantur.

Amstelodami apud Janssonio-Waesbergios, 1696.

(Pour le reste le titre est semblable à celui deséditions précédentes, sauf que l'énumération des qualités de Geulincx est moins longue).

In-12°. L'éthique comprend 16 ff. liminaires et 437 pp.

Les liminaires ont en plus, dans cette édition : un titre avec frontispice gravé, un passage intitulé : *Cartesius, de Methodo* et une *series rerum* des six traités.

L'avis au lecteur a été complètement modifié. L'auteur, y est-il dit, n'avait pas laissé d'autographe pour une grande partie de l'éthique. On a dû avoir recours aux notes prises à ses leçons. De là de nombreuses fautes dans les éditions précédentes. Grâce aux soins de Jean Flenderus et de Abraham Hazeu, on a enfin une éthique digne de son auteur.

Des notes analytiques ont été ajoutées à la *Chreia philosophica*, p. 417. Ces notes sont, dit l'éditeur, de Geulincx même. Nous avons remarqué qu'elles ne sont qu'une rédaction quelque peu différente de l'exercice qui suit cette même *Chreia* dans le *Collegium oratorium*.

Cette édition de l'éthique est suivie de l'œuvre posthume de Bontekoe : *Tractatus de passionibus*. (V. la bibliogr. de Bontekoe).

La préface de ce dernier écrit sert aussi d'épilogue à l'éthique. Flenderus y dit qu'il s'est chargé de la correction de l'œuvre de Geulincx, dont il fait un grand éloge, à la demande de l'imprimeur Janszoon van Waesberghe : *Vel mille revera errata typographica sustuli.* Il a en outre corrigé, dit-il, des distinctions obscures ou contraires au sens, il a suppléé aux omissions, mis çà et là des parenthèses, placé, là où elles devaient être, certaines notes. Enfin, en tête de chaque page, il a ajouté l'indication de la matière, et au commencement, une *series rerum*.

SIXIÈME ÉDITION.

ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ sive ... Ethica.

Editio ultima, ab eodem (Flendero) a mendis amplius centum accuratissime emendata.

Amstelodami, apud Janssonio Waesbergios, 1709.

In-12°.

Réimpression page par page, sauf pour les liminaires, de l'édition précédente. Même pagination.

Mr Zeller *(Über die erste Ausgabe von Geulincx' Ethic)* ayant comparé soigneusement cette édition avec celle de 1675, a relevé un certain nombre de passages où les modifications de Flenderus sont peu heureuses.

Comme nous avons spécialement suivi cette édition dans l'étude du texte, nous y avons rencontré un certain nombre de fautes typographiques qui ne se trouvent pas dans l'édition précédente.

ETHICA EPITOMATA.

Arnoldi Geulincs, Lugdunensis quondam Professoris, Ethica epitomata. Viteb., 1713.

In-4°. Cet ouvrage est cité parmi les écrits de Martin Hassen, dans l'ouvrage : *Christian Ernst van Windheim*, *Göttingische philosophische Bibliothek*. (*Hannover, in Verslag Nic. Forsters und Sohns Erben*, 1750, III Band, VI Stück, V *Anhang*, p. 547) (1). Article intitulé : *Leben des jüngst verstorben Professors Martin Hassen zu Wittenberg.*

Nous n'avons pu découvrir aucun exemplaire de ces *epitomata*, que Mr le Dr Berthold nous avait signalés.

TEXTE NÉERLANDAIS DE L'ÉTHIQUE.

A. Geulings. Over de Hoofddeugden.
Utrecht, J. Lobedanius.

---

(1) Martin Hassen, professeur de morale et de politique à l'université de Wittemberg, né en 1677, à Branderode, près de Naumburg, en Thuringe, où son père était ministre. Il étudia la théologie à Iéna en 1697, et le droit à Leipzig en 1700. Professeur à Wittemberg en 1711, ses leçons étaient suivies par un grand nombre d'auditeurs, parmi lesquels, ajoute le biographe, beaucoup de membres de la noblesse. Il mourut en 1750, après avoir enseigné la philosophie pendant 38 ans. (V. l'ouvrage cité de Windheim, qui nous a été communiqué par la bibliothèque de l'université de Bonn).

In-8°. (Nous citons ce titre d'après V. J. VAN ABKOUDE, *Naamregister van nederduitsche boeken, Amst.*, 1788).

Version flamande ou néerlandaise *(versio belgica)* du premier traité de l'éthique, faite par Geulincx lui-même et publiée de son vivant. On n'en connaît aucun exemplaire. Dans la première *Disputatio ethica de finibus bonorum et malorum* (v. *Annotata majora*), on lit : *sed quid de summo bono juxta scientiae rigorem statui debeat, et intelligi non parum potest ex tractatu ethico, quem nuper edidi, Latino primum idiomate, deinde etiam Belgico.* Cette *Disputatio ethica* porte la date du 14 janvier 1668. Le texte néerlandais en question a donc paru entre les années 1665 et 1668. — V. aussi au sujet de cette édition, certaines notes de l'éthique, ainsi que l'avis du typographe au lecteur, dans les éditions de 1675, 1683 et 1691.

Philaretus a emprunté à cette édition des explications qu'il a ajoutées aux autres notes de l'éthique, en les marquant des lettres *a, b, c,* le plus souvent après les avoir traduites en latin, quelquefois aussi en original. (V. un long extrait, traité I, sect. II, § 2, n° 2, note 9). Ce texte néerlandais était donc plus étendu que le texte latin tel qu'il avait été publié en 1665. Il contenait aussi des notes : *Magnopere hic et in praecedenti § lege ea, quae ex Belgica sunt versione, et praecipue marginalibus notis huc translata ad literam b.* (Éthique, éd. 1675, p. 159, note).

TRADUCTION DE L'ÉTHIQUE.

PREMIÈRE ÉDITION.

De Zedekonst van Arnold Geulincx. Dordrecht, 1690.

In-12°. (V. PAQUOT, *Mém.*, t. XIII).

1re édition de la traduction qui suit. Nous ne l'avons découverte nulle part.

DEUXIÈME ÉDITION.

a) Ethica of Zeden-konst, Zynde een Kennisse sijns selvs van Arnold Geulings. In syn leven Geneesheer, en Wysgeer, uytstekende Hoogleeraar deser Konsten, eerst in de Hogeschool tot Leuven, en daar na van Neérlands Lyden (*sic*), Groot Redekonstenaar, Onvermoeide Hersteller des ware Deugds,

en der niwe-oude Wyshyd; Onder de Wysgéren en redenaars deser eew de Allervoortreffelijkste. Na desselvs ontydige dood, Alle desselvs délen, met sijne aantékeningen in 't ligt gegeven, so tegen de godloosheden deser eew, als sommiger Godsversakende Wysgéren, en derselver kwade, met schoonblinkende Deugdevernis bemorste Zeden, door Filaretus. En nu vertaalt tot nut en hyl van alle vrome, eer- en deugd-livende, ware en oprechte Kristenen. Door Ant. De Reus.

Te Dordrecht, By Dirk Goris, 1697.

In-8°. 2e édition (*tweede druk*).

A la suite de l'éthique se trouvent deux autres traités.

I. L'éthique comprend : 27 ff. lim. et 591 pp. Les liminaires renferment : 1° Le titre. 2° L'indication du contenu de cette réimpression. 3° L'avis au lecteur. Le traducteur émet ici une théorie nouvelle d'orthographe néerlandaise. Il laisse cependant à l'imprimeur toute liberté pour modifier son système. L'éthique, continue-t-il, sera suivie de la traduction d'une *Chreia* de Geulincx, avec remarques, ainsi que d'un écrit de Bontekoe avec quelques notes nouvelles. 4° Dédicace de Ant. de Reus, datée de Gorichem 20 juillet 1690 (date de la 1er édit.), et adressée aux ministres George van Borrendam, Jacob Vleugels, Petrus de Graav, Adrianus Spyerd. Cette dédicace est une dissertation sur la morale. 5° Traduction de la lettre de Philarète à Abraham Hydaan (Heidanus). 6° Traduction de la dédicace de Geulincx (1665). 7° Poésie flamande sur l'éthique, par Paul van Thiil (Thiel). 8° Poésie flamande sur cette traduction, par K. Vermeulen.

Le corps de l'ouvrage comprend la traduction de l'éthique divisée en deux parties, avec toutes les notes. Le traducteur n'a pas distingué entre les deux espèces de notes.

De Reus, tenant à la pureté de la langue néerlandaise, n'a employé ni mots latins ni expressions françaises. Les notes flamandes de Geulincx qu'on trouve intercalées dans le texte latin de l'éthique, sont au contraire pleines de mots français, conformément à l'usage de son temps. (V. par exemple, *Eth.*, tr. I, sect. 2, § 11, n° 2).

b) Desselvden Makers, wysgerig kortbondig vertoog over

dese sinspreuk *Wie eene, alle Deugden heeft*. Ontleent uyt syne lessen over de Vertoogkonde en om des saaks gelijkhyd aan de Zedenkonst aangehegt. Waar nu by komen des schryvers, noyt voor henen uytgegevene korte ontknopende aanteekeningen.

Te Dordrecht, Dirk Goris, 1696.

In-8o, 1 f. pour le titre et 34 pp.

Traduction de la *Chreia philosophica*, telle qu'elle a été imprimée dans l'édition de l'éthique de 1696.

c) Traduction du *Tractatus de passionibus* de Bontekoe, 213 pp. (V. la bibliographie de cet auteur).

A la fin du recueil, 5 pages non cotées contiennent un catalogue des livres en vente chez Goris, où l'on trouve aussi des œuvres de Geulincx.

PHYSICA.

Physica vera quae versatur circa hunc mundum. Opus posthumum Cl. Arnoldi Geulincx.

(Lugd. Bat., Joh. de Vivié et Fred. Haaring, 1688).

In-8o, 1 f. pour le titre, 156 pp. et 2 ff. pour l'index.

Traité publié à la suite de la métaphysique de Bontekoe. (V. plus haut).

Un compte rendu de cet ouvrage parut cette même année, 1688, dans les *Acta eruditorum publicata Lipsiae*, sept., p. 487. — Traduit en néerlandais, par Ant. de Reus (V. à la suite de la traduction de la métaphysique).

COMPENDIUM PHYSICAE.

Arnoldi Geulincx Compendium Physicæ. Illustratum à Casparo Langenhert. Accedit hujusce Brutum cartesianum.

Franequeræ, Ex officina Leonardi Strick, Bibliopolæ, Anno 1688.

In-8o. *a) Brutum Cartesianum* : 4 ff. lim. et 21 pages. *b) Compendium* : 4 ff. lim. (titre, dédicace à Adrien Gustave, comte de Flodroff, datée

de Franek. *kal. feb.* 1688, et préface), 247 pages, et 13 ff. pour l'index. Frontispice gravé. Cette édition de la physique parut quelques mois après la précédente, comme le prouve le compte-rendu inséré dans les *Acta eruditorum* de 1688, novembre, p. 623. L'éditeur n'a pas eu connaissance de l'édition précédente, puisqu'il dit: *Physicam typis non antea excusam... tibi exhibeo.*

Dans l'édition de Leyde, les notes sont de Geulincx; dans celle-ci, des notes ont été ajoutées par l'éditeur, qui s'est efforcé de rendre clairs les passages obscurs et de confirmer les opinions de l'auteur par des arguments vulgaires, bien qu'il diffère parfois d'opinions avec lui. Il réserve à ce sujet ses idées pour sa propre physique. (V. préface). Cette édition est divisée en 6 parties, comme la précédente l'est en 6 traités. Chaque partie est suivie des objections qu'on peut faire à l'auteur, et des réponses qu'il convient d'y donner.

Le texte de cette édition, dont l'impression est très soignée, est beaucoup plus bref que dans l'édition précédente. Ainsi, dans la quatrième partie, il manque une hypothèse, et les conditions d'une des hypothèses ne sont pas énumérées. On peut considérer cette édition comme un résumé fait par un élève de Geulincx.

A la fin, se trouve une table alphabétique très détaillée de tout ce que contient l'ouvrage.

Cette œuvre est précédée d'un traité de Langenhert, dans lequel sont exposées les raisons que donne Descartes pour prouver que les brutes ne sentent pas. Langenhert ne partage pas, il est vrai, ces idées, mais il a voulu montrer qu'il n'y a pas lieu d'accuser à ce propos Descartes d'avoir dit des insanités.

ANNOTATA PRAECURRENTIA.

Annotata praecurrentia ad Renati Cartesii principia, operis oeconomiam succincta analysi evolventia, et philosophiae renatae dogmata singulari verborum compendio insigni cum perspicuitate comprehendentia. Quae olim in privatis suis collegiis discipulis ad calamum dictavit. D. Arnoldus Geulincx M. et P. D. Celeberrimus nuper in Academia Lugduno Batava Philosophiae Professor.

Dordraci, Ex officina Theodori Goris, Bibliopolam, 1690.

In-4°, 2 ff. lim., 107 pp.

Dans l'avis au lecteur, le typographe annonce que si cet opuscule est bien reçu, il sera suivi des *Annotata majora* de Geulincx.

Cet ouvrage est divisé en quatre parties : la première, qui ne contient que dix pages, est consacrée à la première science, et à l'art de distinguer le vrai du faux; la seconde partie est divisée en deux sections intitulées, l'une : *De Corpore,* et l'autre : *De motu.* La troisième traite du système du monde et des corps célestes; la quatrième, des régions de la terre, des éléments, de la lumière, de la chaleur, des phénomènes magnétiques et des sens. — Simples commentaires analytiques des principes cartésiens.

ANNOTATA MAJORA.

Arnoldi Geulincx Annotata majora in Principia philosophiae, Renati Des Cartes, Accedunt Opuscula philosophica ejusdem auctoris. Quorum seriem post Præfationem proxima exhibet.

Dordraci, Ex officina Theodori Goris, bibliopolae. 1691.

In-4°, 3 ff. lim. (titre, avis du typogr. et table des opuscules), 427 pp.

Ces *Annotata* ont été dictés par Geulincx dans ses leçons privées *(collegiis privatis).*

L'ouvrage est divisé, comme les *Principes* de Descartes, en quatre parties : 1° *De principiis cognitionis humanae;* 2° *De principiis rerum materialium;* 3° *De Mundo aspectabili;* 4° *De terra.*

Bien que cet ouvrage ne soit qu'un commentaire, Geulincx y expose ses idées personnelles. On y trouve des considérations intéressantes au sujet de certains points que notre philosophe n'a pas développés dans ses autres ouvrages.

Outre le traité principal, le volume contient, à partir de la page 155, un certain nombre de dissertations et deux discours.

Dissertations.

Parmi les dissertations, il en est, dit le typographe, qui trahissent une autre main. Ces dernières renferment cependant les idées de

Geulincx, puisqu'elles émanent de ses élèves. Nous commençons par celles qui sont l'œuvre personnelle de Geulincx.

On compte douze « disputations physiques. » Les quatre premières furent défendues, en 1663 et en 1664, respectivement par Johannes Gerardus, Petrus Romeyn, Joachim Raven et Johannes Van Alphen. On y trouve, au sujet du mouvement, du monde et du corps, la plupart des principes de la somatologie et de la physique de notre philosophe; notamment le fameux précepte : *Qua fronte facere te dicas quod nescis, quomodo fiat?* [3e disp. phys. Thèse X, (1663)] — *Qui igitur ita frontem perfricuit ut id facere se dicat, quod nescit quomodo fiat.* [4e disp. phys. Thèse XVIII, (1664)].

5e — *Disput. phys. continens hypotheses physicas*, p. 179. (*Respondens :* Car. Crucius, 1664). Ces hypothèses sont celles qu'on trouve dans la physique; seulement il y a ici une hypothèse en plus.

6e — *De mundo*, p. 184. (*Resp. :* Simon Hoet, 1668). On y démontre que nous ne connaissons le monde que par le mouvement.

7e et 8e — *De ventis*, pp. 189 et 200 (*Resp. :* Sebastianus Borstius et Simon Hoet, 1669).

9e — *De aquarum circa terram pericyclosi*, p. 212. (*Resp :* Yac. Hibelet, 1669). Les *Corollaria respondentis* contiennent presque tous les principes de la somatologie de Geulincx : *Vacuum est impossibile; Spatium est corpus, etc.*

10e — *De incendio Aetnae*, p. 234. (*Resp. :* Petrus Romeyn, 1669).

11e et 12e — *De respiratione*, p. 239. (*Resp. :* Jacob Vosmaer et Paul Bontekoe). Dans une note de l'éthique, Geulincx renvoie à ces deux dissertations : *Quod vide sis in duabus nostris de respiratione disputationibus.* (*Eth.*, *De inspectione sui*, note 10).

Disputations métaphysiques, éthiques, logiques.

13e — *De conario sensus, id est de principali organo sensus*, p. 252. (*Resp. :* Gerh. Tjallis, 1644). L'auteur y dit : *Conarium nobis est ea pars nostri corporis quae sine externis organis aliquando sentit. — Cerebrum est conarium sensus; sed non totum cerebrum, sed pars ejus interior.*

14e — *Disp. meth. Isagogen continens*, p. 276. (*Resp. :* Jac. van Twiste, [1666]). Geulincx y développe, au sujet de la première science du doute, etc., des idées qu'on trouve plus tard dans la métaphysique. — Cette dissert. a été traduite en néerlandais.

15e — *Isagoges, pars altera*, p. 283. (*Resp. :* Joh. Swartenheynst, 1666).

On y explique de quelle manière le *candidatus metaphysicae* doit entendre le doute. — Dissert. traduite en néerlandais.

16e — *Isagoges, pars tertia,* p. 287. (*Resp.* : Petrus Romeyn, 1669). Réfutation du scepticisme; troisième partie de l'introduction à la métaphysique. — Dissert. trad. en néerlandais.

17e — *Disputatio philosophica continens responsionem, ad objectiones quas non nemo proposuit,* p. 295. (*Resp.* : Nic. Canzius, 1664). Réponses très sommaires relatives spécialement à des questions de logique.

18e — *Disputatio logica de dialectica,* p. 303. (*Resp.* : Simon Hoet, 1668). L'auteur y traite de la *Logica argumentatrix* (opposée à la *Logica rationalis*). Cf. *Methodus inveniendi argumenta.*

19e — *De virtute et primis ejus proprietatibus,* p. 308. (*Resp.* : Jac. Van Hoogemade, 1664). V. plus haut la description de cette dissertation.

20e à 28e — *Disputatio ethica de finibus bonorum et malorum, seu de summo bono,* p. 330. Neuf dissertations portent ce titre. (*Resp.* : Joh. s'Gravenhage (1), Séb. Borstius, Abrah. Messu, Abrah. Hassen, Simon Hoet, Joh. s'Gravenhage, Jac. Hibelet, Séb. Borstius, Simon Hoet, (1668).

Ces neuf dissertations sont consacrées à la discussion des principes des anciens sur le souverain bien. Les sept dernières sont dirigées contre Épicure.

Dissertations émanant des élèves de Geulincx. (Elles portent, dans la *series rerum,* la mention *auctor*).

29e — *Disput. philos. de reciprocatione maris, ejusque quibusdam proprietatibus nobilissimis,* p. 217. (*Auct. et resp.* : Paul Hunyadi, 1669).

30e à 32e — *Disput. philos. de corpore in universum spectato, tres,* p. 259. (*Auct. et resp.* : Mart. Stilagii, 1669). Cet opuscule, qui est divisé en trois parties, a été traduit en néerlandais comme œuvre personnelle de Geulincx.

33e — *Disput. philos. inaug. de hostibus virtutis,* p. 316. (*Auct.* Joh. Gerardi, 1665). Il y est question de la chair, du monde et du diable.

34e — *Disput. ethica de humilitate,* p. 324. (*Auct. et resp.* : Sebastianus Borstius, 1668). On y trouve cet exemple qui, dans l'édition complète de l'éthique, précède l'exemple des horloges : *Et sicuti tu pusio modum*

(1) Nous retrouvons ce nom à propos du *Collegium oratorium.*

quo cunae moverentur ignorasti, nec ipsas movisti, sic et tui corporis motum te nunc non facere, fateri cogeris. Quod ergo non nosti quomodo fiat id non facis. (P. 326).

Discours.

Oratio de removendis parergis et nitore conciliando disciplinis, p. 408. Ce discours prononcé à l'ouverture des leçons de logique (1662, 4 oct.) se trouve aussi à la suite de la 2de édit. des *Quaestiones*, où nous l'avons examiné.

Oratio de abarcendo contemptu quem familiaritas rebus optimis, et praesertim ad disciplinas spectantibus conciliavit, p. 418. Discours prononcé à Leyde, le 9 nov. 1665. Comme dans toutes ses œuvres, Geulincx y insiste sur l'importance de la raison. L'homme de bien n'écoutera qu'elle : *Ita se componit, actionesque suas ad normam Rationis exigit, ut instinctu suorum affectuum ac cupiditatum, nec agat quidquam nec non agit; soli Rationi auscultet, faciatque quod ea praecipit, omittat quod prohibet.* (P. 422).

Il repousse vivement les *phantasmata*, les représentations sensibles de la scolastique. C'est une erreur fondamentale que d'attacher aux idées rationnelles les formes ou les images de l'imagination, comme fait le vulgaire. (Cf. *Metaph. ad mentem peripateticam*).

METAPHYSICA.

Arnoldi Geulinx Metaphysica vera et ad mentem peripateticam. Opus posthumum, juxta manuscriptum jam editum.

Amstelaedami, apud Joannem Wolters, CIƆ IƆƆ LXXXXI (1691).

In-12°, 3 ff. lim. (titre et avis au lecteur), 286 pp. et 3 ff. non cotés à la fin pour l'index.

L'éditeur assure que le public attendait depuis longtemps la publication de cette œuvre, mais qu'on en était venu à se demander si elle avait bien réellement existé autrement que dans l'esprit de l'auteur. Ayant fait à ce sujet des recherches, il a fini par rencontrer un manuscrit extrême-

ment défectueux (un cahier d'élève ignorant sans doute). On n'y voyait ni commencement ni fin, le texte était mêlé aux notes, la ponctuation faisait défaut et les règles de l'orthographe n'étaient pas observées. On a donc dû corriger complètement le manuscrit. C'est pourquoi on fait appel à l'indulgence du lecteur, pour le cas où il y aurait à « émender. » L'éditeur espère trouver, pour une seconde édition, une copie plus soignée que celle qui a été suivie *(copiam, quarum quasdam extare adhuc non amplius ignoramus).* Cette seconde édition n'a jamais paru. Il est facile de s'apercevoir que la dernière main n'a pas été mise à ce travail : il y a des répétitions, et certains passages sont confus et incohérents. — Nous avons indiqué plus haut les divisions de la *Metaphysica vera.* Il est à remarquer que la première partie doit être intitulée : *Autologia* comme il résulte de certains passages qui y renvoient (Cf. les notes de l'éthique).

Arnoldi Geulincx Metaphysica ad mentem Peripateticam.

Ce traité fait suite à la métaphysique. (P. 153).

TRADUCTION NÉERLANDAISE.

De Geestkunde van Arnold Geulings behelsende een selv-lichaam- en God-kunde. Alsmede desselvs Geestkunde na het beleed der Wandelwysgeren.. Waar aan gehegt zijn enige geest- en lichaam- kundige redeneringen : tot een klaarder verstand der geestkunde. Als ook een ware wereld-kunde ten nutte en dienst der gener, die sig in de beginselen van Deskartes, tragten te oefenen. Door den selvden schranderen schryver. Alles vertaalt en met enige aan-merkingen verrijkt door Antoni de Reus.

Te Dordrecht, bij Dirk Goris, 1696.

In-8o (1).

Sous ce titre, Antoine de Reus a traduit en néerlandais plusieurs œuvres de Geulincx. Nous allons les passer successivement en revue.

---

(1) Le seul exemplaire connu de ce recueil appartient à Mr le professeur Land, qui l'a mis courtoisement à notre disposition.

Les liminaires (11 feuillets, plus un f. blanc), comprennent :

1° Un titre sommaire, avec frontispice gravé représentant trois femmes symboliques : *Geest en wereldkunde van Arnold Geulings, te Dordrecht bij Dirk Goris,* 1696.

2° Le titre général pour toutes les parties du volume.

3° La dédicace du traducteur à Paul Steenwinkel et à Jean Aalstius, théologiens et pasteurs, l'un à Wijk près Duurstede et l'autre à Hoornaar. De Reus y déclare que c'est à la suite de ses entretiens avec eux, qu'il a eu l'idée de traduire ces écrits de Geulincx, dans lesquels il admire la finesse des pensées, la sagacité des raisonnements et la justesse des déductions.

4° Une lettre au lecteur. De Reus a traduit la métaphysique à l'usage de ses compatriotes qui ne savent pas le latin, dans un but pieux. — Les notes, dit de Reus, sont de Geulincx, sauf quelques renvois. Des éclaircissements entre crochets ont également été ajoutés. — Il a changé l'orthographe dans certains mots, à la demande de l'imprimeur qui compte reprendre l'impression de l'éthique et la faire paraître de la même manière. Enfin, dans cette traduction, il s'est efforcé de rendre toujours les mots latins et grecs par des mots empruntés à la pure langue néerlandaise *(Duyts)*.

Les différents traités se suivent dans cet ordre :

I. Ware Geest-kunde.

188 pp.

Traduction de la *Metaphysica vera*. Cette traduction est littérale.

II. Geest-kunde na het beleed der Wandelwysgeren, door Arnold Geulings.

Tot Dordrecht, by Dirk Goris, 1696.

In-8°, 1 f. lim., 140 pp.

Traduction de la *Metaphysica ad mentem peripateticam*. L'introduction de Geulincx y comprend 25 pp.

III. Enige geest en lichaamkundige redeneringen door den selvden Arnold Geulings in drie delen beweert in de Nederlands-Laidse Hogeschole. Wegens derselver gelykhyd met de ware geestkunde, en tot desselvs nadere opheldering en klaarder verstand hier aangehegt.

Te Dordrecht, by Dirk Goris, 1696.

In-8°, 1 f. pour le titre et 76 pp. Avec la *Ware lichhaamkunde* qui suit, 240 pp.

Sous ce titre, sont traduites plusieurs dissertations de Geulincx, dont le texte latin se trouve à la suite des *Annotata majora.*

1. Geestkundige redenering behelsende een inlaiding tot de eerste Wetenschap.

Pages 1 à 15.

Trad. de la *Disput. metaph. Isagogen continens.* (*Annot. maj.*, p. 276).

2. Geestkundige redenering behelsende het tweede deel der inlaiding tot de eerste Wetenschap.

Pages 15 à 25.

Trad. de la *Disput. metaph. quae amplectitur isagoges partem alteram.* (*Annot. maj.*, p. 283).

3. Geestkundige redenering zynde de eerste tegen de twyfelaars behelsende het derde deel der inlaiding tot de eerste wetenschap.

Pages 25 à 42.

Trad. de la *Disput. metaph. quae amplectitur isagoges partem tertiam : in Scepticos primam.* (*Annot. maj.*, p. 287).

4. Wysgerige redenering van 't lichhaam in 't algemeen. Door den selvden schrijver in de Hoogschool van Neerlands Laiden in drie delen beweert, en wegens hare gelijkhijd met, en opheldering van het twede deel der ware geestkunde hier agter gevoegt.

Pages 43 à 76.

Traduction de la *Disp. philosophica de corpore in universum spectato.* (*Annotata majora*, p. 259). Dissertation divisée en trois parties.

5. Ware Lichhaamkunde handelende van dese wereld.

Pages 77 à 239.

Trad. de la *Physica vera.*

La page 240 contient les *errata.*

COLLEGIUM ORATORIUM.

Arn. Geulincs (dum viveret) med. ac philos. doct. hujusque in Acad. Lugd. Bat. prof. celeberrimi Collegium oratorium i. e. nova methodus omnis generis orationes per chreias facile ac solide componendi. Libellus ex MS. erutus ac diu desideratus.

Amstelodami, apud Janssonio Waesbergios, 1696.

In-12°, 4 ff. lim. (titre, avis du typogr.), 172 pp.

Le *collegium*, dit le typographe, n'est pas une production apocryphe, car voici ce qu'on trouve *ad calcem* du manuscrit : *D. D. Schravenhage Theologo vere Scripturario, viro docto, sapienti, Arnico suo hocce, Magn. Geulingii Collegium oratorium offert Cornelius Böntekoe.* On n'a d'ailleurs qu'à considérer la méthode, le style, etc. Toutefois, le manuscrit fourmillait d'abréviations et n'était pas des plus soignés. Il ose espérer que celui qui possède un autre exemplaire, voudra bien le lui communiquer.

Traité de rhétorique, dont la première partie est consacrée aux dissertations *(chreiae)*, et la seconde aux discours proprement dits *(orationes)*. Cet ouvrage n'est pas sans mérite. On voit que Geulincx est bien au courant de la littérature grecque et de la littérature latine.

La dissertation sur la sentence : *Qui unam habet, omnes habet virtutes*, a été traduite en néerlandais, et se rencontre à la fin des édit. complètes de l'éthique. Cette dissertation fait ici l'objet d'une étude littéraire. On retrouve cette étude, sous forme de notes, dans la *chreia* qui fait suite aux édit. de l'éthique de 1696 et de 1709.

Le *Collegium oratorium* ne diffère pas de l'*Exercitium oratorium*, comme on l'a cru. L'erreur provient de ce qu'après la préface, vient ce titre : *D. Arnoldi Geulincx* EXCERCITIUM *Oratorium*, titre qui se trouve également en tête de chaque page.

LISTE SOMMAIRE

des œuvres de Geulincx, avec indication des bibliothèques où on les trouve.

Quaestiones quodlibeticae. Antverpiae, 1653.	Louvain, Paris : bibl. nat., Göttingen.
Saturnalia seu quaestiones quodlib. Lugd. Bat., 1665.	Louvain, Gand, Dresde : bibl. roy. Göttingen, Munich : bibl. univ. et bibl. roy., Iéna, Kiel, Leipzig, Stuttgard : bibl. roy., Paris : bibl. Victor Cousin et bibl. Mazarine.
Idem. Lugd. Bat., 1669.	Gand, Louvain, Paris : bibl. nat., Breslau : bibl. univ., Florence : bibl. nat. Göttingen, Kiel, Prague, Munich : bibl. roy.
Disputatio medica inauguralis de febribus. Lugd. Bat., 1658.	Oxford, Leyde.
Logica. Lugd. Bat., 1662.	Paris : bibl. nat. et bibl. Victor Cousin, Bonn, Cracovie, Stockholm : bib. roy.
Idem. Amst., 1698.	Göttingen, Iéna, Königsberg, Tubingen.
Methodus inveniendi argumenta. Lugd. Bat., 1663.	Cracovie, Munich : bibl. roy., Paris : bibl. Mazarine.
Idem. Lugd. Bat., 1675.	Oxford.
Disputatio ethica de virtute et primis ejus proprietatibus. Lugd. Bat., 1664). (Pour les autres dissertat., v. *Annotata majora,* où est reproduite également cette dissertation).	Berlin : bibl. roy.
De virtute et primis ejus proprietatibus. Lugd. Bat., 1665.	Dresde : bibl. roy., Gand, Kiel, Leyde, Paris : bibl. Victor Cousin.
ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ sive Ethica. Lugd. Bat., 1675.	Paris : bibl. nat., Göttingen, Londres : brit. mus., Munich : bibl. roy., Stockholm : bibl. roy, Strasbourg.
Idem. Lugd. Bat., 1683.	Gand, Amsterdam : bibl. ville, Copenhague : bibl. roy., Göttingen, Oxford, Prague, Weimar.

Idem. Amst., 1691.	Copenhague : bibl. roy., Lubeck : bibl. ville, Breslau : bibl. univ.
Idem. Amst., 1696.	Oxford, Munich : bibl. roy et univ., Bonn, Copenhague : bibl. roy., Darmstad : bibl. gr. duc., Florence : bibl. nat., Londres : brit. mus., Wurtzbourg, Rostock, Marbourg, Paris : bibl. Victor Cousin.
Idem. Amst., 1709.	Gand, Wurtzb., Breslau : bibl. ville, Cracovie, Dresde : bibl. roy., Munich : bibl. roy. et univ., Giessen, Iéna, Kiel, Königsb., Prague, Stuttg. : bibl. roy., Tübingen, Paris : bibl. Victor Cousin, Londres : brit. mus.
Ethica epitomata. Viteb., 1713. Ouvr. publié par Martin Hassen.	
Over de Hoofddeugden. Utrecht. Traduction qui parut entre 1665 et 1668. Citée par Geulincx lui-même.	
De Zedekonst. Dordrecht, 1690. Trad. mentionnée dans l'éd. suivante et citée par Paquot.	
De Zedekonst. Dordrecht, 1697.	Gand.
Compendium physicae. Franequerae, 1688.	Göttingen, Hanovre : bibl. roy., Londres : br. mus., Tubingen, Amsterdam : maatsch. der geneeskunst.
Physica vera. Lugd. Bat., 1688.	Bruxelles : bibl. roy., Dresde : b. roy., Munich : b. roy., Leyde, Paris : bib. nat. et bibl. Ste-Geneviève, Göttingen, Londres : br. mus., Marbourg, Oxford, Strasbourg, Amst. : maatsch. der geneesk.
Annotata praecurrentia. Dordraci, 1690.	Bonn, Breslau : ville et univ., Copenh. : bib. roy., Dublin : Trinity coll., Fribourg, Iéna, Marbourg, Munster, Stockholm : bibl. roy., Vienne, Tubingen, Leyde.
Annotata majora (accedunt opuscula). Dordr., 1691.	Louvain, Breslau : univ., Copenhague : bibl. roy., Göttingen, Hanovre : bibl. roy., Iéna, Londres : br. mus., Marb., Stokholm : bibl. roy., Strasbourg, Leyde, Dresde : b. roy., Wurtzbourg.
Metaphysica vera. Amsterdam, 1691.	Breslau : univ., Darmst. : bibl. gr. duc. Gött., Hanov. : bibl. roy., Iéna.
Geest en wereldkunde. Dordrecht, 1696.	Leyde : bibl. de Mr Land.
Collegium oratorium. Amsterd., 1696.	Paris : bib. nat., Cracovie, Göttingen.

N. B. Les bibliothèques que nous mentionnons sont, sauf indication contraire, des bibliothèques universitaires. Dans cette liste nous n'avons renseigné qu'une seule fois une bibliothèque particulière, celle de Mr Land. La bibliothèque de Victor Cousin se trouve à la Sorbonne, à Paris. Mr le professeur Waddington y a découvert quelques éditions qu'il nous a signalées.

Parmi les professeurs et bibliophiles qui possèdent des œuvres de Geulincx, citons spécialement Mr Land, professeur à l'université de Leyde, qui a réuni les ouvrages suivants : *Saturnalia*, 1669, *Logica*, 1698, *Ethica*, 1691, 1696, 1709, *Geest en Wereldkunde*, 1696, et Mr le dr Berthold, de Ronsdorf, qui a mis à notre disposition : *Ethica*, 1675, id. 1683, *Saturnalia*, 1669.

Nous venons de citer 44 bibliothèques, dont la plupart sont anciennes. De ce nombre 33 possèdent l'une ou l'autre édition de l'éthique. On peut conclure de ce fait qu'à une certaine époque les œuvres de notre auteur, et en particulier son éthique, ont été plus remarquées qu'on ne le croit généralement.

Lipenius (*Bibliotheca realis philosophica, Francoforti a/M.*, 1682) renseigne les œuvres suivantes de Geulincx : *Ethica*, 1675, *Solertia sive Methodus*, 1675, *Logica*, 1663. Presque tous les ouvrages de notre philosophe sont encore mentionnés, avec leur prix de librairie, dans : Theophili Georgi *Allgemeines Europäisches Bücher-Lexicon, Leipzig*, 1742; Joh. Van Abkoude, *Naamregister of verzameling van Nederd. boeken, Leiden*, 1743 (et les éditions suivantes); Abrah. Ferwerda, *Catalogus Universalis, Leeuwarden*, (vers 1780).

Remarquons ici que les dates des diverses œuvres de Geulincx sont relevées très inexactement par plusieurs auteurs.

ANNEXES.

Actes concernant la famille de Geulincx [1].

I. — ACTE DE MARIAGE DES PARENTS.

Registres de l'Église de Notre-Dame à Anvers. Quartier Nord.

Joannes Geulincx *(époux)*. — Antoni Geeraerts *(témoin)*.

Solemnisatum 25° januarii a° 1623 cum consensu R. D. et dispensatione omnium proclamationum.

Maria Strickers *(épouse)*. — Peeter Ghijsbrechts *(témoin)*.

II. — LES CINQ ENFANTS.

Extraits des registres des baptêmes. Église Saint-Jacques, à Anvers.

31 *janvier* 1624.

ARNOLDUS.

Joannes Geulincx *(père)*.
Maria Strix *(mère)*.
Arnoldus Strix *(parrain)*.
Gertrudis Wost *(marraine)*.

Église de Notre-Dame. Quartier Nord.

30 *juin* 1626.

CECILIA.

Jan Geulincx,
Maria Stricx.
Jan Hugo.
Cecilia Wits.

---

(1) La transcription de ces actes, que nous devons à Mr Van den Branden, archiviste adjoint de la ville d'Anvers, est littérale.

30 *mars* 1626.

JOANNES.

Joannes Geulincx.
Maria Stricx.
Cornelius Janssens.
Petronella Keynis.

23 *août* 1633.

EGIDIUS.

Joannes Geulincx.
Maria Strickaert *(sic)*.
Gilles van Trier.
Magdalena de Smit.

28 *avril* 1638.

JOSEPHUS.

Joannes Geulincx.
Maria Stricker *(sic)*.
Gillis Waerbeeck.
Helena van Heys.

III. — ACTE D'ACHAT D'UNE MAISON PAR JEAN GEULINCX ET SA FEMME MARIE STRIX A ANVERS, EN 1637.

Elisabeth Veselaers, weduwe wijlen Guilliaume van Gaesbeke ... ende Jaspar Cocx ende Hans de Coninck, beyde inden name ende als rechtelijcke momboiren over de voorkinderen des voors. Guilliams van Gaesbeke... gaven terve ende in erffelijcken rechte *Jan Geulincx ende Maria Strick*, ejus uxor, een huys met vloere, ceuckene, plaetse met een schouwe ende loove op de selve plaetse, regenbacke, pompe van putwater, weerdribbe, keldere, van vore tot achtere, opper, voor ende achter camere, soldere, scheersoldere, gronde ende allen den toebehoirten, genaempt den Cleynen Moriaen, gestaen ende gelegen inde Wijngaertstrate alhier, tusschen thuys genaempt den Swertten Pot, aen deen sijde, ende huys genaempt de Drye Kaukens, aen dander zijde ... ende omme welck voors. huys metten toebehoirten, ten hoochsten ende meesten proffijte te brengen, soo hebben derffgeveren tselve tot vele ende verscheyden vrijdaghen, ter vrijer vrijdaechs merckt deser stadt, door Peeter van Aecken, ghesworen oudecleercooper der selver, was wtgeroepen ende geveylt te koope eenen iegelijck even naer waeraff, na vele ende lange roepens, naementlijck des vrijdaechs, den vierden Decembris lestleden, als leste ende hoochste verdierdere ende meest daer vore biedende, den coop ende palmslach ontfangen ende behouden heeft de voirn.

Elisabeth Veselaer, voor de somme van een hondert tweenveertich guldens ende thien stuyvers erffelijck, naerluyt van den coopcedulle daeraff sijnde gheteekent : F. Marcelis, notaris. Welcken voors. coop de voirnoemde Elisabeth Veselaer overgelaten heeft ende laet overmidts desen aen den voirnoemden *Jan Geulincx ende Maria Strick,* sijne huysvrouwe, tsjaers erfflijck boven de tachentich Carolus guldens erffelijck, die derffnemeren aen de voors. erffgeveren den eersten penninck metten lesten, in goet ganckbaer gelt opgeleet ende voldaen hebben, ende die sij midts desen bekenden ontfangen te hebben, omme noch tweeentsestich Carolus guldens ende thien stuyvers goets ganckbaerts ende gepermitteerts gelts gelijck, etc. dandum aende voors. Elisabeth Veselaer alleene ende hare nacomelingen alle jare te Kersmisse, daer aff deerste jaer renten vallen ende verschijnen sal te Kersmisse van den jare XVI^c ende achtendertich naestcomende, te waerne op derthien stuyvers ende twee grooten Brabants erffelijck den capittel tOnser Liever Vrouwen alhier daer jaerlijcx voren wtgaende, naerluyt de brieven daer afsijnde ende anders nyet ...

Vigesima tertia Decembris 1837.

Schepenbrieven der Stad Antwerpen, 1637, vol. III., fol. 118.

IV. — ACTE D'ACHAT D'UNE SECONDE MAISON A ANVERS, PAR JEAN GEULINCX ET SA FEMME MARIE STRIX (1638).

Heer Loys Clarisse, riddere, heere van Beckersele ende in Dielbeke, etc., Amptman deser stadt, bekende ende verclaerde alsoo Anthoni Jaspars, als transport hebbende van heer ende meester Alexander de la Faillie, secretaris deser stadt, achtervolgende der rechtelijcke leveringe etc., dat den voors. heer Amptman, executierende de vonnissen daeroppe geslagen ende gewesen, heeft ten versuecke ende vervolghe, laste ende pericule van den voors. evincent, tot vele ende verscheyde vrijdaegen, ter vrijer vrijdaechsmerct deser stadt, eenen yegelijck even naer doen wtroepen ende veylen te coope, door Franchoys Diericx, als substitut van Jan Lindemans, gesworen oudecleercooper des voors. heer Amptmans, een huys met vloere, ceuckene, met pompe van regenwater, packhuys, hangende camer, twee bovencamers, twee solders, kelder, gronde ende allen den toebehoirten, genaempt Antwerpen; gestaen ende gelegen in de Moriaenstrate alhier, tusschen thuys geheeten Lyere, aen deen zijde, ende oock achter, ende thuys geheeten Onse Lieve Vrouwe int Schipken, aen dander sijde, gelijck ende in alle der manieren tselve huys lestmael toebehoort heeft Jan Henricx Groffsmidt; waer aff naer vele ende lange roepens, namentlijck des vrijdaechs, den XII^en deser maendt, den palmslach van den coop ontfangen ende behouden heeft Jacques de Vos, ten behoeve van den voors. meester Anthoni Jaspars, voor de somme van een hondert sevenentwintich guldens ende vijff stuyvers erffelijck, luyt de coopcele daer aff sijnde, geteeckend: J. van Hemselroy

notaris; ende omme den voors. meester Anthoni Jaspars dien volgende naer deser stadt ende vierscharen recht, behoorlijck ende wettelijck daerinne te goeden, terven ende te vestigen, soo eest dat den voors. heer comparant, wtcrachte sijnder voors. offitie, tvoors. huys metten gronde ende toebehoirten gelijck voors. is, opgedragen, gecedeert ende getransporteert heeft, droech oppe etc., te waerne op eenendertich guldens vyff stuyvers erfflijck, Hans Vrindts, ende anders nyet, overmidts de sessenvijftich guldens vijff stuyvers erfflijck, die den voors. cooper voor date des coops daer op te heffen plach, nu aen hem selven vindende is, ende midts desen coop smiltende sijn welcken commer ende last den voors. cooper, die oock mede compareerde, geloeft heeft ende geloeffde midts desen jaerlijcks te gelden ende te betalen, sonder etc. oock soo verre naemaels bevonden werde tvoors. huys belast te sijne met deser stadt hondersten chijnspenninck van den casteele, pudt oft brandtgelt oft eenigen anderen chijns, den selven sal den cooper metten verloope van dien moeten dragen, sonder cortten sijns coops, voordane verclaerde den voors. heer comparant wt handen van den voors. cooper ontfangen te hebben de somme van twee hondert achthien guldens, seven stuyvers eens, omme daer mede te betaelen de rechtelijcke oncosten ten saecken vanden voors. coop gedaen, ende tot behoeff die men bevinden sal daer inne gerecht te wesen, ende aengaende de resterende bate bedragende de somme van vier hondert seventhien guldens derthien stuyvers, heeft den voors. cooper innegehouden, soo omme daer mede te betaelen de verloopen van de voors. rente van sessenvijftich guldens vijff stuyvers erfflijck, als in voldoeninge van seker voluntaire condemnatie vande somme van twee hondert guldens eens, daer voore den voors. pandt verbonden was, naer luyt den staat daer aff gemaeckt synde; — verclarende voorts de voors. coopere, dat hij den voors. coop gedaen heeft voor ende ten behoeve van *Jan Geulincx, bode op Breussel, ende Maria Stricx,* sijne huysvrouwe, die welcke ten desen mede comparerende, den voors. coop hebben geaccepteert ende aenveert op den last van de rente hier boven wtgesteken. Sondert argelist

Vigesima Februarii 1638.

Schepenbrieven der stad Antwerpen, 1638, vol. I, fol. 471.

V. — Acte par lequel Jean Geulincx et sa femme Marie Strix vendent a Henri Geulincx, frère de Jean, et a sa femme Catherine Treseniers, leurs deux maisons, dont ils avaient fait une seule habitation (1649).

Joannes Geulincx, gezworen bode deser stadt op Bruessel, ende Maria Strickers, sijne wettige huysvrouwe, vercochten, omme eene somme gelts die hun al ende wel is vergoude, ende mits het affdraegen van de commeren naerbeschreven, *Hendrick Geulincx, sijnen broedere, ende Catlyne Tresenier,* des voors. Hendricx

wettige huysvrouwe, ierst, een huys met vloere, ceuckene, plaetse met een schouwe ende loove op deselve plaetse, regenbacke, pompe van putwaeter, weerdribbe, keldere, van vore tot achtere, opper, voor ende achtercamere, soldere, scheersoldere, gronde ende allen den toebehoorten, genaemt den Cleynen Moriaen, gestaen ende gelegen in de Wijngaertstrate alhier, ende nu daer vuythangende Cleyn Antwerpen, tusschen 't huys genaemt den Swarten Pot, aen deen zijde, ende 't huys genaemt de Drij Kaukens, aen dander zijde, gelijck ende in alle der manieren sij comparanten 't selve huys t'erve geeregen hebben van Elisabeth Veselaers, weduwe wijlen Guilliaume van Gaesbeke cum suisque, op den drijen twintichsten dach der maendt Decembris des jaers XVIe ende sevenentdertich; ende daertoe noch een huys met vloere, ceuckene met pompe van regenwater, packhuys, hangende camer, twee bovencamers, twee solders, kelder, gronde ende allen den toebehoorten, genaemt Antwerpen, gestaen ende gelegen in de Moriaenstraete alhier, tusschen 't huys geheeten Lyere, aan d'een zijde, ende oock achter, ende 't huys geheeten Onse Lieve Vrouwe in 't Schipken, aen dander zijde, gelijck ende in alle der manieren heer Loys Clarisse, riddere, heere van Beckersele ende in Dielbeke, etc., Amptman deser stadt, nomine officii, hun comparanten daerinne gegoeyt ende geerft heeft, op den XX^en dach der maendt Februarie des jaers XVIe achtendertich lestleden; ende welcke twee huysen nu tertijt tot eenen huyse geapproprieert sijn, prout litteræ quas tradiderunt, droegen oppe, etc. te waerne van allen commeren ende calaengien, vuytgenome derthien stuyvers twee grooten Brabants erffelijck, den cappittel t'Onser Liever Vrouwen alhier daer jaerlyck op vuytgaende, prout litterae, ende anders nyet, welcke commere ende chys de voorgenoemde *Hendrick Geulincx ende Catlyne Tresenier,* sijne huysvrouwe, die mede voor ons compareerden, geloeft hebben gelijck sij geloeffden mits desen, voordaene eeuwelijck duerende jaerlijcx te gelden ende te betaelen, sonder der voorschreve vercooperen hunne goeden ende naercomelingen cost, last oft schaede, de voors. twee huysen metten gronde ende toebehoorten et ulterius se et sua daervore verbindende ende te pande settende. Sonder argelist.

Vigesima Novembris 1649.

Schepenbrieven der stad Antwerpen, 1649.

VI. — REQUÊTE ADRESSÉE AU MAGISTRAT D'ANVERS PAR LAQUELLE JEAN GEULINCX RENONCE A SON OFFICE DE MESSAGER (1649).

Aen mijne Heeren Borgemeesteren ende schepenen der stadt Antwerpen.

Gheeft reverentelijck te kennen Jan Geulincx, bode deser stadt op Brussel, hoe dat hij van intentie is metter wooninge van hier te vertrecken naer Leuven bij sijnen sone den Professeur aldaer, ende oversulcx het voorschreven bodeschap niet gevuegelijck en can bediendt worden, soo is hij suppliant tselve

bodeschap in handen van U. E. resignerende, om tselve bij U. E. aen eenen anderen persoon vergunt te worden, bedanckende U. E. seer herttelijcken van goetgunstichheydt aen hem suppliant voor desen gedaen.

JAN GEULINCX.

Is de resignatie van het bodeschap in desen geruert bij Mijne Heeren Borgemeesteren ende schepenen geaccepteert. Actum 10 Decembris 1649.

G. GEVARTS.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Avant-propos . . . . I-II
Ie PARTIE. — GEULINCX A LOUVAIN ET A LEYDE 1
Ch. I. — Biographie. 1
Ch. II. — Origine des idées de Geulincx 19
IIe PARTIE. — ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DE GEULINCX . . 43
Travaux antérieurs sur Geulincx 43
Œuvres de Geulincx 45
Introduction 47
Ch. I. — Le moi 49
Ch. II. — Dieu 65
Ch. III. — Le monde extérieur et le monde des apparences . 83
A. — Partie générale de la physique . . . 85
B. — Partie spéciale 95
Ch. IV. — La connaissance 102
Ch. V. — La philosophie pratique 115
Ch. VI. — Geulincx dans l'histoire de la philosophie cartésienne 142
IIIe PARTIE. — GEULINGIANA 160
Ch. I. — Des emprunts faits à Geulincx par d'autres philosophes 160
Ch. II. — Admirateurs et détracteurs de Geulincx. . . 172
Ch. III. — Bibliographie de Ruardus Andala. 187
Ch. IV. — Bibliographie de Bontekoe 193
Ch. V. — Bibliographie de Geulincx 197
Liste des bibliothèques qui possèdent les œuvres de Geulincx. 222
Annexes 225


AL VAN DER HAGHEN.
TCOMET

